île de Djerba

Oued
Dj.a S.t Salem
Rass Rmel
S.t el Hachchani
B.d el Kbir
HOUMT-SOUK
B.d Djellidi
Phare
Sebkra
Bou Mellel
EL BENDOU
Mellita
Hara Kbira
Fatou
Khzene
Mezraia
Dj.a el Kbir
El Hachchani
Bir Kouk
GHEDRAIN
Guechaine
Oulad Amor
S.t Bakkour
Triffa
TEKAFRA
Rass Taguermess
Taguermess
Houmt el Araoua
Tarhrzas
Tarhtama
El Bazim
Hara Srhira
Cedriane
Fadloun
El Mgassa
Dj.a S.t Djemour
Ouallark
Tlanert
Midoune
Tezdaine
El Graa
Bahbah
Beni Dirhet
Houmt el Arbaa
Medjine
Megmar
Foqanine
MAHBOUBINE
Tlemtate
Arkou
El Haddada
S.t Garoux
El Ma
Ly Segada
El Hazem
Mahboubine
Houmt Bedouan
Oued Imrhar
Oued Zebib
Dj.a Cheikr Yahia
Chebabia
Houmt Robbana
Oued Zane
S.t Ali
Abarda
Adeloun
Krachoua
Et Krauia
Arhir
Touadjene
Tlatt
Dabet Adeloun
Sedouikech
Ksenanina
Terhalla
Dabet Guellalat
Mezrane
Dj.a Taoussakret
Tafertasset
Dj.a Saltouri
Skra Bine el Oudiane
Kraoui
Guellala
Ursirhen
Fardjine
Guettaiet
Adjim
el Baharia
Houmt Gueblüne
Kabine
H.r Rhardaia R.R.
Ichmine
Rhafeeia
Dj.a Gueblia
R.A.
Rass el Djerf
H.r Chelagoua R.R.
Djorf
R.R.
Guettaia Gueblia
Nadour el Marsa
H.r Fastegaia R.R.
H.r Rouggia
Ogla Temassen
Hassi R.R.
Garaet et Tiour
H.r et Tajueha
Hassei
H.r el Khezal R.R.
Ogla Tadina
H.r el Mitet R.R.
H.r el Kseab R.R.
Dj.a Thata pts
Dj.a el Hara
R.F.
Dj.a S.t Mevil
B.d Kartil
El Kantara
B.d
Ancne Chaussée Romaine
Rnes du B.d el Bab
Tafelfla
Marset Arhir
Rass
Djama el Guellaut
B.d Trik el Djemal
Djerf el Kantara
Rnes du B.d arbella

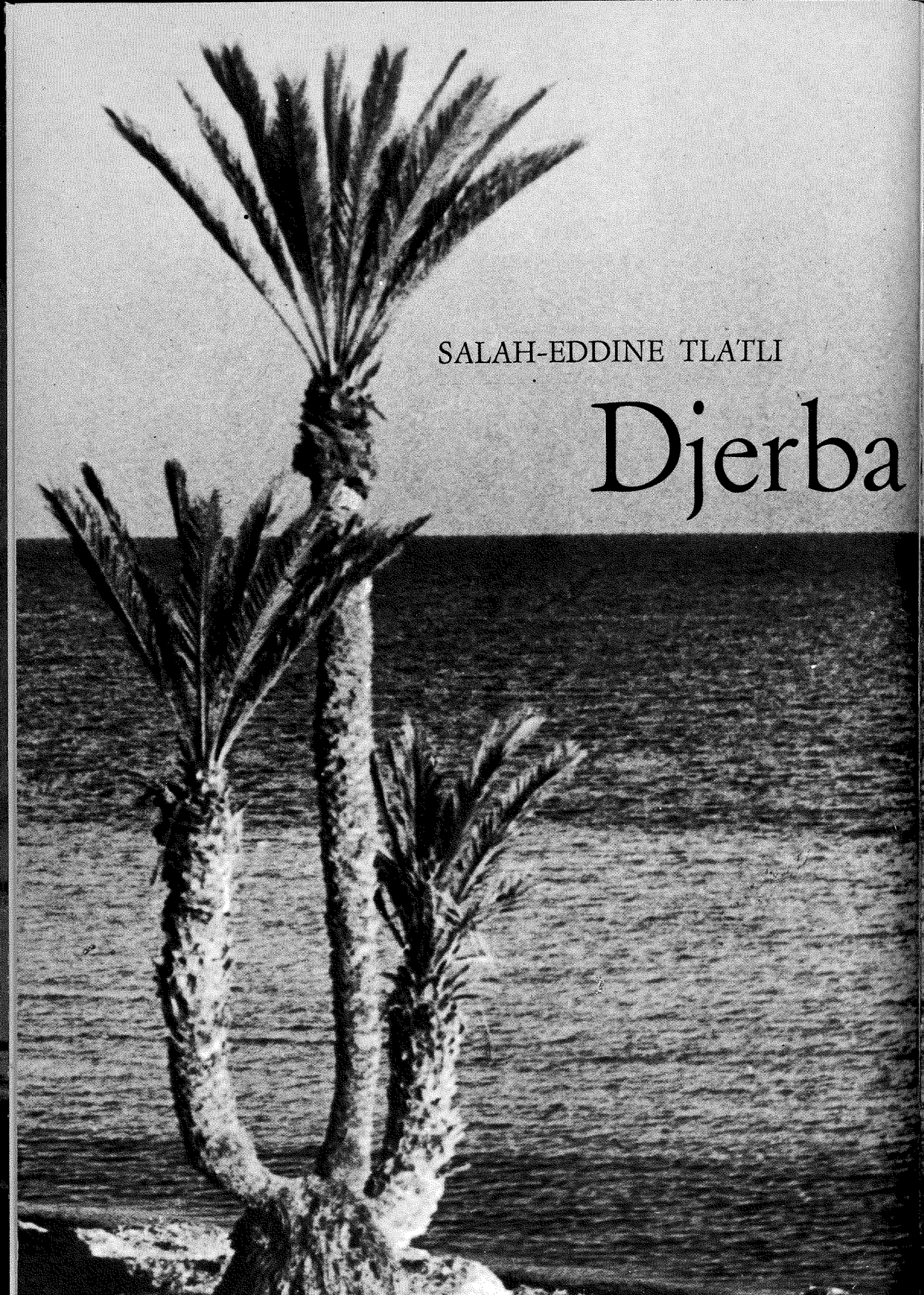
A tous ceux qui aiment
ou qui aimeront Djerba,
je dédie ce livre.

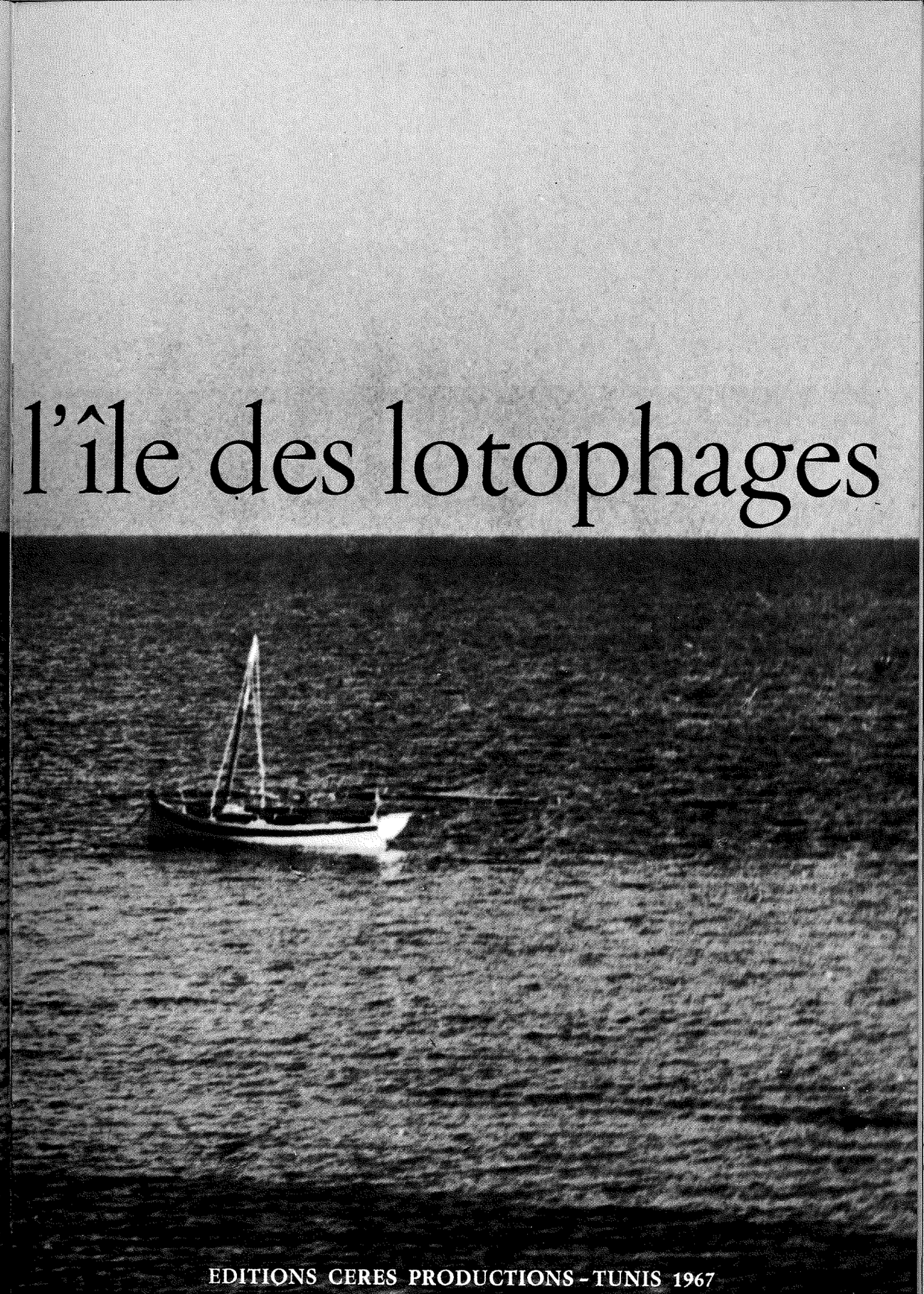
SALAH-EDDINE TLATLI

Qu'est devenue cette fameuse Ile des Lotophages où Homère faisait débarquer Ulysse et ses compagnons il y a plus de trente siècles? Et tout d'abord qu'est au juste ce miraculeux lotos, ce « fruit doux comme le miel » qui, au dire du divin poète de l'Odyssée, plonge tous ceux qui en dégustent dans les délices d'un bienheureux oubli qui efface tous les soucis de l'existence? D'où viennent ces Lotophages-Djerbiens? Quel a été le voyage au bout de la nuit djerbienne qui depuis les origines les plus lointaines de ces étranges populations nous a conduit vers l'âge d'or antique de Méninx? Que penser du mystère qui entoure la communauté juive de Djerba pétrifiée dans ses traditions depuis peut-être la première captivité de Babylone? Comment s'est déroulée cette prodigieuse épopée de plus de mille ans qui a dressé le petit peuple djerbien contre tous les maîtres du monde médiéval et moderne pour la défense de ses libertés? En quoi consistent les modes de vie actuelle de cette île-oasis, à travers les travaux et les jours, pour les activités agricoles, maritimes, artisanales, touristiques? Quels sont les problèmes économiques, sociaux et humains qu'ils recèlent? Quel est le rythme de la vie quotidienne qui poursuit son immuable cadence comme si trente siècles de l'histoire humaine ne s'étaient pas écoulés? Que va devenir Djerba dans le nouveau contexte tunisien? A toutes ces questions et à bien d'autres encore répond, en nous conviant à une passionnante randonnée à travers l'espace et le temps, le professeur Salah-Eddine Tlatli, dont les travaux sur Djerba, commencés il y a une trentaine d'années avec son livre « Djerba et les Djerbiens », font autorité pour la connaissance de ce pays. Son nouvel ouvrage, « Djerba, l'Ile des Lotophages », a réussi à « harmoniser la rigueur scientifique des diverses disciplines géographiques avec l'enveloppe poétique qui leur donne vie et réalité ». Comment pourrait-on, en découvrant ainsi l'enchantement du paradis djerbien, s'empêcher de devenir Lotophage?

SALAH-EDDINE TLATLI

Djerba l'île des lotophages





EDITIONS CERES PRODUCTIONS - TUNIS 1967

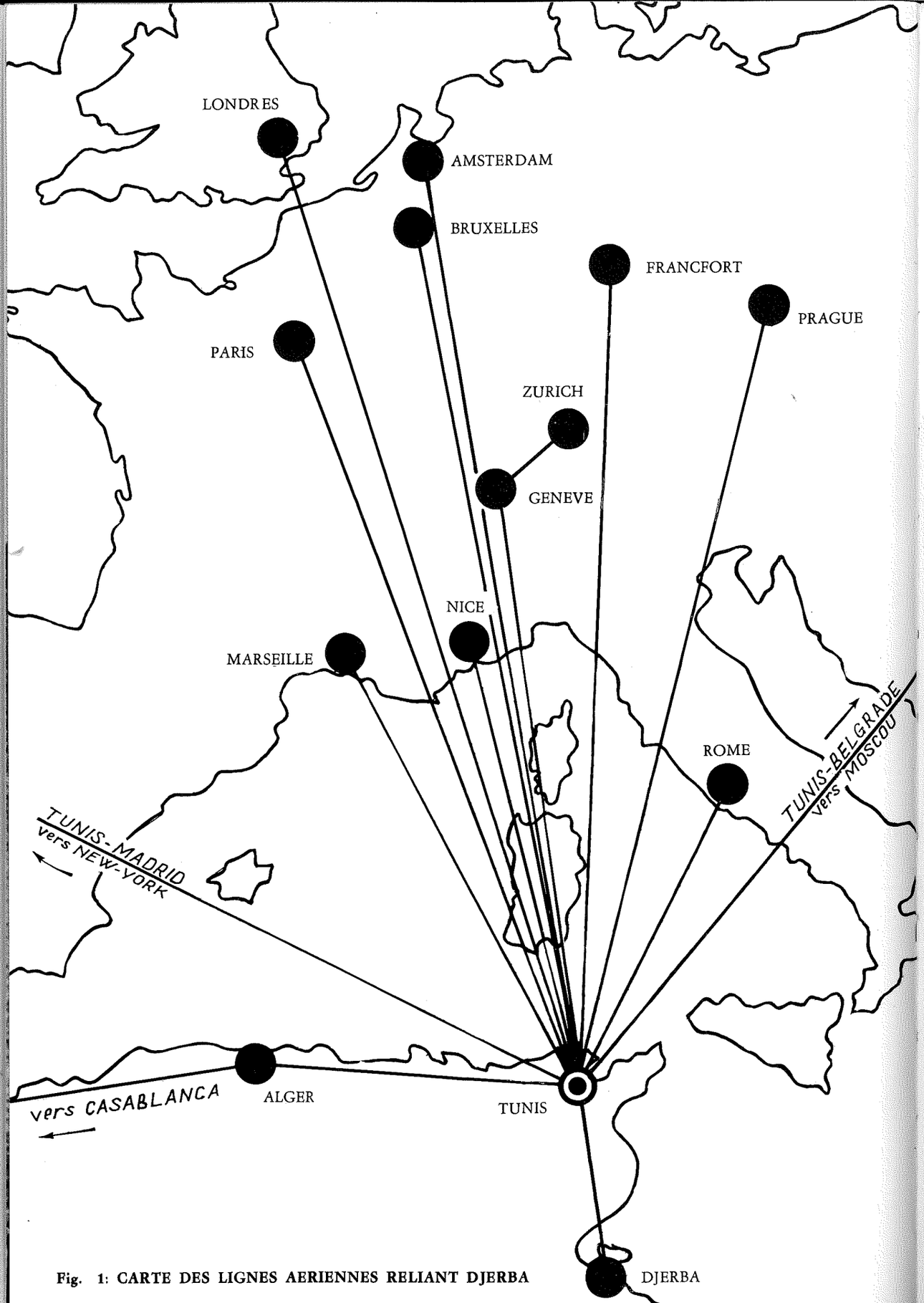


Fig. 1: CARTE DES LIGNES AERIENNES RELIANT DJERBA

avant-propos

Le lotos n'est pas seulement ce « fruit de miel » qui suscite l'oubli et plongeait dans une heureuse amnésie les compagnons d'Ulysse; il doit sans doute aussi receler de secrètes vertus pour inviter au retour ceux qui en ont mangé, puisque me voilà revenu dans cette délicieuse Ile des Lotophages que je découvrais il y a déjà une trentaine d'années.

Ce qu'était en ce temps là le petit paradis djerbien, j'avais tenté de l'esquisser, avec ses diverses données géographiques, historiques et humaines, dans une monographie, intitulée « Djerba et les Djerbiens », écrite en 1938 et publiée en 1942, alors que j'étais professeur d'histoire et de géographie au Lycée Carnot, avec une préface de M. Jean Despois, professeur de géographie à la Sorbonne.

Cet ouvrage, depuis longtemps épuisé, et le plaisir de regoûter au lotos et de le faire goûter à ceux qui en ignorent la saveur, m'ont incité à revoguer dans le sillage d'Ulysse, pour découvrir une fois encore cette fameuse Ile des Lotophages, si chère au cœur d'Homère, et évoquer les multiples aspects de son exceptionnelle personnalité dans le passé comme dans le présent.

Certes, je me suis laissé prendre de nouveau au miracle djerbien, à l'étrange fascination de cette île qui semble échapper à l'emprise du temps et qui a gardé dans certains de ses terroirs la mystérieuse ambiance qui avait déjà charmé le divin auteur de l'Odyssée.

Lorsqu'on parvient, en effet, en deux ou trois heures d'avion, à remonter le cours des siècles pour se retrouver, débarquant d'une planète à l'âge des fusées, dans la plénitude sereine d'une atmosphère qui semble contemporaine de la fille de Minos et Pasiphaë, au milieu d'une immense palmeraïe perpétuellement bercée par la ferveur de la Méditerranée, comment ne pas croire au miracle djerbien et même à un prodigieux mirage?

Et pourtant, dans les chemins poudreux bordés d'aloès, d'agaves et de cactus, les Lotophages-Djerbiens sont bien là qui cheminent, à travers leur île-oasis, rapportant sur leurs petits ânes toute la gamme argentée de leurs trésors aquatiques; et les Djerbiennes, drapées de leurs sombres voiles, coiffées de leurs pétases pointus, comme de vivantes statuettes de Tanagra, continuent la corvée de l'eau, la cruche sur l'épaule, comme si le temps s'était figé depuis l'antiquité; et les ateliers de tissage au fronton grec sous le feuillage d'oliviers qui pourraient être contemporains d'Hannibal; et les rabbins, aux têtes de patriarches, de cette communauté juive, pétrifiée là peut-être depuis la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, il y a vingt-six siècles; et les pêcheurs d'éponges sur leurs « loude », comme aux temps des corsaires bar-

baresques; et les « menzel » fortifiés des temps héroïques; et les descendants des esclaves noirs; et les « dieux de l'argile » de Guellala, sortis du fonds des âges et usant des mêmes instruments qu'à l'époque égéenne pour pétrir dans la glaise de toujours les formes de toujours; et tous ces Berbères du Sud, à l'étrange dialecte, dont les origines se perdent dans la nuit des temps.

Tout cela n'est pas un mirage, mais une réalité vivante.

Et ce climat qui a gardé toute la séduction de cette « cinquième saison » qui faisait délirer Matho dans les bras de Salammbô; et cette polynésienne parure de palmiers; et ce « silence concerté, cette paix surnaturelle », comme disait G. Duhamel, qui enveloppe, tel un parfum envoûtant, la nuit djerbienne; et cette mer, cette divine Méditerranée...

Oui, tout cela n'a pas changé ou presque pas changé. Les composantes sont encore là, à peu de choses près. Il suffirait de savoir les assembler en soi-même.

Et pourtant, j'ai comme l'impression que le lotos n'a déjà plus la même saveur. Les avions, les hôtels, l'engouement touristique ne lui valent rien de bon. A moins qu'il ne s'agisse d'un simple effet de l'âge: avoir connu Djerba à vingt ans et y revenir à cinquante.

La nouvelle route d'El Kantara qui livre l'île au continent et brise, comme disait Anna de Noailles, « la ceinture des flots qui rend les îles divines », l'aérodrome de Mélita qui déverse ses cargaisons de touristes, tout ce modernisme déferlant, n'ajoutent certainement pas à la qualité du lotos d'antan. Pourtant ce qui subsiste du fruit de cette fleur qui ne pousse plus qu'à Djerba a de quoi satisfaire les plus difficiles. Le tout est de savoir ne pas trop tarder pour devenir lotophage.

Dans le présent ouvrage nous avons donc tenté de ne rien sacrifier du lotos, de toute cette poésie à l'état brut qui « colle » à la réalité et fait corps avec elle, mais en même temps nous avons cherché, pour mieux sentir cette réalité, à la comprendre, voir même à l'analyser dans la complexité de ses problèmes.

Pour ne pas demeurer à la surface des choses et pour descendre un peu dans la profondeur de leur trame, nous avons songé à ce que nous écrivait à ce propos, notre éminent maître et ami Jules Sion, le digne continuateur du grand Vidal de la Blache:

« Cette poésie du réel dont vous me parlez, certes, j'y suis très sensible. La géographie doit s'imposer l'étude sévère et scientifique d'une région pour dégager les causes et les rapports des éléments et des êtres vivants. Mais je crois qu'elle perdrait beaucoup à ne plus vouloir, sous prétexte de rigueur scientifique, être description imagée, tout

en restant précise. C'est ce que j'ai soutenu dans une étude sur le style de Vidal de la Blache dans son merveilleux " Tableau de la France ". Le géographe doit être un savant mais rester sensible à la beauté des choses et tâcher de l'exprimer ».

Aujourd'hui, malgré vingt-sept ans d'expérience enseignante, nous pensons toujours que ce qui importe le plus en la matière est de savoir harmoniser la rigueur scientifique des diverses disciplines géographiques avec l'enveloppe poétique qui leur donne vie et réalité.

Nous avons donc cherché à atteindre cette harmonie à laquelle se prête particulièrement l'Ile des Lotophages.

C'est pour cette raison que, tout en gardant présent « le côté lotos », nous nous sommes enquis du cadre naturel avec ses multiples données géologiques, topographiques et surtout climatologiques. Le charme de la « cinquième saison », avec ses diverses composantes thermiques et pluviométriques, ne nous a pas fait oublier les conséquences hydrographiques qu'il impliquait et qui nous ont conduit au terrible problème de l'eau, véritable clef de voûte de toute la vie djerbienne, aussi bien pour les hommes que pour la végétation.

Mais comment pouvoir pénétrer dans le présent en ignorant le passé, surtout dans un pays où ce passé pousse dans tout les domaines des ramifications qui viennent crever la surface du présent?

Comment saisir aussi la psychologie du Djerbien et son comportement face aux problèmes qui le tenaillent si l'on ignore tout de ses origines ethniques, linguistiques et religieuses?

Il fallait donc descendre dans les étranges profondeurs de ce passé où viennent se mêler les grands remous humains de l'histoire et même de la préhistoire de l'Afrique et de la Méditerranée. Tout en relevant les multiples points d'interrogations qui subsistent sur les origines du peuplement, sur le rôle d'île-refuge de Djerba à travers les siècles, aussi bien pour les Berbères que pour les Juifs, aussi bien pour les hommes que pour leur schisme religieux ou leurs particularités dialectales, nous devions évoquer cet âge d'or de l'antiquité djerbienne au cours duquel l'Ile des Lotophages, rattachée au « Marché commun » Carthaginois, atteint sans doute l'apogée d'une prospérité qui se prolonge sous la rude emprise de la « pax romana ».

Par la suite, peu après la conquête arabe, qui introduit langue et religion mais aussi un sang nouveau dans le Nord de l'île, commence pour cette poignée de Djerbiens une invraisemblable lutte de plus de dix siècles, parfois victorieuse, toujours héroïque, contre tous les maîtres de

l'heure qui voulaient les asservir à leurs lois, contre les princes espagnols et italiens, contre cette formidable coalition chrétienne de 1560, véritable croisade, où se retrouvaient réunies côte-à-côte les forces espagnoles, italiennes, siciliennes, allemandes, françaises, pontificales, qu'ils parviennent à anéantir avec l'aide des Turcs, contre les Hafsides de Tunis, les Turcs, les corsaires de Dragut, les nomades tripolitains ou tunisiens, contre tous ceux qui voulaient leur imposer leur despotisme. Ces « endiablés », comme les appelle un chroniqueur espagnol, purent ainsi malgré leur petit nombre et de grandes souffrances, écrire quelques-unes des plus belles pages de l'histoire humaine pour « la défense et illustration » de la liberté.

Mais ce passé historique de Djerba n'a pas seulement pour intérêt de nous révéler la valeur humaine des Djerbiens, il porte aussi en lui-même les fondements de toute la structure économique et sociale actuelle.

Toutes les techniques et les instruments employés dans le domaine agricole, la pêche, le tissage, la poterie, tout le rythme de la vie quotidienne avec ses traditions alimentaires, vestimentaire, tout le mode d'habitation, le comportement social, puisent leur inspiration et leurs règles fondamentales dans ce passé, parfois lointain, qui demeure souvent plus présent que le présent.

Cependant avant de pénétrer dans la complexité de la réalité actuelle, il importait de tirer au clair le problème démographique dont les incidences conditionnent tous les genres de vie et tout l'avenir de l'île. Or à solliciter les chiffres et les recensements on ne tarde pas à se trouver en plein cœur du drame, celui d'un pays qui se dépeuple et qui se vide de sa substance humaine. Dans une Tunisie soumise, comme la plupart des pays du Tiers Monde, à une démographie galopante, Djerba fait figure d'exception, non pas que sa natalité soit en baisse, mais en raison d'une émigration massive qui prend de plus en plus l'allure d'un exode définitif. Tout l'élément productif masculin qui pratiquait une émigration saisonnière, liée au commerce de l'épicerie, tend à partir sans esprit de retour. L'Ile des Lotophages devient ainsi peu à peu une sorte de pensionnat pour femmes, doublé d'une garderie d'enfants et d'une maison de repos pour vieux épiciers « en retraite ».

Toute la vie économique et sociale s'en ressent profondément. L'agriculture dans cette magnifique île-jardin qui, durant des siècles, avait fait l'admiration des voyageurs, se trouve ainsi livrée à une main-d'œuvre féminine ou à celle des nomades du Sud en mal de sédentarisation.

La pêche, qui pourtant avec les nouveaux débouchés du tourisme aurait pu exploiter ses vastes richesses,

vivote. L'artisanat du tissage continue à être la pièce maîtresse de toute l'économie. Mais là encore les départs ont laissé leurs stigmates, et le circuit de la laine demeure gangrené par de nombreux intermédiaires parasites. Quant à la corporation des potiers de Guellala, peut-être la plus vieille du monde, elle est en voie de disparition.

Ainsi l'économie djerbienne, qui est une économie mixte fondée sur la complémentarité des ressources du sol, de la mer et de l'artisanat, où l'agriculteur pouvait être pêcheur ou artisan une partie de l'année, s'est trouvée déséquilibrée, traumatisée, désarticulée par la désertion de l'élément masculin actif.

Certes, l'émigration n'est pas un facteur uniquement négatif. Elle porte ses fruits. Les mandats que les émigrés envoient chaque année à ceux qui sont restés au foyer constituent un apport supérieur à celui de tous les secteurs économiques réunis. Mais par un paradoxe curieux l'enrichissement des Djerbiens a ainsi contribué à l'appauvrissement de leur île.

Pourtant, à voir le rythme de vie immuable des Lotophages dérouler sa millénaire cadence, on a l'impression que la représentation continue et que le temps a « suspendu son vol » une bonne fois pour toutes.

Il y a ainsi de nouveaux spectateurs, tous les jours plus nombreux, qui viennent se repaître de la vue de ces charmants anachronismes. Il paraît même que ces touristes constitueront à l'avenir la principale source de revenus pour l'île. Mais il faudrait pour cela que le spectacle de cette vaste troupe folklorique naturelle puisse se poursuivre, c'est-à-dire que Djerba demeure l'Ile des Lotophages.

Cependant, une économie de type antique et une société pétrie d'archaïsmes peuvent-elles coexister avec une économie et une société du vingtième siècle?

Tout le drame de Djerba est là. Elle en a retardé l'issue fatale, durant des siècles, mais elle est arrivée à présent à « la minute de la vérité », celle des choix définitifs qui engagent pleinement l'avenir.

Tout un passé millénaire, pieusement conservé vivant, va-t-il ainsi, du jour au lendemain, basculer par-dessus bord, balayé par un monde moderne mécanisé, standardisé, à genoux devant la religion de la productivité, où le temps est devenu de l'argent, et la douceur de vivre un prétexte à devises? Ou bien le miracle djerbien qui a défié les millénaires va-t-il encore continuer à enchanter les humains? Djerba pourra-t-elle garder son lotos de légende? Seul l'avenir le dira.

Salah-Eddine Tlatli

Carthage, 20 Mars 1967

puis chacun à sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups ».

Et voilà comment est née, à l'aube de l'histoire humaine, cette légende du lotos et des Lotophages, mangeurs de lotos, ou plutôt du lotos seul car les Lotophages ont bien existé, puisque les auteurs anciens les localisent, vers le début du premier millénaire avant J.C., au sud de la Petite Syrte, l'actuel Golfe de Gabès, dans la région de l'île de Djerba. Victor Bérard (4, p. 98-107), qui a suivi à la trace Ulysse dans son périple odysséen, situe lui aussi l'Ile des Lotophages dans l'actuelle Djerba.

Mais **le fameux lotos,** ce fruit de l'oubli, qui dissipe les soucis et les peines, qui fait oublier famille et patrie à tous ceux qui en ont goûté et qui les plonge dans une sereine béatitude, en quoi consiste-il? Quel est ce fruit au pouvoir merveilleux?

La pauvre humanité, avide de bonheur ou seulement de l'oubli de ses malheurs, l'a toujours cherché depuis des millénaires. Et l'essor touristique actuel de Djerba n'est-il pas, dans un certain sens, lié à cette éternelle poursuite vers un insaisissable lotos?

Et pourtant, botaniquement, le lotos a certainement existé. Plusieurs auteurs anciens plus explicites qu'Homère nous l'ont assez bien décrit. Hérodote (IV, CLXXVII) nous dit, en effet: « Le fruit du lotos est de la grosseur d'une baie de lentisque et sa saveur rappelle celle d'une datte ».

Polybe (VII, II), qui, de ses yeux, a vu le lotos, le Lotus Lybica, nous dit qu'il s'agit d'un « petit arbre rude, épineux, produisant un fruit de la grosseur d'une olive, avec un petit noyau osseux, qui devient en croissant couleur pourpre et qui a la douceur de celui du palmier. Son goût approche de celui de la figue et de la datte, avec une odeur plus agréable; on en tire un breuvage délicieux qui a la saveur du vin, mais qui ne se conserve pas au delà de dix jours ».

A toutes ces précisions s'ajoutent celles que nous fournit Pline (XIII, 32) qui copie en partie Théophraste (IV, 32): « L'Afrique produit un arbre remarquable, le Lotus, qu'on nomme également Celtis, et qu'on a acclimaté aussi en Italie. Les plus beaux lotiers sont autour des Syrtes. Il est de la taille du poirier. Sa feuille est très découpée comme celle de l'yeuse. Il y a plusieurs espèces de lotus discernables à leurs fruits. Le fruit est gros comme une fêve, de couleur safranée, mais variant de teinte, comme le raisin. Il vient en grappes comme les baies des myrtes et là-bas c'est un mets si doux qu'une nation et une contrée en ont pris leur nom... ».

Toutes sortes d'hypothèses ont été envisagées sur la nature de ce lotos tel qu'il résulte de ces descriptions. Certains ont pensé à la datte, d'autres à la figue de Barbarie, d'autres à l'olive. Dans un article documenté, E. Blanc (« L'arbre des Lotophages », revue des Eaux et Forêts, 1889) passe en revue ces diverses hypothèses. Il semble, cependant, que la solution la plus satisfaisante soit celle du jujubier (Zizyphus lotus), « el anaab ». L'arbre et ses fruits correspondent à peu près aux descriptions des auteurs anciens, bien qu'on n'ait jamais pu en tirer un breuvage et bien qu'il n'en subsiste aucune trace à Djerba.

Mais là n'est pas le problème, car la remarque essentielle est celle-ci:

Si le lotus en tant que réalité botanique a existé et existe encore, le lotos en tant que fruit de l'oubli est une invention d'Homère. Il est le seul à en parler. Il a probablement, comme le suggère V. Bérard (4, p. 110), voulu faire un de ces calembours fréquents dans l'Odyssée entre le Léthé, fleuve de l'oubli dans la mythologie grecque, et le lotos qui, comme le Léthé, serait le fruit qui fait tout oublier.

De ce jeu de mots est sortie la légende du lotos.

Le lotos est donc devenu chez Homère une allégorie poétique, tout comme les pommes d'or du Jardin des Hespérides ou même la pomme du pêché originel. Ce fruit d'une fleur, « doux comme le miel », c'est le symbole même de Djerba. En y faisant mordre les compagnons d'Ulysse, le divin poète a voulu leur faire savourer en un unique objet la multiple splendeur du paradis djerbien et leur donner en quelque sorte la quintessence de tout le charme que recèlent ces rivages bénis des dieux. Mais ce charme et cette splendeur d'une île enchanteresse, au milieu d'une population hospitalière — la seule accueillante que rencontre Ulysse au cours de son long périple, — cette poésie du repos après les affres de la tempête, cette euphorie d'une nature qui donne la joie de vivre, suscitent naturellement l'oubli et effacent l'implacable enchaînement du temps et tous les soucis de l'existence. L'heureuse amnésie que connaissent les navigateurs odysséens n'est que la conséquence normale et le prolongement logique de cet état de paix intérieure que leur procure l'Ile des Lotophages qui les plonge dans la sérénité azurée d'un Nirvana sans mélange.

Notre fleur d'oubli, de joie et d'enchantement, la petite fleur bleue du pauvre bonheur humain qui pousse sur la terre djerbienne, n'est pas seulement dans les fastes d'une belle nature qui distille un parfum de passagère éternité. Elle est aussi, à présent, dans l'atmos-

phère humaine intemporelle qu'a su créer ce petit peuple, héritier d'un grand passé, à travers ses traditions populaires et artisanales plusieurs fois millénaires, comme à travers son rythme de vie que le temps a à peine effleuré. On comprend qu'Ulysse se soit empressé de lever l'ancre, de peur que ses compagnons, envoûtés, ne se convertissent en Lotophages.

Mais nous allons, nous, au contraire, jeter l'ancre pour tenter de le devenir.

Cependant, avant de pénétrer dans la réalité actuelle du pays du lotos pour en connaître les divers modes de vie et les multiples problèmes, il nous faudra entreprendre une rapide incursion à travers l'espace du cadre naturel et à travers le temps d'un passé historique chargé d'événements, incursion qui nous permettra de mieux saisir le destin présent des hommes et de leur pays.

Le lagon de Sidi Garrous.

au pays de "la cinquième saison"

Ulysse et ses compagnons mettaient dix jours pour parvenir du Cap Malé, dans le Sud de la Grèce, jusqu'à l'Ile du Lotos. Aujourd'hui, hélas, trois heures de Caravelle, à peine, séparent l'aérodrome djerbien de Mélita, de Paris ou de Londres et 40 minutes de l'aéroport de Tunis-Carthage.

Les futurs Lotophages, qui débarquent ainsi du ciel, peuvent voir surgir, dans le scintillement irisé de la mer, cette île-oasis, la seule de son genre en Méditerranée, avec son petit air polynésien, ses centaines de milliers de palmiers dispersés parmi les petits cubes blancs des « menzel » qui se cristallisent parfois en gros bourgs comme Houmt Souk, la capitale administrative et économique, Midoun, Adjim, Guellala, Sédouikech.

Vue de très haut, l'île présente **la forme** d'une molaire géante de 514 kilomètres carrés qui plonge ses trois racines, la péninsule d'Adjim, celle de Tarbella et celle de Bine El Oudiane, vers le Sud, dans la mer presque fermée de Bou-Grara.

Sa plus grande longueur (29 kilomètres) dépasse à peine sa largeur, ce qui permet un développement de côtes de 125 kilomètres, bordées généralement de plages au sable fin et doré, qui l'ont fait nommer par Flaubert, l'Ile aux Sables d'Or. Les plus belles plages se trouvent sur le littoral Nord-Est à Sidi Mahrez et Sidi Bakkour, sur le littoral Est entre Sidi Garrous et Aghir, près de Guellala au Sud et de Sidi Djemmour à l'Ouest. On rencontre aussi des formations rocheuses côtières, comme celles sur lesquelles se dresse le phare de Taguermess, haut de 64 mètres, celles de Sidi Garrous, d'Adjim etc.

Cette île qui a exercé par son insularité une influence très profonde sur tous les domaines de l'activité humaine dans le passé et dans le présent, comme nous aurons l'occasion de le voir, est en réalité à peine une île. Le détroit d'Adjim qui la sépare de la péninsule des Mé-

habeul, sur le continent, est un minuscule bras de mer de deux kilomètres. Celui d'El Kantara, large de six kilomètres, est aujourd'hui fermé par une route qui suit à peu près le tracé de l'ancienne chaussée romaine qui, durant l'antiquité et le moyen âge, reliait l'île à la péninsule de Zarzis. El kantara, c'est-à-dire le pont, doit son nom au rôle de tête de pont qu'elle a toujours joué. Par la suite, près des ruines de la chaussée romaine, un gué, le Trik-ej-Jemal, la route des chameaux, a longtemps servi de voie de passage aux chameliers. C'est sur l'emplacement de ce gué qu'a été établie en 1951, puis améliorée en 1959, une route qui serpente à fleur d'eau comme un long cordon ombilical qui rattache à l'Afrique cette île devenue ainsi une quasi presqu'île.

Lorsqu'on arrive par la mer aussi bien que par la voie aérienne on se rend parfaitement compte que l'île est plate comme une galette. **Son relief** est pratiquement inexistant puisque son point culminant, situé sur le Dahrat Guellala, arrive à peine à 54 mètres. Le manteau de palmiers et d'oliviers qui recouvre la majeure partie de l'île atténue encore davantage les molles ondulations du sol (figure 2). « L'altitude s'élève d'une façon lente mais régulière et continue, du Nord Est au Sud Ouest, en allant de Ras Taguermess à Guellala, d'où l'on embrasse, en une vue magnifique, le spectacle unique d'une palmeraie que ceint le métallique horizon de la mer de Bou-Grara.

Fig. 2:
CARTE DU RELIEF TERRESTRE ET SOUS-MARIN

1 - Marché de poisson
2 - Port de pêche
3 - Hauts-fonds
4 - Pêcheries fixes

« A l'Ouest s'avance, comme une « Corne d'Or », la poudreuse presqu'île d'Adjim dont les maisons étalent leur blancheur éclatante à travers l'immense palmeraie qui vient mourir au pied de la falaise de Dahrat Guellala. Les voiles blanches et rectangulaires des « loudes » et les voiles rouge brique des pêcheurs d'éponges glissent sur la mer de Bou-Grara ou se pressent dans le détroit d'Adjim. Et là-bas, au delà des brunes falaises de Djorf, émerge la ligne mauve du Djebel Matmata.

« A l'Est, c'est encore le miroitement de la mer de Bou Grara que barre la lointaine presqu'île des Accara.
« A nos pieds, à deux kilomètres à peine, s'étagent les maisons de Fahmine. Quitté le Dahrat-Guellala, on dégringole, parfois en moins de cent mètres, la falaise abrupte, haute de quarante mètres, qui, de Dahrat Adeloun, court jusqu'à Fahmine sur plus de treize kilomètres. On s'enfonce alors brusquement dans des ravins profonds où se creusent les invraisemblables taupinières des carrières d'argile. Lavées et burinées par les eaux de ruissellement, les marnes de Guellala prennent un aspect très gypseux en surface, donnant de rudimentaires roses des sables » (29 p. 16-17).

Mais ce relief, cette falaise, ces détroits sont l'aboutissement d'une longue **évolution géologique** qui lentement a façonné la terre djerbienne pour lui donner finalement son visage actuel.

Il ne s'agit pas, ici, de s'étendre longuement sur cette évolution, comme nous l'avons fait dans une précédente étude (29, p. 3-33), mais seulement d'en esquisser les grandes lignes.

Tous les géologues sont unanimes pour rattacher à la période quaternaire les terrains qui recouvrent Djerba, les îles Kerkenna, ainsi que tout le littoral du Golfe de Gabès (figure 3).

Les prospections sismographiques, et surtout les « carottages » prélevés dans les multiples forages artésiens effectués dans l'île, ont permis par recoupement de se faire une opinion sur la nature des terrains sous-jacents et sur leur structure. Bien que le forage de Houmt Souk soit parvenu, à 767 mètres, au Miocène Inférieur, nous nous bornerons, ici, à rappeler la stratigraphie des assises quaternaires.

Le quaternaire le plus ancien est représenté par les argiles de Djerba qui affleurent dans la région de Guellala et qui sont à l'origine des fameuses poteries djerbiennes. Ce sont des marnes grises avec des cristaux de gypse, peu fossilifères, traversées de bancs rouges ou jaunâtres. Il s'agit d'une formation lagunaire, d'origine continentale,

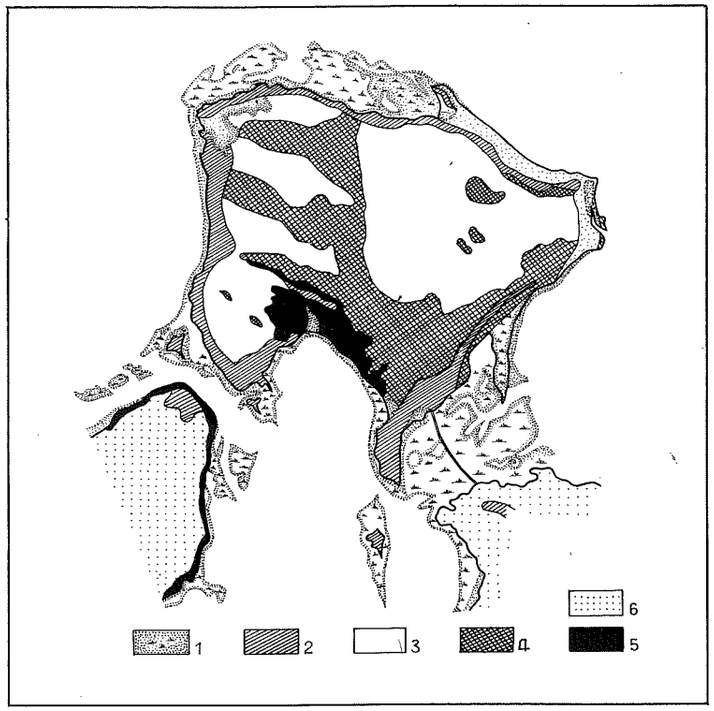


Fig. 3:

CARTE GEOLOGIQUE

1 - Hauts-fonds

2 - Quaternaire ancien marin (calcaires gréseux à Strombus Bubonius)

3 - Quaternaire ancien de décomposition du travertin saumon (argiles et sables)

4 - Quaternaire ancien de travertin saumon à Hélicidés

5 - Quaternaire ancien lagunaire (argile à gypse de Guellala à Cardium Edule)

6 - Sur le littoral Nord-Est, la zone en pointillé correspond à des dunes

qu'on retrouve à nu le long du Dahrat Guellala jusqu'à Sédouikech. Ce quaternaire ancien à « Cardium Édule » n'affleure nulle part ailleurs dans l'île. On le retrouve, cependant, à une profondeur de 22 mètres dans les puits artésiens d'Houmt Souk où il atteint une épaisseur de 130 mètres. Cela donne ainsi une idée du pendage général des couches qui s'inclinent doucement de Guellala vers Houmt Souk.

Cette argile est, en majeure partie, recouverte par une carapace rigide de calcaire saumon, qui ne dépasse jamais 4 mètres d'épaisseur, formé de travertin d'eau douce, utilisé comme pierre à chaux ou comme pierre à bâtir sur toute l'étendue de l'île. Ce travertin saumon à « Hélicidés » apparaît rarement à nu, sauf dans le Sud-Est et parfois à l'Ouest. Le plus souvent, en effet, il se trouve recouvert soit d'une mince couche de terre végétale, résultant de sa propre décomposition, soit de sables d'origine éolienne.

On trouve enfin, le long des côtes, des poudingues gréso-calcaires d'origine marine, mêlés de sable et de beaux fossiles de « Strombus Bubonius ». Cet horizon de quaternaire marin se rencontre non seulement le long du littoral, mais aussi sur des lambeaux de plages surélevées, comme celle de Tlatt, au Nord de Guellala. Malgré sa faible dureté et sa faible épaisseur (2 métres), ce terrain rocheux est exploité, en raison de la facilité de son extraction, comme pierre à bâtir depuis la plus haute antiquité

puisqu'on y trouve creusées les catacombes chrétiennes d'El Kantara.

Cependant, ce que nous savons de la structure du quaternaire nous permet-il de dater **l'acte de naissance de l'île** et de nous faire une opinion sur la manière dont l'île s'est séparée du continent?

Il est clair, d'après ce que nous venons de voir, que pendant la formation du travertin saumon continental l'île était encore rattachée au continent. D'autre part les formations marines à strombes ne se retrouvent plus sur le littoral continental que dans de rares lambeaux. Il semble donc que la séparation de l'île se place à la fin du travertin saumon, c'est à dire à la fin du quaternaire ancien, ce qui correspond à ce qu'on appelle le Milazzien. L'homme préhistorique, de la période acheuléenne, a donc pu être ainsi le témoin de la formation de l'Ile des Lotophages.

Le mécanisme même de cette naissance semble avoir été assez complexe. Une première phase violente se produit à la fin du Milazzien entraînant une série de failles, en particulier le long de la falaisse-cuesta de Guellala, longue de 13 kilomètres et haute de 40 mètres, mais aussi le long des falaises de Tarf-ej-Djorf, provoquant l'effondrement de ce gouffre marin étrange qui s'enfonce jusqu'à 54 mètres au milieu d'un relief sous-marin de moins de cinq mètres. Entre les failles de Guellala et celles de Djorf, toutes deux orientées Est-Ouest, se creuse le fossé tectonique, le « graben », du canal d'Adjim, par où s'engouffre la mer quaternaire.

Là-dessus sont venues se broder toutes sortes de légendes. Certains vestiges et certaines poteries anciennes, trouvés en mer, ont fait croire à la présence d'une ville ancienne sous les eaux du détroit d'Adjim. Des pêcheurs d'éponges assurent même avoir aperçu des ruines au fond des eaux, au cours de leur plongée.

Cependant le désordre d'un relief faillé a pu être confondu avec les ruines d'une ville et les poteries rapportées provenir de quelques embarcations sombrées à l'époque de l'antique Méninx.

Plusieurs plongeurs, munis d'équipements Cousteau, ont tenté de percer le mystère du gouffre d'Adjim. La chose n'a pas été facile, en raison de la violence des courants et des remous qui y brouillent la visibilité, en soulevant la vase qui tapisse les fonds. Rien ne semble émerger de l'épais dépôt argileux qui a, presque partout, enseveli la roche en place. Cela permettra de la sorte aux imaginations fertiles de poursuivre leurs broderies.

La mer tyrrhénienne s'engouffre donc par le détroit

d'Adjim. Elle s'étale dans une cuvette, profonde d'une dizaine de mètres, pour former l'actuelle mer de Bou-Grara qui, à son tour, noie la passe très peu profonde d'El Kantara, fermant ainsi la boucle liquide autour de l'Ile des Lotophages.

Mais **cette ceinture marine** qui cerne Djerba n'est pas, elle aussi, sans présenter de curieuses particularités.

On trouve, en effet, aussi loin qu'on remonte dans l'histoire djerbienne, l'écho des multiples difficultés et parfois des naufrages qu'ont connus les navigateurs dans les parages de la Petite Syrte à cause précisément de cette ceinture marine.

« Apollonius de Rhodes, dans l'épisode des Argonautes, Denys le Périgète, Horace, Virgile, Properce, Sénèque, Silvius Italicus, Valérius Flacus, s'accordent pour stigmatiser les Syrtes, vaseuses, incertaines, fertiles en naufrages. « D'autres écrivains comme Polybe, Salluste, Strabon, Pline nous dépeignent « les périls que couraient les navires au milieu de ces bancs vaseux où de capricieuses marées les échouaient, les saisissaient à l'improviste au milieu d'eaux chargées de sable, limons et cailloux et où la perte des vaisseaux était assurée ». Le nom même de Syrtes serait né de ces tourbillons.

« En 253 av. J.C., au cours de la première guerre punique, une flotte forte de 260 vaisseaux, commandée par les consuls C. Servilius et S. Blaesus faillit être anéantie au large d'El Kantara, en s'échouant sur les hauts-fonds, et ne dut son salut qu'au déchargement de tous les bagages et au flux qui survint.

« Mais faire l'histoire des naufrages et des accidents de mer survenus au large de Djerba serait faire presque toute l'histoire de l'île.

« Cette réputation des dangers des Syrtes a du moins contribué, tant dans l'antiquité, qu'au moyen âge et à l'époque moderne, à auréoler le nom de Djerba d'un halo de mystère, malgré sa proximité de la côte africaine. Sa ceinture de hauts-fonds l'a protégée au cours des siècles et l'a rendue aussi invulnérable qu'une île en plein océan ». (29 p. 18-19).

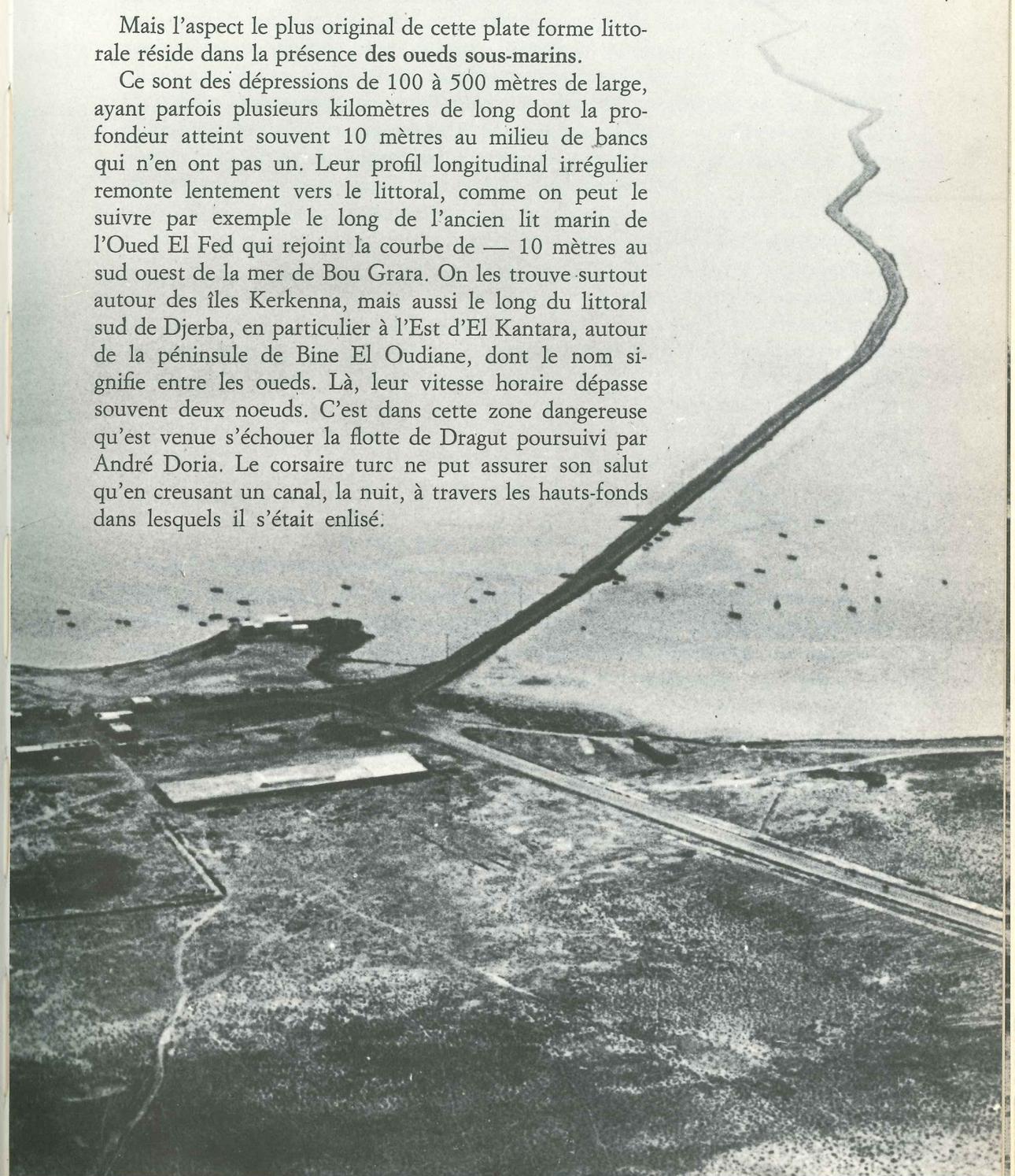
En quoi consiste donc cette ceinture de hauts-fonds?

Si l'on consulte une carte marine (voir figure 2) on est tout d'abord frappé par la faible profondeur des fonds. Il faut s'éloigner de 9 kilomètres des côtes de Houmt Souk pour atteindre la courbe de — 5 mètres. Cela a conditionné l'emplacement du mouillage de Houmt Souk, situé à 6 kilomètres du rivage. Pour parvenir à la courbe — 20 mètres, il faut souvent s'éloigner de 20 kilomètres du rivage, sauf le long du littoral Est où la sonde descend plus rapidement. Ainsi la topographie sous-marine montre bien, tout autour de Djerba, la présence d'une plate-forme littorale très faiblement inclinée qui rappelle et prolonge les pentes très douces du modelé terrestre voisin. Exception faite, bien entendu, du fossé d'Adjim, conséquence d'un accident tectonique.

Mais l'aspect le plus original de cette plate forme littorale réside dans la présence **des oueds sous-marins.**

Ce sont des dépressions de 100 à 500 mètres de large, ayant parfois plusieurs kilomètres de long dont la profondeur atteint souvent 10 mètres au milieu de bancs qui n'en ont pas un. Leur profil longitudinal irrégulier remonte lentement vers le littoral, comme on peut le suivre par exemple le long de l'ancien lit marin de l'Oued El Fed qui rejoint la courbe de — 10 mètres au sud ouest de la mer de Bou Grara. On les trouve surtout autour des îles Kerkenna, mais aussi le long du littoral sud de Djerba, en particulier à l'Est d'El Kantara, autour de la péninsule de Bine El Oudiane, dont le nom signifie entre les oueds. Là, leur vitesse horaire dépasse souvent deux noeuds. C'est dans cette zone dangereuse qu'est venue s'échouer la flotte de Dragut poursuivi par André Doria. Le corsaire turc ne put assurer son salut qu'en creusant un canal, la nuit, à travers les hauts-fonds dans lesquels il s'était enlisé.

« Une route qui serpente à fleur d'eau, comme un long cordon ombilical, rattache Djerba à l'Afrique ».



A quoi sont dus ces oueds?

Leur existence est en partie liée à la présence des marées. Le Golfe de Gabès est, en effet, avec le Nord de l'Adriatique, la seule région méditerranéenne qui comporte des marées aussi importantes. Leur ampleur atteint 2m,3 à Gabès, 1m,20 dans le canal d'Adjim, 1m,30 devant Houmt-Souk, 1m devant Taguermess et 0m,90 devant Aghir. Les courants qu'elles provoquent, le long du littoral ouest et nord, varient de un à deux noeuds et avivent, en le balayant, le relief sous-marin existant qui, étant un relief de submersion récente, a gardé l'aspect de sa topographie terrestre, en particulier les anciens lits des oueds, avec leur profil longitudinal remontant vers le littoral, leurs anciens méandres sinueux, préservés de l'envasement par le nettoyage quotidien de la marée.

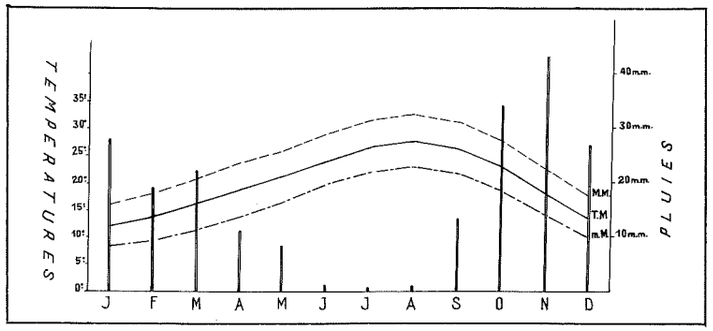


Fig. 4:
GRAPHIQUE DU CLIMAT
T.M. = Température moyenne
M.M. = Moyenne des maxima
m.M. = Moyenne des minima

Cependant cette ceinture marine qui a influé sur le destin historique et humain de l'Ile des Lotophages, a aussi contribué dans une large mesure à la doter de **ce climat si prenant** qui en fait une terre en marge des autres terres du continent.

Matho, dans «Salammbô», (ch. IX) évoquant cette « île couverte de poudre d'or, de verdure et d'oiseaux, où les citronniers sont hauts comme des cèdres... où l'air est si doux qu'il empêche de mourir », avait l'excuse pour délirer aussi poétiquement, de se trouver en compagnie de Salammbô en personne.

Mais d'autres voyageurs moins enivrés et plus lucides, comme E. Grevin, n'ont pas été moins enthousiastes pour apprécier ce climat enchanteur de Djerba.

« ... A Sfax l'hiver vous aura quittés; à Gabès vous trouverez le printemps; à Tozeur, l'été; et à Djerba vous découvrirez la cinquième saison.

« Mais oui Monsieur, la cinquième saison, ce climat spécial à l'île de Djerba, si étrange, fait de sécheresse extrême, de brise marine, de fraîcheur et de rosées nocturnes, de quelque chose de rationnel, de tempéré en tout ». (15 p. 14).

En quoi consiste donc ce « quelque chose de rationnel, de tempéré en tout »? Tout le climat djerbien se retrouve dans cette heureuse formule.

Le littoral du Sud Tunisien appartient, en effet, à la catégorie climatique que les géographes appellent le type méditerranéen steppique, « variété de transition du climat méditerranéen au climat désertique, type continental exagéré, avec forte amplitude thermique et sécheresse absolue pendant six mois au moins ».

Ainsi sur cette zone du littoral du Sud Tunisien va s'exercer la double influence du Sahara et de la Méditerranée, la première apportant sa sécheresse et son amplitude thermique considérable, la seconde sa fraîcheur, son humidité et ses pluies.

Selon la position géographique et la saison, l'une des influences pourra prédominer au détriment de l'autre.

Dès que l'on s'éloigne de la mer, l'emprise saharienne devient prédominante et la température et la pluviométrie s'en ressentent. Ainsi Médenine, à 40 kilomètres au Sud Ouest de Djerba, connaît une amplitude annuelle de 17°, 8 (moyenne d'Août 29°, 1 et de Janvier 11°, 3), et son total pluviométrique (141 mm) est presque désertique.

Par contre, à Djerba, l'action de la mer, malgré la proximité du continent, se manifeste d'une façon prépondérante. Il faut pour retrouver les 207 mm de pluie qui y tombent, remonter jusqu'à Sfax, à 150 Km plus au Nord, ou bien rejoindre le massif des Matmata.

Et cependant, ce total pluviométrique serait en lui-même bien peu de chose s'il ne s'accompagnait de cette humidité permanente de l'air qui contribue, par ses rosées et son rôle d'amortisseur thermique, à caractériser cette fameuse « cinquième saison », propre à Djerba. C'est donc là, semble-t-il, que réside avant tout le secret de la douceur climatique du pays des Lotophages: une atmosphère plus dense qui retient dans son filtre magique tous les écarts thermiques pour ne laisser passer que « quelque chose de rationnel et de tempéré », accompagné de cette fraîcheur marine si précieuse lors de la saison estivale.

Losqu'on consulte, en effet, les relevés de la station météorologique de Houmt Souk relatifs à la période 1901-1950, l'influence modératrice de la mer sur **la température** apparaît clairement et cela avec d'autant plus de vigueur qu'on avance vers la saison chaude. L'amplitude moyenne annuelle de 15°,5 (moyenne du mois d'Août 27°,6 et de Janvier 12°,1) est nettement inférieure à celle de Médenine (17°,8), et surtout de

Kébili (22°,8), situés sensiblement à la même latitude, mais à l'intérieur des terres.

La stabilité thermique qui en résulte donne à l'hiver et au printemps une douceur incomparable. La moyenne de l'hiver à Djerba, si l'on peut parler d'hiver, (13°,7), est supérieure à celle de tout le littoral. Ici, dès la fin de Décembre les amandiers en fleurs annoncent déjà le printemps. En réalité la saison froide n'existe pratiquement pas; tout au plus peut-on parler d'une saison tiède qui se prolonge de Décembre à Avril (moyenne de Décembre 13°,8, Janvier 12°,1, Février 13°, Mars 15°,8). La saison chaude arrive insensiblement et plus tard que sur le littoral voisin. La mer tend ainsi à prolonger jusqu'à Mai la tiédeur hivernale (Avril 18°,5, Mai 21°). Aussi le mois le plus chaud est-il le mois d'Août, alors qu'à l'intérieur la chaleur culmine en Juillet. Lente à venir, la saison chaude s'attarde, cependant, (Juin 24°, Juillet 26°,5, Août 27°,6, Septembre 26°,2, Octobre 23°,1, Novembre 18°,2) puisqu'en Octobre il fait presqu'aussi chaud qu'en Juin.

Mais plus encore que la stabilité thermique relative, l'amplitude diurne très faible est appréciable surtout dans une aire climatique où les écarts de température entre le jour et la nuit sont souvent excessifs. Cette amplitude diurne qui atteint 21° en Juillet à Kébili ne dépasse jamais 10° à Djerba quelle que soit la saison. Aussi, quoique chaude, la saison estivale est infiniment moins déprimante, ici, que dans tout le Sud et que dans bien des régions du Nord.

Cependant **la forte humidité,** due à l'évaporation intense qui règne sur tout le golfe de Gabès, n'entraîne pas seulement cette bénéfique inertie thermique, elle a aussi d'autres effets heureux par ses rosées, ses brumes, et par dessus tout, ses pluies. Djerba, avec ses 62 jours de rosée par an, est une des zônes les plus favorisées de Tunisie, à ce point de vue. Tout le Sud ignore totalement ce phénomène. C'est là un avantage appréciable pour une végétation sevrée d'eau pendant quatre, cinq ou six mois par an, et qui peut de la sorte « resquiller » quelques dizaines de millimètres de précieux liquide, surtout lorsqu'elle se trouve dans des terres légères. Cette humidité n'est pas sans effets sur la luminosité elle-même.

Dans le Sud Tunisien où l'intensité lumineuse est presque douloureuse, quelle joie de se plonger dans une lumière plus tamisée, moins violente, plus « rationnelle »! « La brume légère qui enveloppe parfois l'Ile des Lotophages répand sa molle douceur sur toutes choses en rendant moins vive la transparence de l'air. Des brouillards, surtout pendant la saison froide, s'accrochent en lambeaux aux longues feuilles des palmiers. C'est alors, pour le voyageur, le jaillissement continuel des chevelures folles des palmes, émergeant dans un rêve brumeux où flottent d'inconsistants feuillages d'oliviers, derrière le hérissement fantasque des haies d'aloès ou la somnolente blancheur des mosquées » (29 p. 44).

C'est toutefois lorsque la nébulosité aboutit au phénomène de **la pluie** qu'elle revêt toute son importance.

C'est que la nature — aussi bien par le ciel que par le sous-sol — n'a pas été spécialement généreuse envers Djerba sur le chapitre de l'eau, dont nous aurons à reparler. Aussi est-ce, parfois, avec une certaine angoisse que les populations déshéritées du Sud guettent les premiers nuages d'automne annonciateurs de la manne céleste. Djerba est, toutefois, beaucoup moins défavorisée que les régions voisines puisque, comme nous l'avons dit, son total pluviométrique annuel (207 mm) rejoint celui de Sfax, à 150 km plus au Nord et dépasse nettement celui de Médenine (141 mm) et de Kébili (92 mm).

Ces précipitations sont de caractère spécifiquement méditerranéen, c'est-à-dire qu'elles sont très mal réparties au cours de l'année et très irrégulières d'une année à l'autre. L'été est en effet, ici, une saison absolument sèche (Juin 1mm, Juillet 0,3 mm, Août 0,9mm). Le maximum principal se place en Automne (Septembre 13mm, Octobre 34mm, Novembre 43mm), avec deux maxima secondaires en Janvier (28mm) et en Mars (22mm).

Mais ce qui aggrave surtout l'insuffisance des pluies c'est leur caractère souvent spasmodique. Le total pluviométrique tombe en moyenne en 41 jours par an, et ces journées pluvieuses ne comportent généralement qu'une ou deux heures de pluie. On a vu ainsi en Novembre 1920 le total annuel se déverser en deux jours. Aussi ces conditions particulièrement capricieuses placent-elles plantes et hommes dans une situation d'autant plus difficile que l'irrégularité d'une année à l'autre est parfois étonnante.

En 1939, par exemple, il est tombé 306 mm, soit 5 fois la quantité d'eau de l'année suivante (64 mm). On pourrait suivre indéfiniment ces graphiques pluviométriques en dents de scie (1945: 87 mm, 1946: 454 mm, 1947: 103 mm, 1948: 288 mm).

Ce caractère fantasque et hasardeux de la pluviométrie, cette sécheresse perpétuellement menaçante, vont imprimer à l'agriculture, à l'élevage, à toute l'activité économique, et dans une certaine mesure spirituelle, leur empreinte la plus profonde.

Les conditions déjà rigoureuses de la pluviométrie peuvent se trouver aggravées ou atténuées par le véhicule naturel de la pluie: **les vents.**

Le vent pluvieux dominant, de Mars à Octobre, est celui du Nord-Est.

Au printemps, en effet, l'aire cyclonale qui régne sur le Sud Tunisien et le Sahara attire vers elle les vents de mer, qui, de la sorte, soufflent du Nord-Est sur Djerba, pendant 75 jours, entraînant brumes, brouillards et parfois pluies. Mais à mesure que la chaleur croît, les condensations se font plus difficiles et plus rares.

Cependant le vent chaud du Sud, le sirocco, le « chhili », qu'on appelle aussi le « Guebli », commence à faire une timide apparition dès la fin du printemps (une vingtaine de jours de Mars à Juin). Son souffle n'a pas encore atteint son intensité brûlante de l'été. Sa direction oscille du Sud Ouest au Sud Est suivant que la dépression barométrique qui séjourne sur la Méditerranée se déplace vers l'Est ou vers l'Ouest.

Pendant la saison estivale qui va du début Juin à la fin Octobre, l'aire cyclonale attractive du Sahara va créer une véritable petite mousson d'été qui fera prédominer sur Djerba les vents d'Est (47 jours), et du Nord Est (32 jours), porteurs, à défaut de pluie, de la fraîcheur et de l'humidité marines. C'est là un élément fondamental du climat. Il explique, dans une large mesure, l'attrait qu'a toujours exercé le climat djerbien sur tous les gens du Sud assoiffés de fraîcheur, en été. Il explique aussi le succès spectaculaire du tourisme estival à Djerba.

Durant une saison partout déprimante sur les terres brûlées du continent, l'Ile des Lotophages fait figure de refuge providentiel, grâce à ces brises du large porteuses de fraîcheur et de rosées nocturnes. Certes, il serait exagéré de se figurer que cela suffit pour « climatiser » miraculeusement Djerba. Le Sirocco embrase parfois l'air de son haleine brûlante (15 jours de Juin à Octobre), mais il est plus rare que partout ailleurs dans le Sud, et surtout moins desséchant puisqu'il s'humidifie en passant sur la mer de Bou Grara. Et puis, vers le soir, arrive toujours la délicieuse brise de mer. Toute l'activité comprimée le jour, se donne libre cours le soir, et les Djerbiens s'empressent, après la prière du couchant, d'aller savourer sur la côte, ou dans les « ghorfa » des terrasses l'apaisante douceur de la nuit.

Mais, dès le mois de Novembre, commence, avec la saison fraîche, à s'inverser le mécanisme de la circulation des vents. De nouveau, le continent, devenant une zone de hautes pressions anticyclonales, va orienter sa mousson

d'hiver vers la Méditerranée. C'est le vent d'Ouest, le « gharbi », froid et parfois violent qui va dominer (60 jours de Novembre à Mars), interrompu, parfois, par quelques coups de Nord Est, chargés de petites ondées propices pour les semailles de l'automne.

Tous ces divers éléments du climat que nous avons envisagés successivement, températures, humidité, pluies, vents, forment en réalité un tout cohérent et harmonieux. C'est ce tout « rationnel », cette clémence de la température surtout, exceptionnelle dans une zone pré-désertique, qui constitue incontestablement l'atout touristique majeur du climat djerbien. C'est lui aussi qui explique, s'il ne la justifie pas, cette densité humaine rare en Afrique du Nord d'une île qu'aucune richesse particulière ne prédisposait à un tel surpeuplement.

Mais cette douceur climatique qui imprègne l'Ile des Lotophages d'un charme et d'une poésie si particulières n'est pas aussi sans receler des problèmes parfois aigus, car il est bien évident que le même ciel azuré qui peut réjouir le touriste constitue une source de préoccupations pour le fellah qui guette le moindre nuage pluvieux dont dépend sa récolte et même sa réserve d'eau de boisson. Ce climat si agréable porte donc en lui-même des incidences profondes sur **le problème de l'eau** aussi bien pour les hommes que pour la végétation.

Le problème de l'eau pour les hommes a été, en effet un des soucis majeurs des habitants de l'île puisque le nom même de Djerba dans l'antiquité, Méninx, aurait eu pour origine, d'après l'étymologiste punique Bochart, la racine « ma-naqs », c'est à dire manque d'eau, ce qui, du reste, se dit de la même façon en arabe.

Cette plaie du manque d'eau qui a marqué l'île jusque dans son nom a été à l'origine d'une multitude d'incidents. Si les Lotophages ont reçu fort courtoisement les compagnons d'Ulysse, venus déjà s'approvisionner en eau potable, il n'en a pas toujours été ainsi au cours de leur histoire. Les querelles à ce propos foisonnent. Le géographe arabe El Idrissy en relate plusieurs au XII^{e} siècle, de même le père Philémon de la Motte au XVIII^{e} siècle. « L'île aux sables d'or » a donc souvent été, pour les voyageurs et les navigateurs étrangers, « l'île de la soif ». C'est ainsi que l'armée du duc d'Albe, composée de 15000 hommes eut à en faire la terrible expérience, le 30 Août 1510.

« Les troupes, écrit d'Avezac (13, p. 38), commencèrent à sentir toutes les horreurs de la soif, qui devint si grande, que les hommes tombaient de leur hauteur et que la plaine était couverte de morts ».

Le 10 Février 1560, le duc de Médina Coeli, voulant faire de l'eau sur la côte, et rencontrant de la résistance de la part des Djerbiens, doit organiser une véritable expédition qui se termine pour lui par un sanglant désastre.

Bref, tous ces incidents qui ne sont ni rares ni isolés dans les annales de Djerba montrent bien tout le prix que les habitants ont toujours attaché à leur précieux liquide. Aujourd'hui encore, le voyageur qui traverse Djerba ne saurait s'empêcher d'être frappé par les longues théories de femmes qui, drapées de leur « hrem », et coiffées de leur pétase, une ou deux cruches sur l'épaule, s'astreignent à la dure corvée de l'eau, pour transporter, de la citerne publique la plus proche, une boisson que leur puits saumâtre ne saurait leur donner.

En Mars 1938, lors d'un précédent séjour, j'ai vu vendre un franc le décalitre d'eau potable, presque le prix de l'huile. Les citernes étant à sec, à cause d'une longue période de sécheresse, il arrivait alors aux habitants de Sédouikech et Mélita de rester un et deux jours sans trouver de quoi boire. Au Nord de Midoun, à Henchir Borgo, certaines jeunes filles à marier venaient, près d'une vieille nécropole punique, implorer le destin par des libations d'huile mais aussi d'eau, montrant bien que dans leur esprit les deux liquides leur étaient également précieux. Ainsi donc de tout temps le problème du manque d'eau a été le problème vital de Djerba.

A quoi est-il dû?

Au caractère spasmodique des pluies, sans doute, et à l'irrégularité du total pluviométrique d'une année à l'autre. Mais cela n'est pas particulier à Djerba. Tout le Sud Tunisien est logé à la même enseigne. Les Djerbiens sont même nettement favorisés à ce point de vue. L'explication relève donc avant tout de l'hydrogéologie et de la densité humaine.

La nature du sol, la disposition des terrains et l'absence de relief font, en effet, de Djerba une île sans sources, sans oueds et presque sans puits potables. Cela est en soi assez grave. Mais ce qui a rendu le problème de l'eau plus grave encore est le surpeuplement exceptionnel. Une population de 65.000 habitants à laquelle s'ajoutent chaque année des milliers de touristes, gros consommateurs d'eau, doit trouver, sur un espace de 514 kilomètres carrés, presque démuni de ressources hydrauliques valables, un « modus vivendi » en surmontant les difficultés naturelles.

Quelles sont donc les **solutions apportées par l'homme** à ce problème vital?

Il y en avait surtout deux: ou bien recueillir l'eau du ciel ou bien chercher celle du sous-sol.

L'eau du ciel a, depuis la plus haute antiquité, toujours été soigneusement recueillie dans les citernes. Les grandes citernes romaines découvertes à Méninx ne différent pas dans leur principe de celles qu'on trouve un peu partout à travers l'île. Il n'est pas, en effet, un seul « menzel » (habitation), une seule mosquée, qui ne possède sa citerne et parfois deux ou trois. On pourrait ainsi estimer à près de 1.000.000 m^2 la surface des impluviums, sans compter ceux qui ont été construits par l'Etat, ce qui, compte tenu d'une tranche pluviométrique de 207 mm, représente une quantité approximative de 200.000 m^3 d'eau potable par an. Cet apport constitue un élément fondamental sans lequel la vie djerbienne serait inconcevable.

Aussi les citernes forment-elles la pièce maîtresse de chaque « menzel ». La pluie est recueillie par un impluvium, sorte de terrasse cimentée à fleur du terre, qui complète les surfaces réceptrices des terrasses. L'impluvium, qui a de 100 à 200 m^2, accumule ses eaux dans un réservoir souterrain, dont la forme peut être celle d'une grande carafe évasée (majen) ou d'une chambre voûtée (fesquia). De nombreuses citernes publiques plus vastes ont été édifiées le long des routes, surtout dans le Sud de l'île. En période de sécheresse, des réservoirs ambulants amènent l'eau de boisson du puits de Ouallag vers Adjim, Guellala et les autres centres du Sud ou de l'Ouest. Mais en général le ravitaillement en eau incombe à l'élément féminin.

Cette traditionnelle corvée de l'eau est un des spectacles typiques de Djerba. A travers les sentiers de l'île on aperçoit ces théories de femmes, une cruche sur l'épaule, et parfois un marmot sur le dos, s'acheminer à pas lents comme un choeur antique, vers leur « menzel ». Il y a certes là un élément de pittoresque qui peut susciter la verve photographique des touristes mais qui n'en témoigne pas moins d'une dure réalité géographique.

Car, si le ciel a été avare de son eau, le sous-sol a été plus parcimonieux encore. La multitude de puits qui crible la surface de l'île souligne bien tout l'acharnement de l'homme dans cette recherche. Recherche le plus souvent déçue. Très rares sont en effet les points d'eau douce. Ils se localisent surtout autour de Ouallag, Cédriane, Midoun, Mabboubine, dans le Nord Est. C'est ce qu'on a l'habitude d'appeler la zone d'eau douce (figure 5). Mais il ne faut pas se faire trop d'illusions là-dessus. C'est une vue très approximative. On trouve en effet dans le périmètre de la zone dite « d'eau douce » des

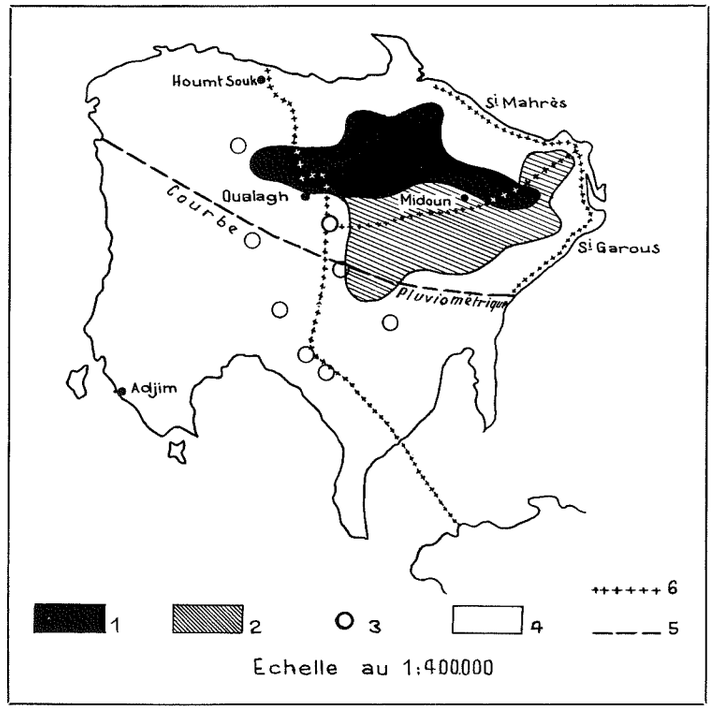


Fig. 5:

CARTE DES RESIDUS SECS

1 - Zone dite « d'eau douce » (moins de 2 gr. de résidu sec par litre)

2 - Zone moins douce (2 à 4 gr.)

3 - Puits d'eau douce de la zone saumâtre

4 - Zone d'eau saumâtre

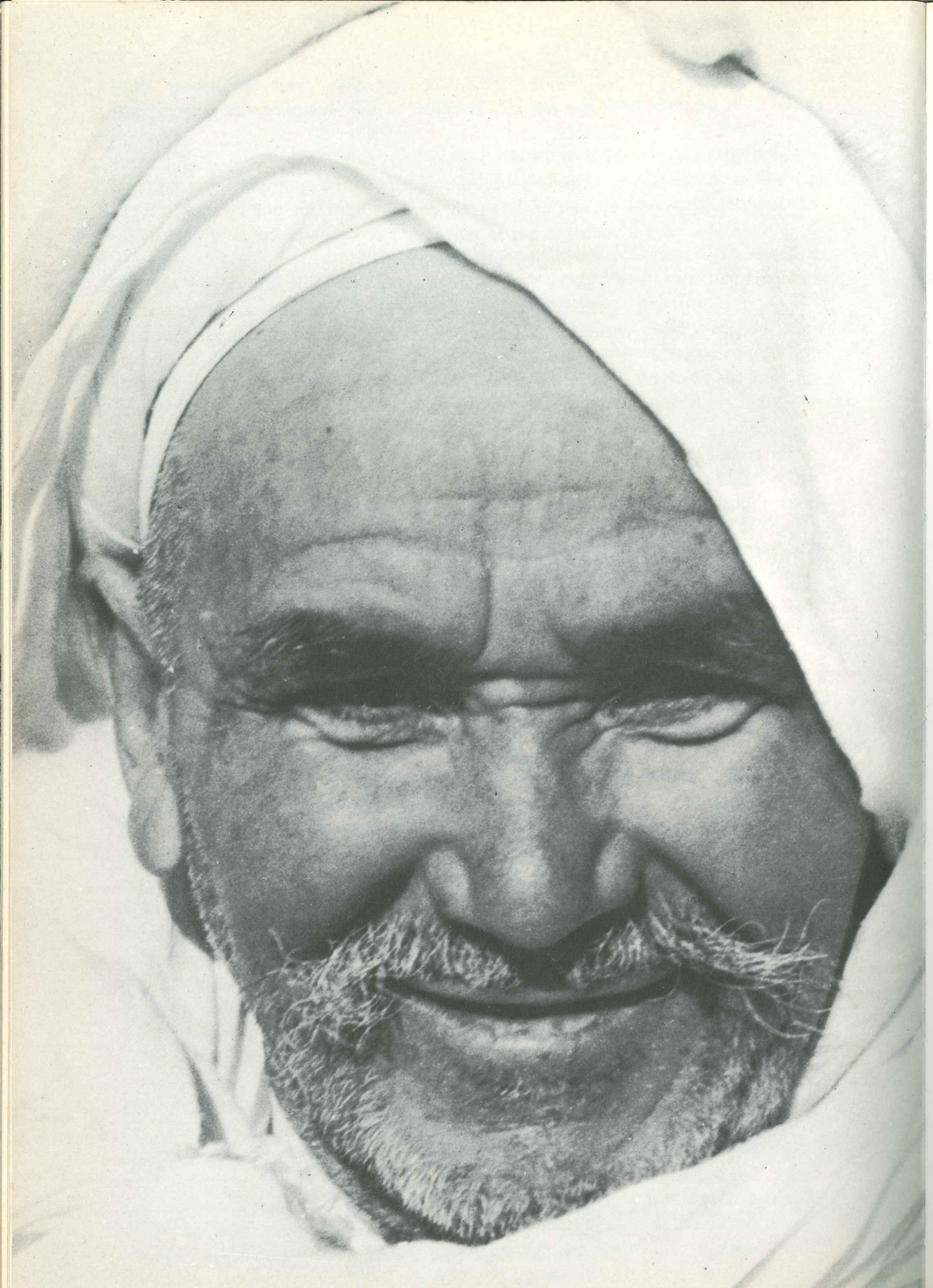
5 - Courbe pluviométrique de 200 mm

6 - Nouvelle conduite d'eau provenant du continent à travers la chaussée romaine et rejoignant les centres touristiques. Entre Houmt Souk et Oualagh subsiste l'ancien réseau

puits d'eau saumâtre imbuvable, de même qu'on peut rencontrer dans le reste de l'île, où l'eau saumâtre est quasi générale, certains points d'eau douce. Cela résulte surtout du fait que la nappe phréatique se moule sur les marnes gypseuses et qu'elle contient plus ou moins de résidu sec suivant la teneur en gypse du terrain. Du reste, la pureté de l'eau est même variable d'une saison à l'autre et d'une année à l'autre, selon le niveau d'alimentation de la nappe.

Ainsi, le principal sondage, celui de Ouallag, implanté dans la zone d'eau douce fournissait en 1936, 100 m^3 d'eau par jour environ, destinée à l'alimentation de Houmt Souk qu'elle rejoignait par une conduite de sept kilomètres. La teneur en résidu sec qui était alors de 1,2 gramme par litre passa à 2,5 grammes par litre lorsque la consommation s'accrut à 70.814 m^3 par an. L'intensification de l'exploitation a donc amené une concentration en sel, rendant cette eau à peine propre à la consommation.

Et l'on pourrait multiplier les exemples. Lors de la création des centres touristiques de Sidi Garous et de Sidi Mahrez, le problème de l'alimentation en eau potable de ces hôtels s'est posé avec une certaine acuité. Les puits creusés à Sidi Garous ont vu leur salinité passer de 1,2 gramme, en 1954, à 3,7 grammes en 1960, au fur et à mesure que leur utilisation se faisait plus intense, ce qui les a rendus inutilisables, et a nécessité de nouveaux fo-



les origines du peuplement et l'âge d'or antique

Le climat si original de Djerba ne constitue pas le seul élément de sa riche personnalité. Les habitants de cette île y ont aussi contribué par leurs caractères ethniques qui définissent **un type humain à part** en Afrique du Nord. Le premier venu, en Tunisie, est capable de les reconnaître sans recourir à de savantes mesures anthropologiques. La forme de leur crâne, de même que leur taille, sont typiques: un crâne globuleux, massif, laissant à découvert un front bombé, limité par d'épais sourcils et des bosses pariétales accusées, ce qui est d'autant plus frappant que l'on se trouve en Afrique du Nord dans un pays de crânes allongés. Le corps est assez petit, trapu, musclé, avec de larges épaules. Bertholon dans son « Exploration anthropologique de Djerba » (6) a bien mis en évidence, avec force mesures, les divers traits de ce qu'il appelle « le type de Djerba ». La taille moyenne, assez petite (163 cm), contraste avec celle des populations voisines de la péninsule des Méhabeul (173 cm.). Mais c'est surtout le crâne rond, brachycéphale, exceptionnel en Afrique du Nord qui demeure le signe le plus distinctif. Nulle part parmi les populations du Maghreb, surtout dolichocéphales (crâne plus long que large), ne se retrouve un caractère spécifique aussi fortement accusé.

S'agit-il donc d'une race étrangère à l'Afrique du Nord?

Ou bien s'agit-il d'un groupe humain commun à une vaste région, qui s'est fondu par métissage avec d'autres races sur le continent pour demeurer relativement mieux conservé à Djerba grâce à la barrière de l'insularité?

Il serait difficile de se prononcer.

Mais cette barrière de l'insularité, elle-même, est loin d'avoir été étanche, puisque Bertholon pense « qu'une infiltration de dolichocéphales s'est exercée dans l'angle nord ouest » et que d'autres nouveaux venus plus grands auraient pénétré du côté d'Adjim, venant du continent. Les autochtones brachycéphales se seraient trouvés ainsi refoulés dans la zone du Centre et du Sud Est (entre

Sédouikech et Guellala), là précisément où subsiste encore un des très rares noyaux de berbérophones de la Tunisie. Ces données anthropologiques semblent rejoindre l'opinion du grand sociologue Ibn Khaldoun qui, dans son « Histoire des Berbères », affirme que « les habitants de Djerba appartiennent à la race berbère et font partie de la tribu des Kétama. En effet, il s'y trouve encore aujourd'hui des Sédouikech et des Cedghrian, peuples d'origine Kétamienne. On y trouve aussi des Nefza et quelques fractions d'autres tribus berbères » (19, t. III, p. 63). Les Sédouikech et les Cedghrian ont donné leur nom à deux villages, tandis qu'un rameau de la tribu des Lemata, les Djerba, a donné son nom à l'île, après avoir été celui d'une grosse bourgade sur l'emplacement actuel de Houmt Souk. Ces Lémata, eux-mêmes, seraient des proches parents d'autres tribus berbères du Sud Tunisien, comme celles des Matmata et des Nefza. Mais la tribu des Kétama est-elle vraiment berbère? Ibn Khaldoun se contredit puisqu'à un moment donné il la rattache à une branche yéménite, tandis que certains anthropologues plus hardis vont même jusqu'à y voir des populations d'origine libyenne, ligure et même égéenne.

Quoiqu'il en soit, dans le domaine anthropologique des Berbères, comme le dit sagement S. Gsell, on ne saurait se montrer trop prudent. Si on rencontre, à Djerba, un type d'homme assez bien défini il serait hasardeux d'en conclure à l'existence d'une race pure qui, ici, comme ailleurs demeure une vue de l'esprit.

L'insularité a certainement ralenti les mélanges ethniques de même que le schisme religieux des Djerbiens y a contribué. Cela n'a pas empêché des coulées de nouveaux venus dont nous reparlerons plus loin. Mais le fond autochtone appartient-il aux Berbères, aux Arabes ou aux Méditerranéens? Sans doute aux trois à la fois. Il n'en demeure pas moins indéniable, cependant, qu'une importante partie de la population parle le dialecte berbère et que ces berbérophones se trouvent précisément là où Ibn Khaldoun place les descendants des tribus berbères des Kétama et des Lémata et là où Bertholon localise son « type djerbien » le plus brachycéphale d'Afrique du Nord. Il est donc probable que les descendants des populations berbères autochtones se sont trouvés refoulés peu à peu vers la partie la plus pauvre de l'île, entre Sédouikech, Tlatt, Guellala et El Kantara, par des nouveaux venus aux crânes plus allongés qui se sont emparé des terres les plus riches du Sud Ouest et surtout du Nord Est dans la zone d'eau douce.

Ce qui a aussi contribué à maintenir, au sein même de

l'île, une barrière plus forte encore que celle de l'opposition ethnique, est sans doute l'obstacle religieux: les « nordistes » étant musulmans-orthodoxes et arabophones et les « sudistes » demeurant schismatiques et berbérophones.

Le dialecte de Djerba, qui est incontestablement un dialecte berbère, est de moins en moins usité, même dans la zone berbèrophone. On le parle encore à Oursiren, Tlatt, Fahmine, Guellala, Sédouikech. C'est le « djerbi » ou le « tamazigh », comme le désignent les Djerbiens. La tradition berbérophone est maintenue surtout par les femmes qui, dans ces zones « sudistes », forment encore un monde fermé et replié sur lui-même. On voit ainsi dans ces petites bourgades les nouveaux élèves apprendre parfois l'arabe à l'école. Lorsqu'on s'adresse aux tout jeunes gamins, de Fahmine par exemple, en arabe, ils vous répondent dans cette belle langue noueuse, aux consonnes explosives qu'est le « tamazigh », où le « t » revient presque à chaque mot. Ainsi l'olivier se dit « tazemmourt », le palmier « taghla », la vigne « tizimourin », le figuier « tametchif », l'orge « tamzin » etc.

Ce dialecte, mal connu, a été très peu étudié, ce qui est d'autant plus regrettable qu'il est en voie de disparition. René Basset (3) en a relevé quelques termes et quelques règles grammaticales qui rappellent ceux des dialectes chleuh et rifains.

La manière de compter est demeurée très sommaire, ce qui paraît étrange chez ces populations dont l'esprit commerçant est devenu proverbial. Les berbèrophones, en effet, ne possédent que cinq chiffres. Un, deux, trois se disent: ijen, thin, chared. Quatre se dit: trois et un, chared in ijen. Cinq est indiqué par une main: afous. Six, sept, huit et neuf s'expriment par une main et un, et deux etc. Enfin dix par: akardach. Naturellement dans le commerce la numération arabe a remplacé ce système incommode.

Cependant, la découverte d'un manuscrit arabo-berbère, à Djerba, en 1887 (24), constitue un élément précieux pour juger de l'importance passée de ce dialecte. Il s'agit d'un texte relatif au statut religieux des schismatiques abadhites. « Jamais jusque là, écrit le commentateur M. Motylinski, aucun ouvrage rédigé en langue berbère n'avait été découvert dans la région est de l'Afrique du Nord ». La langue berbère en est plus pure et très peu pénétrée par les influences arabes. « Il semble avoir appartenu à une langue intermédiaire entre les dialectes du bord de la mer et ceux de l'extrême Sahara, du Djebel Nefoussa, de l'Aurès, des Ksour et du Mzab. Lors de la dy-

nastie de Tahert, il semble que la langue nationale de la secte abadhite ait été le berbère » (24 p. 248).

Ainsi la survivance de ce noyau linguistique djerbien paraît se rattacher à une orbite berbère infiniment plus vaste que son cadre actuel, allant des chleuh du Maroc (le dialecte djerbien a gardé le nom de « chalha ») jusqu'au Djebel Nefoussa en Tripolitaine, en passant par le Mzab, l'Aurès et certains îlots humains du Sud Tunisien. Ces taches dialectales, ayant de solides liens entre elles — le texte de Djerba a été lu et compris par des berbères du Néfoussa — témoignent incontestablement de l'existence d'un fond linguistique et sans doute ethnique commun à une vaste zone qui, battue par les flots puissants des arabophones, s'est morcelée puis résorbée en quelques rares régions, défendues par les difficultés naturelles et l'ardeur religieuse des schismatiques.

Sur les origines de ces dialectes berbères, les érudits ont élaboré une multitude d'hypothèses, faisant intervenir des influences linguistiques basques, grecques, abyssines, somaliennes, sémitiques, latines, arabes, qui dénotent souvent beaucoup d'imagination chez leurs auteurs mais qui n'en soulignent pas moins la complexité de tous les problèmes qui se rapportent aux questions berbères.

Cela montre bien aussi que, si le fond berbère de la population est incontestable, du moins dans le Sud de l'île, Djerba a été, depuis les temps les plus reculés de l'histoire et même de la préhistoire, une grande caisse de résonance, un grand carrefour où sont venus se mêler, se fondre, et parfois s'affronter ,les civilisations et les hommes, venus du coeur de l'Afrique aussi bien que des confins les plus éloignés de la Méditerranée.

A ce point de vue l'exemple de **la communauté juive** de Djerba est particulièrement édifiant.

Vivant en vase clos, depuis peut-être des millénaires, dans les deux ghettos de Hara Sghira et Hara Kbira, elle constitue un véritable îlot humain, au milieu de l'île, protégé par son rempart religieux.

Cette minorité juive de Djerba, pétrifiée dans les traditions hébraïques les plus anciennes, n'a pas manqué de susciter la curiosité des spécialistes (cf 8, 9, 17) qui se sont posé la question: d'où et quand sont arrivés ces fils d'Israël?

D'après la tradition locale, soutenue par les rabbins de l'île, les juifs seraient arrivés dans l'Ile des Lotophages, lors de la captivité de Babylone, c'est à dire après la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor en 586 av. J.C. Ils s'y seraient installés en sauvant de la ruine du Temple certains manuscrits des Tables de la Loi et même

certaines pierres du Temple sur lesquelles ils auraient bâti le santuaire, récemment restauré, de la Ghriba.

Lorsque Cyrus permit aux juifs de regagner Jérusalem, soixante dix ans plus tard, un envoyé venu de Palestine pour exhorter les émigrés hébreux d'Afrique du Nord au retour aurait eu du succès partout, sauf auprès de ceux de Djerba. Sans doute avaient-ils mangé du fameux lotos. Mais ce refus de quitter le pays des Lotophages qui ne s'est pas démenti depuis vingt cinq siècles semble avoir pris fin, car depuis la formation de l'Etat d'Israël en 1948 et surtout depuis la proclamation de l'indépendance tunisienne en 1956, les départs se sont multipliés parmi la population juive de Djerba comme, du reste, parmi celle des juifs de Tunisie. Leur nombre qui était de 4294 en 1946, est passé à 2691 en 1956, et depuis cette date il a environ diminué de moitié.

Certains hébraïsants, comme N. Slouschz, semblent se rallier à cette tradition orale et soulignent même que dans le rituel religieux djerbien quelques usages seraient contraires au Talmud, ce qui semblerait prouver que le culte des juifs de Djerba serait antérieur à la construction du second Temple et par conséquent au Talmud.

La présence, près de Hara Sghira, de la «Ghriba», c'est à dire du sanctuaire solitaire serait aussi un argument en faveur de cette version. Il s'agirait d'une sorte de modeste reconstitution du Temple, desservi par le clan des Aaronides et des Cohanin qui seraient à l'origine des nombreux Cohen de Tunisie.

Tout ceci n'est guère impossible. La présence de colonies juives en Afrique du Nord, contemporaines de la Carthage punique et romaine n'est plus contestée depuis la découverte de la nécropole juive de Gammarth par le R. P. Delattre. Cependant aucun document écrit ne vient appuyer cette thèse sur les origines des juifs de Djerba.

Une autre version a été aussi soutenue (9, p. 76), selon laquelle, vers la fin du 8e siècle après J.C., une partie des tribus judéo-berbères, combattant contre Idris Ier, se seraient refugiées à Djerba. Ainsi la communauté juive actuelle résulterait des descendants de ces judéo-berbères, refugiés dans l'île, à la suite de la conquête arabe.

Quoiqu'il en soit, les juifs de Djerba ne sont pas des Djerbiens judaïsés. Leur crâne suffit à l'attester. Bertholon remarque, en effet, (6, p. 364): « les crânes israëlites les plus allongés, ceux de Gerba, se trouvent au voisinage d'une population ayant les crânes les plus courts d'Afrique du Nord ».

Il s'agit donc de réfugiés. La date de leur arrivée est difficile à établir. Plusieurs vagues ont pu se produire, dont certaines très anciennes. L'hypothèse d'une vague

au 8e siècle ap. J.C., admise par le savant juif Maïmonide, ne signifie nullement qu'une ou plusieurs autres ne l'ont pas précédée, dont l'une a pu correspondre à l'époque de la captivité de Babylone.

Ces hauts lieux djerbiens du judaïsme en Afrique du Nord, qui ont conservé les plus vieilles traditions d'Israël sont l'objet d'une piété toute particulière et donnent lieu chaque année, trois semaines après la Pâques juive, à un pélerinage où affluent de nombreux pélerins.

« Les juifs de Djerba, écrit Attilio Gaudio (2, p. 260) sont éthniquement, socialement, psychologiquement de véritables témoins de la bible. Les hommes sont coiffés d'une turban noir et les femmes portent des vêtements miroitants aux couleurs orientales et gardent le front orné d'un diadème d'or.

« Le Sabbat est respecté dans l'esprit de la loi de Moïse. Dans les synagogues, des rabbins à la longue barbe, comme des images millénaires, chantent le Cantique des Cantiques. Tous les samedis, le grand rabbin commente les

Dans la « Griba ».

Tables de la Loi, et des châsses de bois sculpté rehaussées de bijoux ciselés renferment les « Thora », parchemins du Pentateuque.

« Pendant le fameux pélerinage juif, les fidèles transportent en procession sur leurs épaules, hors de la synagogue, les Tables de la Loi, sous un lourd baldaquin multicolore qu'ils promènent à travers l'île pendant une semaine ».

Cependant, aux populations berbères et juives qui paraissent avoir été les plus anciennes de l'île, **d'autres nouveaux venus** n'ont pas tardé à se joindre, soulignant bien ce rôle d'île refuge qu'a toujours joué Djerba.

C'est ainsi que lors de la grande ruée des Béni Hilal sur la Tunisie, au XI[e] siècle, plusieurs de ces tribus arabes se sont fixées dans la presqu'île voisine des Méhabeul. Mais Djerba n'a pas été préservée. L'infiltration s'est opérée du côté d'Adjim.

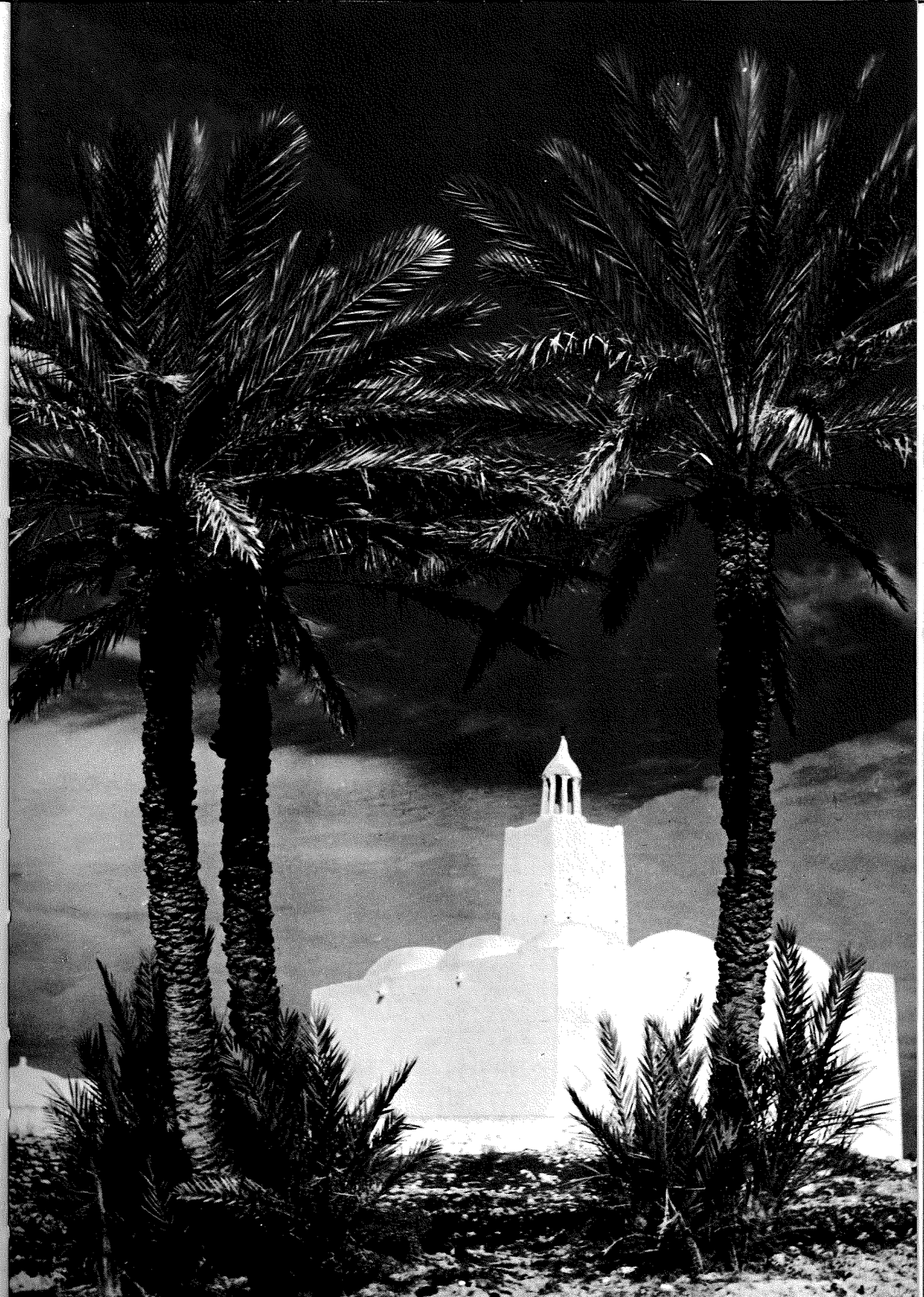
Par la suite, d'autres Africains convertis, forts de leur foi orthodoxe, se sont installés à Djerba dans la zone d'eau douce du Nord Est. Cette double coulée humaine, venue du Sud Ouest ou du Nord correspond aux renseignements anthropologiques fournis par Bertholon mentionnant dans ces zones des crânes plus allongés.

D'autres groupes enfin, venus de Tripolitaine, de la zone Kharédjite du Djebel Nefoussa, se sont établis auprès de leurs frères schismatiques, dans la partie centrale et méridionale de l'île.

La période espagnole, comme nous le verrons, sera fertile en remous, surtout lorsqu'en 1310, Muntaner, à la suite d'une terrible expédition, anéantit une partie de la population et en vendit une autre comme esclave.

Cependant les Djerbiens, eux aussi, étaient des marchands d'esclaves. Un grand marché pour la traite des noirs, amenés par caravanes, surtout du Soudan, se tenait chez eux. Les descendants de ces esclaves noirs se localisent aujourd'hui dans le cheikhat de Midoun, près d'Arkou.

Ainsi dans cette île-carrefour, les populations berbères. judéo-berbères, arabes, africaines islamisées, nègres, quelques turcs, et même de vieux pêcheurs maltais se sont donné rendez-vous et ont vécu en bons termes mais sans se mélanger. La barrière religieuse, malgré la proximité des races a constitué un obstacle quasi-infranchissable et les mariages, par leur caractère « endogamique », ont permis de maintenir une certaine homogénéité ethnique. Si les origines du peuplement demeurent ainsi pour nous souvent obscures, nos connaissances sur le passé préhistorique ou historique lointain de ces populations ne le sont pas moins.



Nous ignorons, en effet, à peu près tout de **la préhistoire djerbienne**, puisqu'aucun vestige de ces temps reculés ne nous est parvenu. Cela ne signifie, cependant, nullement que notre île était alors inhabitée.

Lors de la formation de l'île ou plutôt du détroit d'Adjim, c'est-à-dire probablement à la fin du paléolithique, la civilisation capsienne rayonnait depuis Gafsa jusqu'au Cap Bon. Cela laisse donc supposer que Djerba y était incluse. Mais les multiples transgressions de la mer quaternaire, de même qu'une occupation humaine précoce et continue, ont pu contribuer à faire disparaître toutes traces de ces civilisations de la pierre.

Néanmoins plusieurs spécialistes, parmi lesquels le Dr Bertholon, admettent, à partir de ressemblances linguistiques ou d'analogies dans la poterie, l'existence de plusieurs migrations entre la mer Egée et le Golfe des Syrtes, où se trouve Djerba, au cours du 3e millénaire av. J.C. Une autre migration, venant surtout du monde hellénique et introduisant la culture de l'olivier et le tour des potiers à Djerba, se serait produite vers 1500 av. J.C.

S. Gsell (17, t. I, p. 347), pourtant prudent, admet lui aussi « la possibilité de certaines relations entre les habitants du littoral de la Berbèrie et les peuples qui occupaient les îles et les côtes de la mer Egée, à l'âge du bronze, pendant le troisième et le second millénaire av. J.C. ».

Du reste, ce légendaire voyage d'Ulysse dans l'Odyssée ne se place-t-il pas lui-même après la chute de Troie vers le XIIIe siècle av. J.C.? Et le récit qu'Homère nous fait de cette fameuse escale dans l'Ile des Lotophages, où il souligne les moeurs exceptionnellement policées pour l'époque des autochtones, ne doit-il pas être interprété comme une preuve à la fois de l'ancienneté du peuplement de l'île et des influences civilisatrices méditerranéennes dont elle a bénéficié?

Avant même la fondation de Carthage, au 9e siècle av. J.C., plusieurs comptoirs des Phéniciens de Tyr s'échelonnaient déjà le long de la côte de la Libye et de la Tunisie actuelle jusqu'à Utique. Djerba en faisait sans doute partie.

Par la suite, Carthage a son tour, commença à égrener des comptoirs commerciaux, des « *emporia* » comme on disait, le long du littoral syrtique, ce qui devait l'amener à se heurter à l'hégémonie grecque dans cette région et à établir avec les Hellènes un partage des zones d'influences, Djerba demeurant dans l'orbite carthaginoise.

Le périple de Pseudo-Scylax qui remonte vers le milieu

du 4e siècle av. J.C. nous fournit sur Djerba les indications les plus anciennes que nous possédions sur l'île, à l'exception de celles d'Homère: « on y fait beaucoup d'huile, qu'on tire de l'olivier sauvage; l'île produit d'ailleurs beaucoup de fruits, de blé et d'orge, la terre en est fertile... ». A cette époque, Gsell (17, t. II, p. 124) admet que « Djerba dépendait certainement de Carthage ».

Son aspect d'île-jardin ne différait pas, du point de vue du paysage rural, de son aspect actuel. Oliviers, palmiers, figuiers, vignes, et autres arbres fruitiers s'y mêlaient déjà, tout comme à présent.

Les Carthaginois qui en avaient introduit la plupart savaient, d'après le traité de Magon qui fut sans doute le plus grand agronome de toute l'antiquité, pratiquer la greffe des oliviers sauvages, ce qui allait accroître sérieusement la production oléicole de l'Ile des Lotophages. Deux siècles plus tard, Hannibal devait entreprendre, en Tunisie, une véritable politique de l'olivier, en en plantant un grand nombre le long du littoral et sans doute aussi à Djerba.

Mais déjà d'autres sources d'activités animaient l'économie djerbienne. Les ateliers des potiers s'échelonnaient le long des rivages sud de l'île, d'où les énormes jarres, telles qu'on les fabrique encore, partaient, remplies d'huile, vers Zita, près de la Zarzis actuelle, dont le nom dérive du mot phénicien désignant l'huile.

Des ateliers de teinture de pourpre, utilisant ce coquillage à la chair rougeâtre, le murex, commencent à prendre une importance qui ira grandissant à l'époque romaine.

Sur cette « mer aux poissons », comme disait Homère, où la pêche a toujours été fructueuse Pseudo-Scylax signale de nombreuses pêcheries, probablement semblables à celles que l'on voit de nos jours.

Mais toute cette animation était conditionnée par le commerce carthaginois pour lequel Djerba constituait un important relai vers le continent africain. « C'est par le littoral des Syrtes, nous dit en effet Gsell (17, t. IV p. 138), que les communications entre la Méditerranée et l'Afrique centrale rencontrent le moins d'obstacles. Le soin que prirent les Carthaginois d'écarter de ces parages la colonisation grecque et de fixer aux autels de Philène la limite de leur empire s'explique par le désir de se réserver le commerce avec les oasis du Fezzan et avec le Soudan ».

Dans ce commerce, fondement de toute l'économie syrtique, Djerba occupait, à la jonction des voies terrestres et maritimes, une position-clef d'autant plus importante qu'elle se situait sur une île facile à défendre, en bordure de cette petite mer intérieure de Bou-Grara particulière-

Nous ignorons, en effet, à peu près tout de **la préhistoire djerbienne,** puisqu'aucun vestige de ces temps reculés ne nous est parvenu. Cela ne signifie, cependant, nullement que notre île était alors inhabitée.

Lors de la formation de l'île ou plutôt du détroit d'Adjim, c'est-à-dire probablement à la fin du paléolithique, la civilisation capsienne rayonnait depuis Gafsa jusqu'au Cap Bon. Cela laisse donc supposer que Djerba y était incluse. Mais les multiples transgressions de la mer quaternaire, de même qu'une occupation humaine précoce et continue, ont pu contribuer à faire disparaître toutes traces de ces civilisations de la pierre.

Néanmoins plusieurs spécialistes, parmi lesquels le Dr Bertholon, admettent, à partir de ressemblances linguistiques ou d'analogies dans la poterie, l'existence de plusieurs migrations entre la mer Egée et le Golfe des Syrtes, où se trouve Djerba, au cours du 3e millénaire av. J.C. Une autre migration, venant surtout du monde hellénique et introduisant la culture de l'olivier et le tour des potiers à Djerba, se serait produite vers 1500 av. J.C.

S. Gsell (17, t. I, p. 347), pourtant prudent, admet lui aussi « la possibilité de certaines relations entre les habitants du littoral de la Berbèrie et les peuples qui occupaient les îles et les côtes de la mer Egée, à l'âge du bronze, pendant le troisième et le second millénaire av. J.C. ».

Du reste, ce légendaire voyage d'Ulysse dans l'Odyssée ne se place-t-il pas lui-même après la chute de Troie vers le XIIIe siècle av. J.C.? Et le récit qu'Homère nous fait de cette fameuse escale dans l'Ile des Lotophages, où il souligne les moeurs exceptionnellement policées pour l'époque des autochtones, ne doit-il pas être interprété comme une preuve à la fois de l'ancienneté du peuplement de l'île et des influences civilisatrices méditerranéennes dont elle a bénéficié?

Avant même la fondation de Carthage, au 9e siècle av. J.C., plusieurs comptoirs des Phéniciens de Tyr s'échelonnaient déjà le long de la côte de la Libye et de la Tunisie actuelle jusqu'à Utique. Djerba en faisait sans doute partie.

Par la suite, Carthage a son tour, commença à égrener des comptoirs commerciaux, des « *emporia* » comme on disait, le long du littoral syrtique, ce qui devait l'amener à se heurter à l'hégémonie grecque dans cette région et à établir avec les Hellènes un partage des zones d'influences, Djerba demeurant dans l'orbite carthaginoise.

Le périple de Pseudo-Scylax qui remonte vers le milieu

du 4e siècle av. J.C. nous fournit sur Djerba les indications les plus anciennes que nous possédions sur l'île, à l'exception de celles d'Homère: « on y fait beaucoup d'huile, qu'on tire de l'olivier sauvage; l'île produit d'ailleurs beaucoup de fruits, de blé et d'orge, la terre en est fertile... ». A cette époque, Gsell (17, t. II, p. 124) admet que « Djerba dépendait certainement de Carthage ».

Son aspect d'île-jardin ne différait pas, du point de vue du paysage rural, de son aspect actuel. Oliviers, palmiers, figuiers, vignes, et autres arbres fruitiers s'y mêlaient déjà, tout comme à présent.

Les Carthaginois qui en avaient introduit la plupart savaient, d'après le traité de Magon qui fut sans doute le plus grand agronome de toute l'antiquité, pratiquer la greffe des oliviers sauvages, ce qui allait accroître sérieusement la production oléicole de l'Ile des Lotophages. Deux siècles plus tard, Hannibal devait entreprendre, en Tunisie, une véritable politique de l'olivier, en en plantant un grand nombre le long du littoral et sans doute aussi à Djerba.

Mais déjà d'autres sources d'activités animaient l'économie djerbienne. Les ateliers des potiers s'échelonnaient le long des rivages sud de l'île, d'où les énormes jarres, telles qu'on les fabrique encore, partaient, remplies d'huile, vers Zita, près de la Zarzis actuelle, dont le nom dérive du mot phénicien désignant l'huile.

Des ateliers de teinture de pourpre, utilisant ce coquillage à la chair rougeâtre, le murex, commencent à prendre une importance qui ira grandissant à l'époque romaine.

Sur cette « mer aux poissons », comme disait Homère, où la pêche a toujours été fructueuse Pseudo-Scylax signale de nombreuses pêcheries, probablement semblables à celles que l'on voit de nos jours.

Mais toute cette animation était conditionnée par le commerce carthaginois pour lequel Djerba constituait un important relai vers le continent africain. « C'est par le littoral des Syrtes, nous dit en effet Gsell (17, t. IV p. 138), que les communications entre la Méditerranée et l'Afrique centrale rencontrent le moins d'obstacles. Le soin que prirent les Carthaginois d'écarter de ces parages la colonisation grecque et de fixer aux autels de Philène la limite de leur empire s'explique par le désir de se réserver le commerce avec les oasis du Fezzan et avec le Soudan ».

Dans ce commerce, fondement de toute l'économie syrtique, Djerba occupait, à la jonction des voies terrestres et maritimes, une position-clef d'autant plus importante qu'elle se situait sur une île facile à défendre, en bordure de cette petite mer intérieure de Bou-Grara particulière-

ment propice pour la sécurité de la flotte carthaginoise. Cela explique la formation, sur les rivages de cette mer, de plusieurs emporia, constituant entre eux, comme le remarque le Commandant Le Boeuf, une sorte de confédération maritime. Sur le continent, on trouvait le long du littoral sud de cette mer presque fermée, la ville de Gightis, dont l'étendue des ruines (voir plus loin p. 151) atteste l'importance. Plus tard, à l'époque romaine, sous Antonin le Pieux, Gightis deviendra une brillante cité et sera élevée au rang de Municipe vers 160 av. J.C. Sur l'île, défendant l'accès du détroit d'Adjim, s'étalait Tipasa, tandis que près de l'actuelle Guellala se trouvait Haribus et enfin, gardant le passage sud, se dressait la ville la plus importante, Méninx, en relation avec Zita, près de l'emplacement de Zarzis. Plus tard pour resserrer davantage les liens existant entre les divers membres de cette « Ligue Hanséatique », les Romains établiront une route entre les divers emporia, tout autour de cette mer de Bou-Grara bien abritée des tempêtes et des pirates de haute mer. C'est dans le cadre de ce circuit routier qu'ils établiront la fameuse chaussée de Pons-Zita (figure 6). Méninx, gardant l'ancien passage maritime, devenue par la suite tête de pont vers l'Afrique, allait dans ce rôle d'immense entrepôt insulaire, prendre une extension dont témoigne encore l'étendue de ses ruines.

Les fouilles qui y furent entreprises très superficiellement par les militaires français dès 1881 (Compte-rendu dans le Bull. d'Archéologie, 1885 p. 122) ont cependant révélé un espace urbain s'étendant sur près de 33.000 m2. On a pu ainsi repérer la place des entrepôts, du marché et surtout, sur la face tournée vers le mer, d'un édifice de près de 5.000 m^2.

Cette extension de Méninx permet donc de mesurer l'ampleur prise par le commerce djerbien à l'époque punique. De là partaient les caravanes qui s'enfonçaient dans le riche continent africain. Elles revenaient chargées d'esclaves noirs ,d'or, d'ivoire, de peaux de bêtes, d'oeufs et de plumes d'autruches. Elles repartaient avec les produits de l'agriculture et de l'artisanat de Djerba: huile, vin, fruits et poissons séchés, poteries, étoffes richement teintes. A toutes ces marchandises d'origine djerbienne, venait s'ajouter la gamme infinie des productions carthaginoises ou des objets que Carthage redistribuait à partir des nombreuses régions avec lesquelles elle constituait, comme le dit justement A. Gaudio (2, p. 8), un véritable « Marché commun ».

Aussi, lorsque Rome cherche à atteindre sa rivale africaine dans une de ses plus précieuses possessions, lors de la première guerre punique, c'est vers Djerba qu'elle se tourne. C'est là qu'elle envoya, en 253 av. J.C., une véritable expédition navale commandée par C. Servilius Caepio et Sempronius Blaesus, expédition qui, comme nous l'avons déjà vu, faillit tourner au désastre, les navires s'étant enlisés dans les hauts-fonds du Sud Est de Méninx. Seul le flux de la marée devait les sauver (17, t. III p. 91).

Rome, montrant bien tout le prix qu'elle attachait à la prospérité djerbienne, récidiva, lors de la seconde guerre punique. En 217 av. J.C., alors que s'affirmait en Italie la génie d'Hannibal, l'année même de la bataille du Lac Trasimène, Rome dirigeait contre Djerba une flotte commandée par le Consul C. Geminus qui n'eut pas plus de succès que lors de la première entreprise.

Plus tard, à la veille de la troisième guerre punique, lorsque Massinissa, l'allié sans scrupule de Rome, commença, selon l'expression de Ch. A. Julien, à « arracher la chair de Carthage, lambeau par lambeau », c'est sur les riches emporia des Syrtes qu'il jeta son dévolu.

Cependant l'année 146 av. J.C., voyait s'achever l'agonie de Carthage. Bientôt le « Marché commun » punique allait changer de maître, et l'Ile des Lotophages suivre un nouveau destin. Néanmoins, l'âge d'or qu'elle avait connu, durant plus d'un demi millénaire, devait la marquer d'une empreinte telle qu'on a encore l'impression aujourd'hui, en visitant l'île, de se promener dans une colonie phénicienne miraculeusement conservée hors du temps.

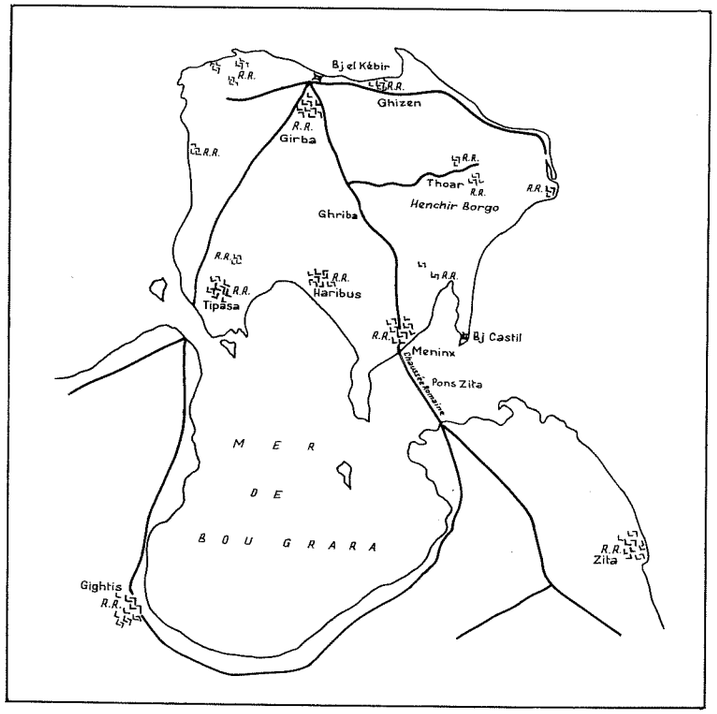


Fig. 6:

CARTE DES SITES HISTORIQUES

Le signe R.R. indique l'emplacement des sites archéologiques, même lorsque ces sites ont laissé fort peu de ruines. Les vestiges les plus importants sont ceux de Meninx et de Gightis

Rome, toutefois, sut, très habilement, ne pas brusquer les choses. Son emprise s'établit insidieusement par étapes. Ce n'est qu'en l'an 6 ap. J.C., après la phase des protectorats sur les princes berbères, les « reges inservientes », que débute la colonisation directe dans la zone syrtique.

La « coexistence pacifique » si libérale de la période punique qui avait donné de si fructueux résultats allait céder la place à cette lourde et terrible « pax romana », véritable régime de la paix armée, qui devait peser inexorablement sur la Province d'Afrique.

Certes, la colonisation romaine maintint et même développa la prospérité de l'empire, mais cette richesse était organisée avant tout au profit du colonisateur romain. L'image que nous a laissée Pline l'Ancien de Tacape (Gabès) nous permet d'imaginer ce que pouvait être alors Djerba: « A l'ombre du palmier superbe s'élève l'olivier, sous l'olivier le figuier, puis le grenadier et la vigne, sous la vigne, le blé et les légumes et tout cela produit en une même année et tous ces produits vivent de leur ombre mutuelle ».

L'agriculture connaît un regain d'activité. La culture de l'olivier déborde de Méninx et s'étend sur la presqu'île des Méhabeul et de Zita qui deviennent des forêts d'oliviers dont l'huile s'écoulait par Gightis, Zita et Méninx. Une multitude d'huileries souterraines, comme celles qui subsistaient encore il y a quelques années, perforaient le sol. L'huile, qui était utilisée surtout pour l'éclairage de Rome, constituait la principale richesse de l'île.

Mais les ateliers de teinturerie djerbienne étaient aussi en plein essor et connaissaient une réputation méditerranéenne. Un procurateur romain les dirigeait. Les potiers, en particulier pour les exportations d'huile, multipliaient leur production. Les pêcheries rayonnaient tout autour de l'île. Plusieurs auteurs latins, comme Pline (IX, 127), Strabon (XVII, 3, 18), le signalent. Leur activité donnait lieu à une importante industrie de poissons séchés et de salaisons, expédiés vers le continent et vers Carthage. Pseudo-Scylax indique même une ville de Salaisons à l'entrée du lac des Bibans.

L'activité commerciale est alors à son comble. Rien ne saurait mieux le souligner que ce pont gigantesque, véritable « travail de Romains », que ceux-ci lancèrent pour relier l'île au continent.

« Construit tout en pierre, sur plus de six kilomètres, cet ouvrage d'art gigantesque, aujourd'hui anéanti, suffit à lui seul à révéler à la fois la puissance colonisatrice de Rome et le courant des transactions qui se faisait entre l'île et le continent. Aux deux extrémités de ce pont

cyclopéen, deux villes ont prospéré: Zita, sur le continent, et Méninx, sur l'Ile des Lotophages. Tout ce qui entrait dans l'île et tout ce qui en sortait passait par là » (29, p. 101).

C'est vers la fin de la période romaine qu'on rencontre pour la première fois le nom de Gerba ou Girba, donné à une ville située sur l'emplacement actuel de Houmt Souk. Auparavant, au second siècle ap. J.C., Ptolémée avait déjà mentionné le nom de Gerra, sans doute lapsus calami de Gerba. Jusque là, l'île avait connu bien d'autres noms au cours de l'antiquité.

Homère et les auteurs grecs, en particulier Eratosthène, l'avaient appelée « l'Ile des Lotophages », les grecs aimant désigner les peuples par ce qu'ils mangeaient. Pseudo-Scylax la nomme: l'île des hauts-fonds, Hérodote, l'île Phlâ, Polybe et tous les auteurs latins, Méninx.

Mais c'est Aurélius Victor qui le premier nous parle de Girba, lorsqu'il nous apprend que cette ville, située sur l'emplacement de Houmt-Souk, eut l'honneur de donner le jour à deux empereurs romains, Vibius Gallus et son fils Volusianus, qui eurent il est vrai un règne assez éphémère en 252 et 253 ap. J.C.

Du reste, peu après, en 255, lorsque se réunit le premier concile d'Afrique, nous savons qu'il y a un évêque de Girba. L'importance de cet évêché de Djerba, à l'aube du christianisme, est souligné par les nombreux vestiges chrétiens découverts prés d'El Kantara, en particulier une grande basilique, d'où provient ce beau baptistère cruciforme, conservé au Musée du Bardo.

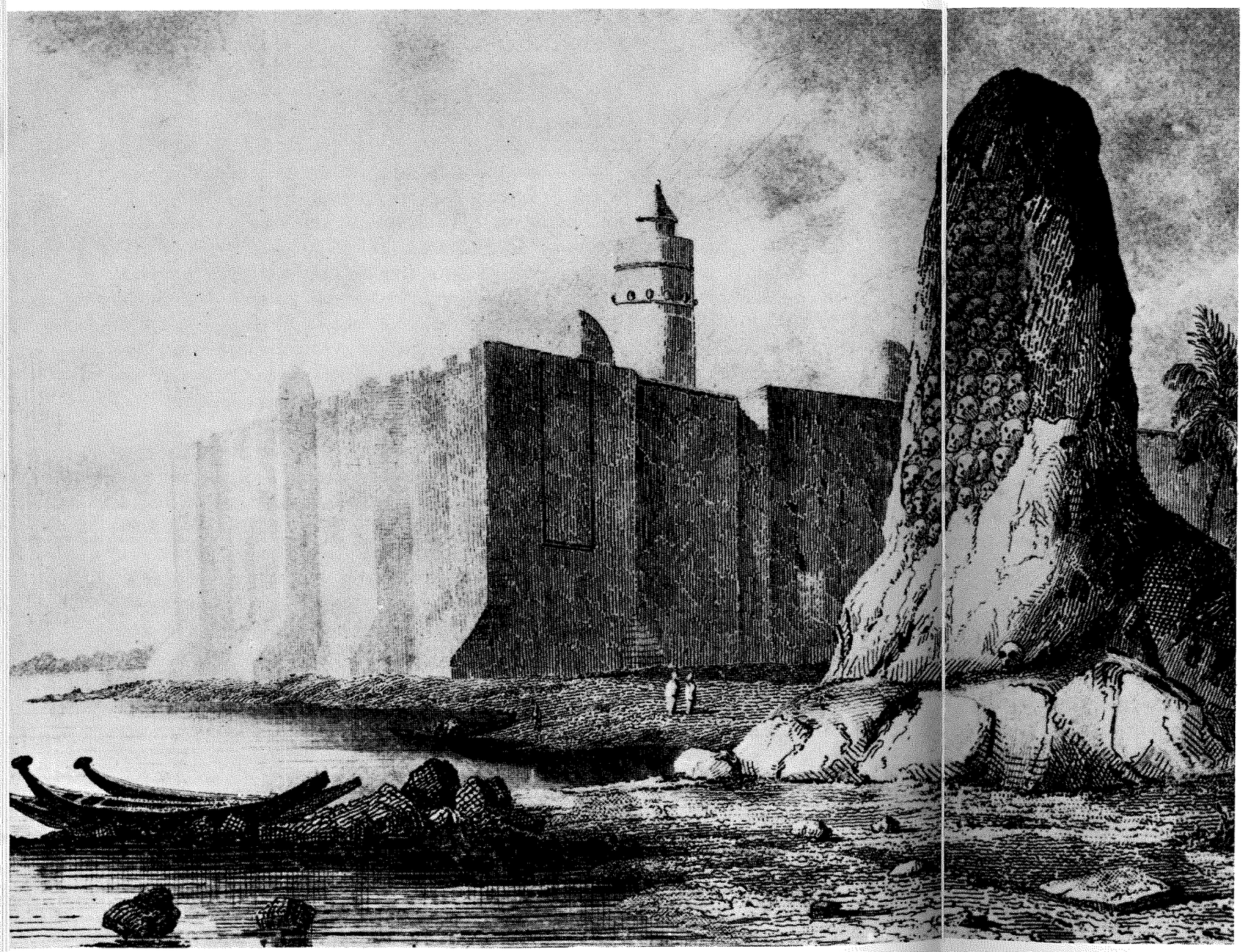
Dans les premières années du 4e siècle, avec l'empereur Dioclétien, Djerba ne dépendit plus du Proconsulat d'Afrique, comme auparavant, mais de la province de Tripoli. C'était déjà la décadence qui annonçait la fin de la domination romaine en Afrique.

Dès 429, en effet, Genséric et ses hordes vandales débarquaient en Afrique du Nord. Une quinzaine d'années plus tard, ils en étaient maîtres ainsi que des îles de la Méditerranée occidentale. Djerba ne fit certainement pas exception. De même qu'elle dut sans doute subir également l'occupation byzantine à partir du 6e siècle. Mais nous n'avons aucune source de renseignements sur cette sombre période au cours de laquelle on pouvait voir selon l'expression de Corripus: « l'Afrique fumante s'abîmer dans les flammes », tandis que Procope complétait ainsi le tableau: « l'Afrique fut si complètement ruinée que le voyageur, sur de longs parcours, s'étonne de rencontrer un homme ».

On comprend dès lors que les conquérants arabes aient souvent été reçus dans ces régions en libérateurs.

une lutte millénaire pour la liberté

Bordj er Rouss (la tour des crânes), d'après un dessin ancien.



Le plus grand événement de l'histoire nord africaine, **la conquête arabe**, allait naturellement changer le cours des destinées de Djerba.

Dix ans après la mort du Prophète Mohamed, la Cyrénaïque est conquise en 642. De là partent plusieurs raids vers la Tunisie où l'armée byzantine se fait écraser en 647. Ce fut un des compagnons du Prophète, Roweif-ibn-Thabet Al Ansari qui, en l'an 43 de l'Hégire (665 ap.J.C.) s'empara de Djerba. Mais Ibn Khaldoun, qui nous renseigne sur cette conquête (19 t. III p. 64), ajoute que Roweif se retira peu après à Barca, en Cyrénaïque, où il mourut. Faut-il conclure de là à un recul de l'occupation arabe lors de la résistance berbère de la Kahéna? Il ne semble pas, si l'on en croit l'auteur de « l'Histoire des Berbères » qui ajoute: « Djerba resta entre les mains des vrais croyants jusqu'à l'époque où le Kharedjisme fut introduit parmi les Berbères ».

Qu'est-ce donc que ce Kharédjisme qui devait isoler Djerba au cours des siècles plus encore que son insularité?

Le libéralisme et la tolérance de l'Islam ainsi que l'enthousiasme suscité par les triomphes des conquérants musulmans, qui étaient parvenus en moins d'un siècle jusqu'au delà des Pyrénées, expliquent la rapidité des conversions parmi les populations berbères. Mais bientôt, vers le milieu du second siècle de l'Hégire, commence à se répandre une conception plus puritaine de l'Islam: le Kharédjisme. De nombreux ouvrages traitent de la question (14, 20, 23). Certaines indications particulières à Djerba sont fournies par R. Stablo (26).
Les « Khaouarij », c'est à dire « les sortants », sont ceux qui se sont séparés du premier calife, Ali, lorsqu'il accepta l'arbitrage de Moawiya à la bataille de Ciffin. Ces « sortants », qui refusent ainsi le principe de l'arbitrage, et par là même l'autorité suprême du premier calife,

allaient constituer une importante fraction des musulmans.

En l'an 761 (144 de l'Hégire), lorsque Ibn Rostem, chassé de Kairouan fonde dans l'Ouest algérien, à Tahert, une véritable confédération Kharédjite, Djerba est déjà abadhite. Pendant 130 ans, jusqu'à sa disparition en 909, cette dynastie Kharédjite de Tahert réunit en une étrange communauté tous ces Berbères des steppes « ces contemplatifs dont le jeûne a rongé les chairs et amenuisé les coeurs » (E. Psichari), une sorte de royaume de Dieu sur la terre, aux yeux de ces puritains enfiévrés de mysticisme.

Par la suite, lorsque les Almohades obligèrent les Lemaya de Tahert à se disperser, les uns allèrent à Tlemcen, d'autres dans le Sahara algérien, au Mzab et à Ouargla, en Tripolitaine dans le Djebel Néfoussa, et même dans la lointaine Zanzibar. Mais une bonne partie rejoignit la tribu kétamienne des Sédouikech, à Djerba.

Ainsi, une fois de plus, Djerba remplissait son rôle d'île-refuge. Des relations plus ou moins continues se poursuivirent, assez longtemps, entre les divers groupements Kharédjites. Une véritable littérature religieuse contribua à maintenir entre eux des liens dogmatiques. C'est ainsi que Djerba compta quelques grands noms parmi les doctes théologiens ibadhites. G. Yver (32) cite parmi eux: Abou Messewar (4 s.), Ismaïl El Djeitali (130 h.), Ahmed ben Abi Setta (1061 h.), Ibrahim El Djemni (1037-1134), ainsi que mon ancêtre Ibrahim Tlatli (originaire de Tlatt), qui, comme nous le verrons plus loin, fut mis à mort par Dragut.

En quoi consiste donc cette doctrine?

Sans vouloir entrer dans les détails, on ne peut manquer cependant d'être frappé par l'extrême rigueur de ses exigences morales. Pour un Kharédjite, qu'il soit ouahabite ou abadhite, tout comme jadis pour un janséniste chez les chrétiens, la foi sans les oeuvres n'est rien. Quiconque commet un péché capital cesse d'être croyant et est voué éternellement aux enfers. La clémence divine ne saurait lui être accordée. L'individu qui contrevient aux prescriptions de la loi religieuse perd tout droit à l'amitié et doit être traité en ennemi, c'est à dire qu'il est pratiquement excommunié.

Le rigorisme farouche et souvent outrancier de ces jansénistes de l'Islam se reflète dans leurs pratiques religieuses puritaines et dans leur genre de vie qui tend vers un ascétisme qui exclut le moindre luxe. Il s'exprime aussi dans leurs idées politiques égalitaristes qui rejettent le principe même du califat héréditaire pour n'admettre qu'un système électif démocratique permettant de désigner des hommes vertueux qui gouvernent selon le coran, « tout croyant, dit Massé (21, p. 148), fut-il esclave noir, pouvant être calife ». L'histoire de Djerba, qui pendant plus d'un millénaire fut une longue lutte pour la liberté, en a été la conséquence.

Mais ce protestantisme musulman, exalté par l'ascétisme, le mysticisme et le besoin de liberté, n'allait pas tarder à attirer sur lui les foudres des musulmans demeurés orthodoxes. Ibn Khaldoun exprime leur point de vue lorsqu'il traite les Djerbiens d'hérétiques. « Ils n'ont même pas, selon Ibn El Aghouaty, de respect pour le prophète Mohamed, comme les ouahabites d'Arabie. Ils ne reconnaissent que Dieu seul ». Aussi les orthodoxes d'Afrique du Nord, y compris ceux de Djerba, ne les ménagent pas. Ils les traitent de schismatiques, de « Khouams », comme ils disent avec mépris, c'est à dire de gens du cinquième rite, étant bien entendu qu'il n'y a que quatre rites orthodoxes: Malékisme, Hanéfisme, Chafiisme et Hanbalisme, le premier seul étant représenté à Djerba.

Quant aux Kharédjites djerbiens eux-mêmes, ils considérent toutes ces accusations comme de pures machinations malveillantes des continentaux et estiment qu'ils ne sont ni schismatiques ni hérétiques mais simplement de bons musulmans.

Néanmoins, l'hostilité qui leur fut manifestée durant des siècles les poussa à un certain repli sur eux-mêmes. Les alliances matrimoniales avec les orthdoxes, jadis inexistantes et réprouvées par la communauté, sont encore rares aujourd'hui. Ce qui fait que ce groupe demeure, malgré l'évolution tolérante actuelle, assez homogène et compact.

Comment se répartissent ces puritains à Djerba?

Ibn Khaldoun y répond (19, III, p. 63): « Dans les temps anciens les Djerbiens professaient le Kharédjisme, et même de nos jours on y trouve deux branches de cette secte hérétique: l'une qui est ouahabite occupe la moitié occidentale de l'île et a pour chefs les Beni Smoumen, l'autre est nékkarite et habite la moitié orientale ».

Aujourd'hui, d'après R. Stablo (26 p. 56), les ouahabites se répartiraient ainsi: 95% du cheikhat de Guellala, 92% de celui d'Adjim, 85% de celui de Sédouikech, 91% de celui de Cédriane, 81% de Béni Diss, 34% de Mahboubine, 27% d'El May, 9% pour le cheikhat de Houmt Souk, 0% dans celui de Midoun, Arkou et Béni Maaguel.

En somme les malékites détiendraient le Nord Est de l'île, avec une zone moins homogène au centre et autour

« ...même les plus modestes ont la candeur naïve et le charme d'un château de sable, sorti d'un rêve d'enfant » (Mosquée de Sidi-Brahim).

de Houmt Souk, tandis que les Kharédjites s'étendraient sur toute la zone berbère du Sud avec quelques prolongements au Nord et à l'Ouest.

« La population ouahabite (26 p. 62), très légèrement supérieure en nombre, occupe un territoire deux fois et demi plus vaste, avec une densité kilométrique deux fois moindre que la population malikite ».

Il faut prendre « ces précisions trop précises », comme de simples approximations. Dans la réalité des choses, si l'ont tient compte de la population qui existe actuellement dans les divers cheikhats, comme nous le verrons plus loin, le nombre des abadhites et des ouahabites est sensiblement supérieur à celui des malékites. Néanmoins il est incontestable que les premiers occupent les zones les plus défavorisées, celles où ont été refoulés les autochtones berbères, à l'exception de ceux qui se sont installés dans le cheikhat plus riche de Cédriane et qui semblent être arrivés plus tard, au lendemain de la chute de Tahert.

On peut donc dire qu'il y a, en gros, sur le plan de la répartition géographique, une corrélation assez étroite entre Berbères et Kharédjites d'une part et arabes ou arabisés et malékites orthodoxes d'autre part.

Le malékisme lui-même, qui représente le concept religieux dominant en Tunisie, s'introduit à Djerba vers le milieu du 9e siècle. Il va y subir le contrecoup des convulsions que connaît la dynastie fatimide face à la révolte Kharédjite d'Abou-Yazid, « l'homme à l'âne », qui la mit à deux doigts de sa perte. Avec la mort de « l'homme à l'âne », tué, en 947 par le fatimide Ismaïl qui devient de la sorte « Le Victorieux », « El Mansour », s'éteint la dernière grande tentative kharédjite sur le continent.

La répression anti-kharédjite se poursuivit, cependant, pendant longtemps, plus ou moins ouvertement, à Djerba, qui, profitant du départ des Fatimides au Caire en 969, allait mener la vie d'une principauté indépendante.

Mais les successeurs des Fatimides, les Zirides, ne l'entendaient pas de la sorte, et c'est ainsi qu'Abou Témim El Moéz vint reconquérir l'île en 1038. Pas pour longtemps, car les Djerbiens, ne voulant plus avoir de maîtres, se révoltent et deviennent à nouveau indépendants. Le fils de Temim, en 1098, reprenant la tradition paternelle et ne voulant pas se tenir pour battu, s'empare encore une fois de Djerba. Cependant les Djerbiens, qui eux aussi avaient de la suite dans les idées, reprennent les armes et l'indépendance ce qui amène le petit fils de Temim, Ali ben Yahya à envoyer une flotte contre ces éternels rebelles.

Ces soulèvements ininterrompus font dire à d'Avezac (13 p. 42): « La rébellion de Djerba, n'était point un fait isolé, c'était simplement un épisode de la résistance générale et continue des populations zénata envers celles de race senhaga ».

Mais **la résistance de Djerba** ne faisait que commencer. Elle allait se poursuivre presque sans interruption durant plus de sept siècles contre tous les maîtres d'Afrique ou de Méditerranée. C'est là un fait unique dans les annales africaines. El Idrissi l'avait déjà noté: « Les gerbiens sont toujours disposés à se révolter, ne voulant recevoir de lois de personne ».

C'est que chez cette poignée d'hommes, les facteurs d'isolement géographique, éthnique et religieux se sont conjugués pour engendrer ce formidable besoin d'indépendance qui allait leur faire écrire, en particulier contre la chrétienté médiévale, quelques unes des pages les plus héroïques des peuples dans la défense de leur liberté.

Durant quatre siècles, du XII[e] au XVI[e] siècle, les Djerbiens devaient, en effet, se trouver engagés dans une lutte presqu'ininterrompue non seulement contre les princes espagnols en pleine phase d'hégémonie, mais parfois même contre la plupart des princes coalisés de la chrétienté avec le concours actif du pape.

« Sans doute est-ce toujours une phase de cette éternelle résistance des Djerbiens contre tout joug extérieur, mais c'est une phase qui se dépouille du caractère local qu'elle avait pour prendre un aspect plus général et plus historique. Ce n'est plus désormais la lutte de l'Insulaire contre le Continental, du Berbère contre l'Arabe, du Schismatique contre l'Orthodoxe qui prime, c'est la lutte du Musulman contre l'Infidèle. Djerba devient le champ particulier des convulsions générales de l'Islam et de la Chrétienté. Ici, comme ailleurs en cette fin du Moyen Age, c'est l'esprit des croisades qui commande les rapports entre chrétiens et musulmans » (29 p. 110).

Mais pourquoi donc cette pacifique Ile des Lotophages a-t-elle eu le curieux privilège d'attirer sur elle les forces combattantes des princes chrétiens plus que partout ailleurs en Afrique du Nord?

C'est là un point qu'il serait intéressant d'élucider.

Tout d'abord la richesse de l'île — et c'est là un fait sur lequel s'accordent les témoignages des voyageurs chrétiens et musulmans — en faisait une proie désirable.

Sa position stratégique qui lui permettait d'être un bastion facile à défendre et une base de rayonnement dans une Afrique du Nord impénétrable et dans une Méditerranée incertaine, n'était pas moins enviable.

Enfin le schisme religieux qui rendait les Djerbiens impopulaires auprès des continentaux pouvait devenir une arme de guerre contre le pouvoir central et constituer un facteur de désagrégation pour les dynasties africaines.

Les princes chrétiens le comprirent si bien qu'avant même d'entreprendre des expéditions contre l'île, ils y encouragèrent des insurrections, d'autant plus que les Djerbiens, aux dires d'El Bekri, « avaient déjà commencé à se livrer au brigandage sur mer ». Bien sûr l'orthodoxe El Bekri peut être taxé de partialité, mais Ibn Khaldoun, plus mesuré, précise lui aussi: « Les Djerbiens se mirent à construire des navires et à insulter les régions maritimes de l'Ifrikia. Aussi en l'an 509 (1116 ap. J.C.) la flotte du souverain ziride, Ali ben Yahya, les obligea à rentrer dans l'ordre et à renoncer aux habitudes de piraterie qu'ils avaient contractées » (19 III, p. 64). Djerba, qui allait devenir dans la seconde moitié du XV[e] siècle une des principales bases de la piraterie barbaresque, commençait donc à faire déjà parler d'elle. Cette menace qu'elle représentait pour la navigation chrétienne en Méditerranée ainsi que les relations agissantes que les Djerbiens entretenaient avec les musulmans de Sicile, étaient loin de plaire à ce prince ambitieux qu'était Roger de Sicile. Il crut donc pouvoir se tailler des succès faciles en entreprenant contre Djerba une expédition en 1135. L'île fut ainsi prise, malgré la résistance de ses habitants, dont un grand nombre fut tué, tandis que femmes et enfants étaient, en partie, réduits en esclavage.

Mais les Djerbiens n'étaient pas hommes à accepter la défaite. Moins de vingt ans plus tard, en 1153, ils déclenchaient contre les Siciliens une insurrection générale. Cela entraîna une nouvelle expédition, une nouvelle conquête et de nouvelles déportations.

Cependant la dynastie almohade qui avait remplacé celle des Zirides étend sa domination sur le Sud, et Abd El Moumen ben Ali Zenati s'empare de Djerba au début du XIII siècle.

Peu après, en 1220, Frédéric II de Hohenstaufen, devenu empereur du Saint-Empire, songea à restaurer l'autorité de la monarchie compromise par un soulèvement des musulmans de Sicile. Cet étrange empereur, qui avait été élevé dans la cour de Sicile, au milieu des savants arabes et qui parlait arabe, ne tarda pas à comprendre que la base des révoltés était précisément Djerba, cet ancien fief de Roger de Sicile. Aussi entreprend-t-il une expédition en 1223 sur laquelle nous savons fort peu de chose.

Par contre, les détails ne nous manquent pas sur les événements de l'année 1284, au cours desquels le fameux amiral de Pierre d'Aragon, roi de Sicile, Roger de Loria, désireux de se fournir en abondant butin, jeta son dévolu sur Djerba.

C'est ainsi que par une nuit de Septembre 1284, il débarqua et tomba à l'improviste sur la population. « L'île était gouvernée, nous dit Ibn Khaldoun (19 tII p. 397), par Mohamed Ibn Smoumen, cheikh de la secte des ouahabites et par Yakhlof Ibn Amghar, chef des nekkara, autre secte hérétique... L'ennemi y mit tout au pillage et l'on dit qu'il amena en captivité 8000 personnes, après avoir jeté les petits enfants dans les puits ».

C'était un coup terrible pour Djerba, car en supposant que les Djerbiens fussent des pirates et des brigands, ils étaient largement dépassés par le sieur Roger de Loria. Mais celui-ci, n'étant pas encore pleinement repu, ne tarda pas à récidiver peu après et à « enlever, nous dit d'Avezac, plus qu'il n'avait fait la première fois ». C'est alors qu'il fit bâtir à l'extrémité de la presqu'île de Bine

El Oudiane, au Sud de l'île, le Bordj Castil, que l'on voit encore et qui est assez bien conservé. Il y plaça donc une forte garnison et soumit l'île à un impôt annuel écrasant de 100.000 pièces d'or. Ecrasant, si l'on songe que le souverain hafside de Tunis devait payer à la suite de la Croisade de Saint Louis à Tunis, en 1270, une indemnité de guerre de 210.000 pièces d'or.

Comment tous ces massacres, ces déportations massives et ce terrible impôt annuel ne transformèrent pas notre petite île en un vrai désert, et cela d'autant plus que cette tragique occupation allait se poursuivre jusqu'en 1340, sauf pendant de cours intermèdes? C'est là un de ces mystères dont la vitalité de l'Ile des Lotophages a le secret.

Entre temps, pour le remercier de ses loyaux services, le roi de Sicile accordait à son fameux amiral, Roger de Loria, l'investiture sur Djerba qui devenait un fief féodal héréditaire. Aussi, son fils Roger II lui succéda-t-il, en 1305, dans sa nouvelle « seigneurie ». Mais, en signe de joyeux avénement, les Lotophages se soulèvent une fois de plus, cette fois avec l'aide du gouverneur hafside de Tripoli. Cela entraîne une nouvelle « reconquista » de Roger II, qui meurt peu après et est remplacé par son frère Charles. Nouvelle révolte. Charles meurt. Son successeur, son frère Roger III n'a que cinq ans. Bien entendu cela est commémoré par un soulèvement djerbien que tente de réprimer Jacques de Castellar. Non seulement il échoue mais il est même tué et, comme le dit le chroniqueur catalan R. Muntaner, « ces endiablés (il s'agit des Djerbiens) ne laissent ni paix ni trêve à la garnison ».

Il fallait donc réagir rapidement. La mère du jeune Roger III s'adresse au roi de Sicile, Jacques d'Aragon qui « pour l'honneur de la religion chrétienne » accepta d'hypothéquer l'île pour rétablir la situation. Il devenait ainsi possesseur engagiste de Djerba.

L'expédition, minutieusement préparée, fut confiée à Pélerin de Patti. Dix-huit galères partirent emportant 100 cavaliers et 1500 fantassins: ce fut un désastre tel que presque personne n'en revint.

Voulant effacer une telle humiliation, le roi de Sicile donna le commandement d'une nouvelle expédition à Raymond Muntaner qui chargea trois navires de vivres « de sorte que, disait-il, je ferai combattre les habitants les uns contre les autres ». Son plan se vérifia. Il put ainsi acheter l'appui de la faction des Béni Smoumen et fit la guerre à la faction des Misconah. « Nous les acculâmes dans un coin de l'île, écrit Muntaner, et il y eut parmi eux une telle disette qu'ils faisaient du pain avec

de la sciure de palmier ». Les troupes hafsides venues du continent à leur secours ne purent traverser le détroit, gardé par les navires siciliens. Le roi de Sicile envoya de nouveaux renforts. Puis la bataille eut lieu le 27 Mai 1310. « On ne vit jamais, écrit Muntaner, gens plus acharnés que ceux là. En vérité, on n'aurait pu en trouver un seul parmi eux qui ne voulut se faire tuer ».

Quel plus bel éloge de l'héroïsme djerbien que cet aveu dans la bouche d'un de leurs plus cruels ennemis!

« Et ainsi, ajoute-t-il froidement, ils furent tous tués sans qu'il en resta un seul de ceux qui étaient dans ce camp qui ne fut tué. Ils avaient mis les vieillards, les femmes et les enfants dans un beau chateau qui se trouvait en cet endroit... Et quand tous les Maures furent tués, nous allâmes à leur château, nous l'attaquâmes et enfin le prîmes: nous passâmes au fil de l'épée tout homme en dessus de douze ans et fîmes esclaves, tant femmes qu'enfants au moins douze mille personnes ».

C'était là du beau travail qui révélait un esprit particulièrement chevaleresque. Cependant on ne peut manquer de se demander une fois de plus comment cette petite communauté de Djerba a pu survivre à ces sataniques équipées, d'autant que pour dédommager Muntaner de ses fatigues, le roi de Sicile lui accorda tous les revenus de Djerba et des Kerkenna pendant cinq ans, de 1310 à 1315.

Ce furent probablement les plus sombres de toute l'histoire djerbienne, pourtant fertile en épisodes dramatiques. Les trois quarts de la population avaient disparu. Le pays était ruiné. Les successeurs de Muntaner furent pires par leurs exactions, s'il est possible. Aussi, dès que de nouveau il y eut des hommes en âge de porter des armes, l'insurrection éclata en 1333 contre la tyrannie aragonaise. Peu de temps après, en 1337, le hafside de Tunis, Abou Yahya, se rendait maître de l'île et en confiait la charge à son gouverneur de Gabès.

Djerba, délivrée de l'occupation chrétienne, allait-elle enfin retrouver la paix?

Elle en était loin hélas! Car la voici à présent déchirée par les troubles de la guerre civile qui voit s'affronter les sectes ouahabites et nekkariennes, ce qui ne les empêche pas de se trouver unies contre le gouverneur de Gabès. Le hafside de Tunis, Ibn Tafraguin, se décide alors à envoyer son propre fils Abou Abdallah à la tête d'une armée, secondée par une flotte en l'an 1361 (753 H.). Nous avons, sur cette expédition un témoin oculaire de choix, Ibn Khaldoun lui-même. Abou Abdallah s'empara donc de l'île et y laissa comme gouverneur son secrétaire, Mohamed Ibn Abi' l'Oïoun.

Mais celui-ci ne tarda pas, avec l'aide des cheikhs de Djerba, les Beni Soumen, à se rendre indépendant du pouvoir central et à entraîner dans sa rébellion les gouverneurs de Gabès, du Djérid et de Tripoli. Le nouveau souverain, Abou el Abbas, mesurant le danger de telles insubordinations, chargea lui aussi son fils Abou Bakr d'y mettre un terme. Il arriva donc, suivant la tradition, à la tête d'une armée et d'une flotte pour mettre à la raison ces indomptables Djerbiens. Ibn Abi'l'Oïoun, qui s'était enfermé dans le Bordj fut pris et envoyé à Tunis où il termina ses jours en prison.

Cependant son successeur, le gouverneur Mansour, suivit exactement le même plan que son prédécesseur et connut le même destin: rebellion, expédition, siège du Bordj, arrestation en 1393.

Ce malheureux pays allait-il connaître bientôt la fin de son calvaire? Bien au contraire, car il allait avoir à affronter de nouveau les princes chrétiens, les souverains musulmans de Tunis et de Tripoli, les grands corsaires et les Turcs, tout en étant souvent déchiré par la guerre civile.

C'est ainsi qu'en 1432 Alphonse d'Aragon, avec un déploiement de force considérable, s'emparait de l'île. Pas pour longtemps, car Djerba une fois de plus se soulevait et reprenait son indépendance. Il semble que pendant un certain temps elle parvint à vivre dans une autonomie complète. C'est surtout à partir de 1480, après la mort du Sultan Othman, que Djerba, d'après Léon l'Africain, constitue un véritable petit état indépendant. Pour se protéger des incursions des tribus du continent, elle rompt l'ancienne chaussée romaine. Le chef de l'un des deux çof qui se disputaient le gouvernement de l'île tue son rival et fonde une principauté héréditaire.

On assiste alors, malgré les troubles sanglants qui accompagnent cette vie souveraine de Djerba, à une grande reprise dans le domaine économique. Léon l'Africain, qui nous renseigne sur cette période, prétend que les « seigneurs » de Djerba retiraient 80.000 roubles, rien que du produit des douanes. Les habitants s'enrichissaient en particulier du trafic des étoffes tissées à Djerba, mais surtout du produit de la course.

C'est, en effet, au cours de cette seconde moitié du XV[e] siècle, que Djerba, profitant de l'anarchie qui rêgne sur le continent, s'organise pour devenir un des grands centres de la piraterie barbaresque. Mais cette course, à la suite de l'expulsion des Maures d'Espagne à la fin du XV[e] siècle, prend un caractère beaucoup plus religieux qu'économique. Les souverains espagnols, après la chute du Royaume de Grenade en 1492, s'emparent des grands ports maghrébins de Mers-El-Kébir, Oran, Bougie, Tripoli.

Le 30 juillet 1510, Pierre de Navarre, chargé par Ferdinand le Catholique de la conquête du littoral nord africain, arrive devant Djerba. Après un premier échec, il revint un mois plus tard accompagné de 15.000 hommes et du duc d'Albe. Ce fut un véritable désastre pour l'armée de Ferdinand le Catholique. A la suite d'une embuscade, tendue près d'un puits d'eau douce, les Espagnols perdirent presque tous leurs hommes, y compris le duc d'Albe qui resta parmi près de 10.000 morts.

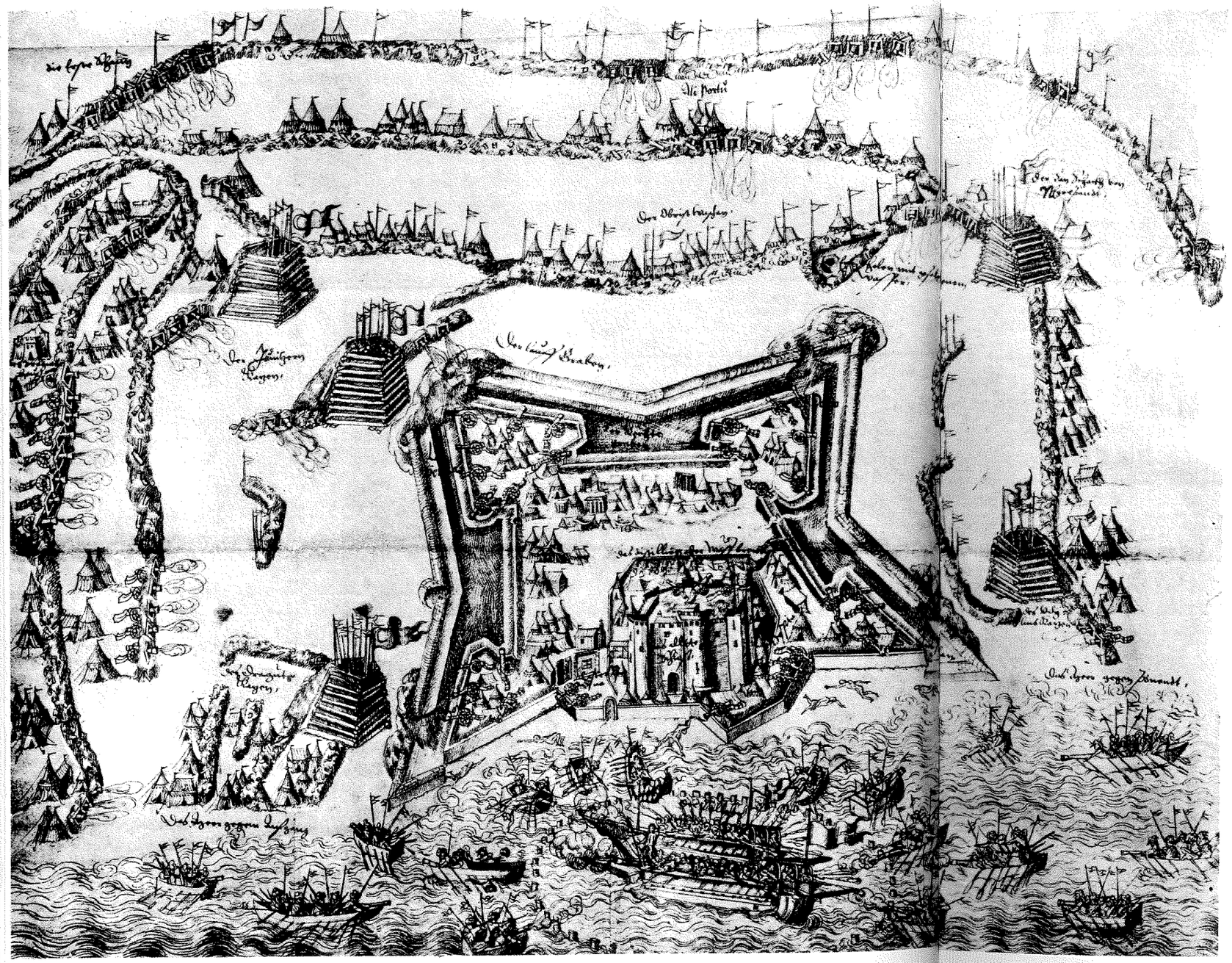
C'est le cheikh Mohamed Abou Rass qui nous a laissé le récit de cette mémorable bataille, une des plus glorieuses de l'histoire de Djerba (I, 7, 16 et 17). Les Djerbiens étaient sous le commandement du Cheikh Sliman Yahya es Semoumi. Après le prière du Vendredi, ils coupèrent les Espagnols de la mer et les assaillirent « en criant comme un seul homme: la illaha illa Allah (il n'y a de Dieu qu'Allah); le nombre des morts pour la foi dans cette brillante victoire ne dépassa pas le chiffre 20, quant aux infidèles le nombre de leurs morts fut d'environ 10.000 ». Du reste, les sources espagnoles mentionnées par d'Avezac (13 p. 62) parlent de 15.000 morts. Ce qu'il y a lieu de retenir de cette étonnante victoire, c'est tout d'abord l'héroïsme de cette poignée d'hommes qui parvient à mettre en échec l'armée de l'Espagne à l'apogée de sa puissance. On serait bien loin de s'imaginer aujourd'hui, à voir ces placides Djerbiens derrière leurs comptoirs d'épiciers, ces doux Lotophages, que leurs ancêtres ont écrit, pour défendre leur petite patrie, une des pages les plus glorieuses de l'histoire tunisienne.

Mais ce qu'il faut aussi relever c'est l'expression significative: « morts pour la foi ». Le chroniqueur djerbien les considère donc comme des « moujahidin », et, pour lui, cette bataille est un épisode de la Guerre Sainte.

Cependant, l'île était devenue peu à peu **un véritable nid de pirates.**

Le fameux Barberousse et son élève Dragut, Sinan Reys et d'autres corsaires célèbres en avaient fait leur point de relâche, voir même leur quartier général en Méditerranée. Leur flotille disposait de l'appui tacite de la Turquie. Aussi, le grand duel qui oppose la Maison d'Autriche, représentée par Charles Quint, à la Turquie, dont le sultan Soliman le Magnifique est aux portes de Vienne, va-t-il avoir pour contre-coup cette grande expédition espagnole de 1560 contre Djerba, dont Monchicourt nous a laissé une étude magistrale (22), expédition qui, à elle seule, suffirait à montrer l'importance méditerranéenne attachée à Djerba.

Déjà, en 1549, Charles Quint avait chargé l'amiral André



Le siège de la forteresse de Bordj el Kébir par les Turcs. Dessin à la plume extrait de l'ouvrage inédit de Thomas Holzhaimer (Narratio de bello contra Mauros Tripolitanos — Bibliothèque Royale de Vienne — 1562) Holzhaimer, qui participa à l'expédition de 1560 avec le contingent allemand, fut fait prisonnier par les Turcs et racheté par l'Empereur Maximilien II. Il s'agit donc d'un précieux document réalisé par un témoin oculaire.

Doria de donner la chasse à Dragut. Doria s'empara de Mahdia où s'était refugié Dragut. Mais celui-ci s'échappa avec sa flotte et se mit à intercepter les navires espagnols. En 1551, Doria le surprit dans le canal d'El Kantara, lui barra le passage et envoya chercher du renfort. Pendant ce temps, Dragut fit creuser de nuit un passage à travers les bancs impraticables, et put s'enfuir avec sa flotte vers Adjim.

Peu de temps après, Dragut s'emparait de Tripoli puis de Djerba. Mais les Djerbiens mécontents de la tyrannie du corsaire se plaignirent au souverain hafside de Tunis. Dragut débarqua alors avec ses troupes, raconte Abou Rass (I p. 10), et chercha l'auteur de cette plainte. On lui indiqua que le responsable en était mon ancêtre, le docte jurisconsulte Abou Sliman Daoud ben Ibrahim Tlatli, alors gouverneur de l'île. Dragut le fit mettre à mort dans les premiers jours de Djoumad-et-Thani 967 (1551 ap. J.C.). Entre temps, Philippe II, qui avait succédé à Charles Quint, eut à coeur de réparer l'humiliation de 1551 et toutes celles qui l'avaient précédée. Il décida donc de frapper un grand coup pour en finir avec cette irréductible Djerba et son protecteur turc Dragut.

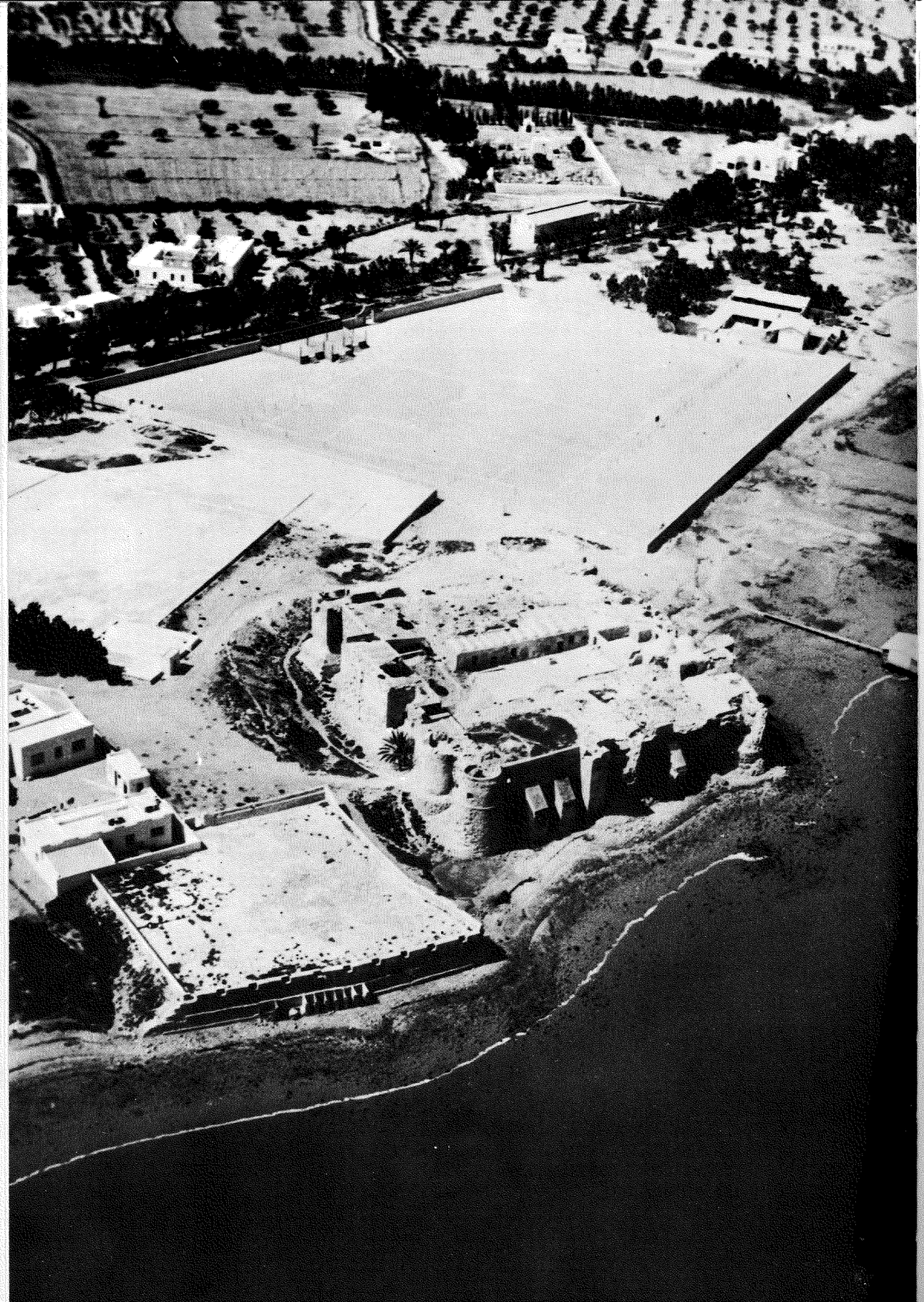
Ce fut **la formidable expédition de 1560**, véritable préfiguration de l'Invincible Armada. Elle aurait compris 30.000 hommes, 54 embarcations de guerre et 36 de charge. Les troupes avaient été fournies par l'Epagne, mais aussi par le royaume de Naples et de Sicile, de Lombardie, d'Allemagne, de France et même par la Papauté, représentée par les Chavaliers de Malte. Cette force internationale, sorte de croisade européenne, était commandée par le vice-roi de Sicile, Jean de la Cerda, duc de Médina Coeli.

C'était vraiment trop d'honneur pour écraser la petite Djerba.

Deux escarmouches assez sérieuses, le 16 et 17 Février marquèrent les deux tentatives de ravitaillement en eau à l'aiguade de la Rochetta, au Sud de Ras Taguermess. Le 7 Mars a lieu le débarquement au Nord Ouest, près de Bordj Djélidj. Le 8 Mars, un combat impétueux opposa les adversaires, et les 11 Mars le cheikh Messaoud, chef de la famille des Béni Smoumen, remit le Bordj El Kebir, qui avait été édifié un siècle auparavant par les hafsides près de Houmt Souk, au duc de Médina Coeli et accepta la suzeraineté espagnole.

Mais c'était compter sans Dragut. C'est lui qu'il fallait vaincre à présent.

Or Dragut, accompagné d'une flotte turque commandée par Piali Pacha fit brusquement son apparition devant l'île occupée par les Espagnols. Ce fut un beau désarroi. Com-



Vue aérienne actuelle de Bordj el Kébir entouré de ses impluviums.

me le raconta par la suite Cerni, le conseil de guerre, réuni en toute hâte, décida qu'« une belle fuite valait mieux qu'un brave combat ». La nuit du 10 au 11 Mai se passa au milieu d'une confusion extraordinaire, les uns se préparant à fuir sur leurs galères, les autres à s'enfermer dans le Bordj El Kébir. Aussi le combat naval qui se déroula le lendemain fut-il un désastre complet. Ce ne fut même pas un combat mais une panique générale. Des 90 navires, seules 3 galères purent s'échapper pour aller porter à l'Europe chrétienne la nouvelle de la grande débâcle de l'expédition contre Djerba.

Alors commença, pour ceux qui s'étaient laissé enfermer dans la forteresse de Bordj El Kebir, privée d'eau, un siège qui allait durer du 11 Mai au 31 Juillet 1560, sous un ciel inexorable. Après une ultime tentative de sortie dans la nuit du 28 au 29 Juillet, l'assaut général fut donné par les Turcs de Piali Pacha et par Dragut. Il y eut 5.000 à 6.000 tués.

Cette grande expédition de 1560 qui se soldait par la perte d'une grande flotte et d'une importante armée était un coup terrible pour le prestige de l'Espagne en Méditerranée. Elle perdait définitivement pied dans cette partie de l'Afrique où commence à s'implanter la domination turque. La chute de la Goulette, en 1574, est une conséquence de l'affaire de Djerba. Désormais la Tunisie entière allait devenir ottomane.

Sur le sol même de l'île, le souvenir de la prise de Bordj El Kébir resta fixé dans le Bordj er Rouss, la tour des crânes, macabre trophée, élevé par Dragut après sa victoire. Cette tour avait encore, en 1832, la forme d'une pyramide de 34 pieds de diamètre de bas. Elle disparut en 1848, sur l'ordre du Bey de Tunis.

Ainsi s'achevaient quatre siècles de luttes (1135-1560), au cours desquels chrétiens et musulmans s'étaient laborieusement massacrés, à Djerba. Notre île, avec l'appui turc, sortait victorieuse de cette terrible épreuve. Tous les déploiements de force de la chrétienté n'avaient jamais réussi à la soumettre pendant plus de dix ans.

Elle sortait victorieuse de cette guerre de quatre cents ans, mais épuisée, exsangue.

Il eût fallu des décades pour qu'une grande nation pût se relever de tant de ruines, de misères et de massacres. L'énergie des Djerbiens sut compenser leur nombre. La description de **l'activité de Djerba, vers 1550**, que nous a laissé Léon l'Africain, c'est-à-dire à un moment où elle avait à faire face aux entreprises de Dragut et des princes chrétiens, atteste de cette volonté inébranlable de surmonter toutes les épreuves.

« Gerba, écrit-il, est une île prochaine de terre ferme... garnie d'une infinité de vignes, dattes, figues, olives et autres fruits. En chacune de ses possessions est bâtie une maison, et là habite une famille à part, tellement qu'il se trouve force hameaux mais peu qui aient plusieurs maisons ensemble. Ce terroir est maigre, voir qu'avec si grand labeur et soin qu'on puisse mettre à l'arroser avec l'eau de quelques puys profons, à grande difficulté y saurait-on faire croître un peu d'orge... Tout près du fort, y a un gros village, là où logent les marchans étrangers, comme chrétiens, mores, turcs et s'y fait toutes les semaines un marché que l'on prendrait quasi pour une foire, à cause que tous les habitants de l'île s'y assemblent, joints aussi que plusieurs arabes de terre ferme s'y transportent avec leur bétail, y portans des laines en grande quantité. Mais ceux de l'île vivent de la facture et traficque des draps de laine, lesquels ils portent vendre ensemble le raisin sec dans la cité de Thunes et d'Alexandrie ».

Ce précieux tableau de l'activité économique de Djerba qui date de 400 ans et paraît avoir été brossé de nos jours, peut être complété par les renseignements que nous a fournis Cirni, un des survivants de l'expédition de 1560, et reproduits par Monchicourt (22 p. 76).

« La population s'élevait jadis à 40.000, mais elle est maintenant réduite à 35.000.

« ... Djerba ne contient que trois ou quatre hameaux, le reste des habitations consiste en petites chaumières éparses presque dans toute l'île. Celle-ci est pleine de palmeraies donnant infiniment de dattes, d'olivettes fournissant pas mal d'huile et d'une grande quantité de vigne dont le fruit est utilisé pour la fabrication de raisin sec. On trouve aussi des figues, des poires, des pommes... Les habitants tissent avec de la laine fine de très beaux baracans (couvertures) en étoffe mince, ornée de soie et plus longs qu'un tapis ordinaire ».

Ainsi donc il y a plus de quatre siècles la physionomie de Djerba et son activité ne différaient guère de celles d'aujourd'hui. On y trouvait déjà cet habitat dispersé qui caractérise son peuplement actuel, cette agriculture surtout arboricole, cet artisanat textile réputé dont le rayonnement atteignait les ports les plus lointains de Méditerranée.

Mais ce visage immuable de Djerba, qui est celui des pays de vieille civilisation, allait aussi continuer à lui attirer des convoitises à l'époque moderne et contemporaine.

Délivrée de l'emprise chrétienne grâce en partie à Dragut, Djerba allait voir à nouveau sa prospérité renaissante écrasée par les lourdes contributions des Turcs et

de son nouveau tyran qui heureusement mourut au siège de Malte en 1565. Mais les Turcs restèrent, et leur domination fut si lourde qu'une bonne partie de la population préféra quitter l'île et s'exiler sur le continent en 1571. En 1594 une véritable famine sévit qui fit un grand nombre de morts. C'était la rançon de tous les ravages opérés par les Espagnols et les Turcs dans ce vaillant petit pays.

Cependant, Djerba, bien que **sous l'autorité nominale des Turcs,** restait administrée pas ses propres cheikhs héréditaires. A la famille des Semumni qui exerçait cette fonction au XVI[e] siècle, succède celle des Djeludiyne qui gouvernèrent l'île jusqu'à leur destitution par Ali Bey au XVIII[e] siècle. Mais même cette autorité nominale, les Djerbiens n'étaient pas hommes à la supporter. En 1599, en 1600 et 1601 nous les trouvons donc, comme toujours en révolte, cette fois contre les pachas turcs et leurs protégés tripolitains. Ce furent des années d'épreuves sanglantes. En 1603, les Tripolitains, aidés par leurs maîtres turcs, tentèrent d'envahir l'île. Mal leur en prit, car les Djerbiens les acculèrent le dos à la mer et les exterminèrent. Les femmes de Sédouikech, au cours de cet épisode, ne furent pas les moins vaillantes ni les moins acharnées.

Le XVIII[e] siècle fut relativement calme. A peine y relève-t-on quelques querelles partisanes, par exemple entre les gens d'Oursiren et ceux de Sédouikech à propos d'une concession de pêcherie. Mais la disette commence à obliger les populations à s'expatrier dans la presqu'île de Zarzis pour y cultiver un peu d'orge. C'est cette émigration agricole annuelle qui allait être, au XX[e] siècle, à l'origine d'une véritable colonisation par l'olivier, qui devait transformer le pays des Accara.

Au XVIII[e] siècle toutefois, les Ouerghma et les Accara vinrent plus d'une fois attaquer l'île. Le cheikh de l'île, Moussa, se réfugia sur le continent. Mais ce fut pour revenir peu après avec les troupes de Younès Bey. Il défit les envahisseurs, en tua un grand nombre et, voulant imiter l'exemple de Dragut, éleva lui aussi une tour des crânes à côté de la première.

En 1792, le corsaire Ali Balgour, après avoir chassé de Tripoli le pacha Ali Karamanli, tenta de s'emparer de Djerba. Son lieutenant Kara Mohamed débarqua dans l'île et obligea le gouverneur tunisien Hamida ben Ayad à prendre la fuite. Mais celui-ci revint bientôt avec les vaisseaux du souverain de Tunis, Hamouda Pacha. L'occupation de Kara n'avait duré que 58 jours. Malheureusement après le départ des Tripolitains, les soldats tunisiens mirent l'île au pillage avant de repartir.

Les principaux caïds qui se succédèrent au XIX[e] siècle appartiennent à la famille des Ben Ayad. Leur luxueux palais, au Nord de Mahboubine, aujourd'hui en ruines, témoigne de leurs exactions.

Outre les Ben Ayad, Djerba fut éprouvée par plusieurs épidémies de peste, en particulier en 1809 et en 1864. La suppression de l'esclavage toucha aussi son commerce. Le bey Ahmed avait, en effet, décidé, en 1864, par esprit de libéralisme, la suppression de l'esclavage. Djerba qui était un des pricipaux marché du « bois d'ébène », et dont la main d'oeuvre était en partie servile, souffrit pendant quelques temps de cette mesure.

Cependant, si les esclaves noirs venus de Sénégal disparaissent du marché djerbien, les caravanes continuent à y affluer et à déverser dans cette tête de ligne de leur itinéraire africain leurs multiples produits.

« On y rencontrait, écrit Servonnet (25) des indigènes venus de Raoussa, Bornou, Khordofan. Les habitants de Tombouctou traitaient des affaires avec ceux de Ouargla. Nègres, Sénégalais, Touaregs s'y mêlaient ».

Djerba faisait véritablement figure de Hong-Kong africain. Les caravanes, comme aux temps anciens, venaient y déverser leur ivoire, leur poudre d'or, leurs oeufs et leurs plumes d'autruches, leurs peaux de fauves, et repartaient chargées de fins tissus, de fruits, de poissons séchés, d'huile, de sel. Notre île avait retrouvé sa vocation d'intermédiaire entre l'Afrique et la Méditerranée, qui avait fait sa prospérité dans l'âge d'or antique. La fin des temps héroïques avait permis à l'esprit commerçant proverbial des Djerbiens de se réveiller. Jaloux de cet enrichissement que connaît Djerba à la fin du XIX[e] siècle, les pachas de Tripoli tentèrent de détourner vers leur capitale le courant commercial des caravanes, organisant même des compagnies de brigands pour piller les caravanes djerbiennes. Ce fut peine perdue.

Le 28 Juillet 1881, les troupes françaises qui venaient de s'installer en Tunisie, occupaient Bordj El Kébir où elles devaient rester jusqu'en 1890, date à laquelle l'administration de l'île passa à l'autorité civile.

Avec l'établissement du protectorat français en Tunisie s'achevait cette longue période de luttes qui durait depuis près d'un millénaire.

Peu de groupes humains de par le monde ont manifesté une telle continuité dans la résistance à l'oppression, une telle volonté à défendre leur indépendance et leur personnalité, une telle passion pour faire respecter leurs droits et leurs libertés.

Comment imaginer que les placides épiciers qu'on voit

aujourd'hui tout bourgeoisement installés derrière leurs comptoirs aient eu pour ancêtres ces héros de la liberté qui durant près de dix siècles se sont battus sans merci pour que leur petite île ne connaisse pas la servitude et la tyranie?

Comment cette poignée d'hommes irréductibles, ces « endiablés » comme disait Muntaner, est-elle parvenue à engager le combat contre les plus puissants maîtres de l'Europe, de l'Afrique ou de la Méditerranée et souvent à leur faire baisser pavillon, réalisant ainsi une épopée sans doute unique dans les annales africaines?

Comment ce vaillant petit peuple, qui connut tant de grandeurs et tant de misères, parfois vendu comme esclave, souvent vendant des esclaves, est-il parvenu, malgré toutes les exactions, les massacres, les déportations et les ruines, à maintenir son potentiel économique et humain, rayonnant par son commerce et son industrie de la Sicile jusqu'au Soudan?

C'est tout cela **le miracle djerbien.**

Un miracle qui sous le régime du Protectorat devait prendre l'aspect d'une expansion commerciale telle, qu'on aurait pu parler d'une véritable colonisation de la Tunisie par les Djerbiens dans le domaine de l'épicerie, devenu leur fief presqu'exclusif.

Ce drainage rationnel et enrichissant des « Phéniciens des temps modernes » allait déborder le cadre tunisien pour s'étendre sur le Constantinois, la Libye et jusqu'en Turquie. Djerba en bénéficiait par contre coup sur son sol même, la plupart des émigrants revenant sur leur terre natale, une fois fortune faite.

Mais à présent que nous nous sommes laissés aller au fil des méandres captivants de l'histoire, le moment est venu de pénétrer de plein pied dans la réalité de la vie actuelle de Djerba, cet enfant terrible de l'Afrique enivré de Méditerranée.

Jour de marché à Midoun. Les Djerbiens sont vêtus de kadroun et de kébaïa, les nomades sont drapés de ouazra.

Les modes de vie actuels

Cette étrange impression qu'on a, en débarquant à Djerba, de se trouver dans une colonie phénicienne du temps de Carthage et de se promener parmi les contemporains d'Homère, au point qu'on ne s'étonnerait presque plus de rencontrer au détour d'un chemin les compagnons d'Ulysse, c'est à la structure de l'économie djerbienne qu'on le doit d'abord.

A travers les siècles et les millénaires, le mode de vie des Lotophages semble avoir très peu évolué.

Djerba a ainsi gardé, malgré les remous d'une histoire fertile en péripéties, le rythme immuable de cette économie mixte qui avait fait son antique prospérité.

Comment cette terre djerbienne, si riche fut-elle, aurait-elle pu, en effet, subvenir aux besoins d'un peuplement particulièrement dense? Les 50.500 hectares qu'elle compte, permettent d'utiliser à peine pour l'agriculture 39.000 hectares qui, répartis équitablement entre les 65.000 habitants actuels, représenteraient tout juste 0,6 hectare de surface utile par habitant. Or d'après une enquête assez récente (28 p. 114 et 127) le revenu moyen par hectare et par an serait de l'ordre de neuf dinars. La terre procurerait ainsi cinq dinars par an à chaque Djerbien qui se serait trouvé, de la sorte, condamné à une famine inéluctable.

Par ailleurs la même enquête précisait (28 p. 115) que le nombre de journées de travail nécessaires pour cultiver un hectare de céréales est estimé à 15, et pour un hectare d'oliviers à 14. A quoi donc le Djerbien aurait-il employé le reste de son temps, de sa vitalité et de son intelligence?

Il était inévitable qu'on aboutisse d'une part à un morcellement foncier extrême, donnant à l'agriculture le caractère d'un véritable jardinage dont les ressources n'interviennent que dans la proportion de 17% dans le revenu

total moyen, et d'autre part à une économie mixte, harmonieusement fondée sur la complémentarité des ressources agraires, maritimes, artisanales et surtout commerciales. C'est précisément parce que le Djerbien a su avoir plusieurs cordes à son arc, parce qu'il a su cumuler les talents nécessaires à de multiples activités qu'il a pu atteindre un revenu moyen et un niveau de vie supérieurs à ceux de tout le Sud Tunisien. Il n'est pas rare, en effet, de voir le même Djerbien travailler le jardin de son « menzel » une partie de l'année, s'installer dans son atelier de tissage ou de poterie, durant la morte saison agricole ensuite, et même posséder une pêcherie fixe ou un « loude » pour la pêche aux éponges, tout en recevant d'un parent émigré, travaillant dans l'épicerie, un mandat qu'il peut investir en achetant une nouvelle plantation d'oliviers sur le continent voisin.

Cette ingéniosité aux multiples facettes qui confine parfois à la virtuosité lui a permis de surmonter les pires crises et les pires difficultés.

Mais à présent, toute l'activité économique et humaine se trouve confrontée avec une situation qui met en question l'avenir même de l'île.

Cette situation résulte, d'une part du surpeuplement qui a atteint son seuil de saturation, provoquant une émigration massive de l'élément masculin en âge de travailler, et d'autre part des techniques surannées de production, incapables de résister à la concurrence des moyens modernes. Sous cette double cause, les effets de désagrégation n'ont pas manqué de se manifester dans les divers secteurs économiques qui faisaient jadis la fierté de Djerba.

Ce sont donc ces divers secteurs qui composent la vie djerbienne actuelle, avec leurs « rayons et leurs ombres », avec le rythme de leurs traditions passées et la complexité de leurs problèmes présents et à venir, qu'il convient d'envisager.

On ne peut toutefois s'empêcher de penser que tous les problèmes de mise en valeur se ramènent en définitive au facteur humain, c'est à dire avant tout à l'investissement intellectuel et à l'efficacité de l'individu. Car, comme le disait si justement Vidal de La Blache: « Une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme ».

Or nous savons déjà qu'à Djerba l'homme a su toujours faire la preuve de son efficacité.

surpeuplement ou dépeuplement

Le voyageur qui arrive dans l'Ile des Lotophages, surtout s'il a cheminé auparavant dans les steppes dépeuplées du Sud Tunisien et du littoral du Golfe de Gabès, ne peut manquer d'être frappé par le spectacle saisissant d'un **surpeuplement assez exceptionnel** pour la Tunisie.

Autour de l'île, plusieurs centaines de barques au mât incliné, les loudes, circulent. Lorsqu'on débarque, des gens partout vont, viennent, s'affairent. La traversée de l'île confirme cette impression. Des hommes, mais surtout des femmes et des bambins, à pied, à dos d'âne ou de chameau, se pressent dans les petits chemins creux qui serpentent entre les « tabia » de cactus et d'aloès.

A travers la verdure des oliviers, derrière les panaches des palmiers dispersés, éclate toujours la blancheur de quelques « menzel » avec leur profusion de petites coupoles et de tours carrées surélevées; des mosquées et aussi des cimetières en grand nombre: le surpeuplement est évident non seulement dans le présent mais aussi dans le passé.

Du reste, tous les auteurs anciens et modernes qui se sont intéressés à notre île n'ont pas manqué de nous signaler cette surcharge humaine. Mais leurs estimations trop approximatives ne permettent aucune vue précise sur la question. Cependant les multiples agglomérations qui s'égrenaient sur l'île de Méninx dans l'antiquité, celles que mentionnent la table de Peutinger, Procope, puis les auteurs arabes et espagnols, l'activité économique exceptionnelle de Djerba au cours des siècles, toute cette histoire tumultueuse, génératrice de terribles saignées, suivies d'étonnants retours à la prospérité, témoignent à la fois de l'importance démographique de l'île et de la vitalité de sa population.

Pourtant, en y regardant de plus près, dans le paysage actuel, un nouveau phénomène se fait jour qui ne peut manquer de laisser perplexe: des terres en friches, des vergers abondonnés, des « menzel » délabrés, des tabias effondrées.

Que se passe-t-il donc?

Cette terre des Lotophages qui faisait l'admiration de tous par le soin qu'on mettait à la cultiver serait-elle victime de cet exode rural qui vide les campagnes de leur substance humaine?

Mais d'autre part, comment se fait-il qu'apparaissent en grand nombre des nouveaux venus, drapés dans leur « ouezra » brune de nomades continentaux, sans compter la foule bigarrée et pittoresque des touristes?

Il faudrait pour tirer au clair la question interroger d'abord les données statistiques qui nous permettent de suivre **l'évolution démographique** depuis une soixantaine d'années.

Le recensement de 1906 dénombrait une population tunisienne à Djerba de 31.800 personnes, réparties entre 2.072 « menzel ». Vingt ans plus tard l'île comptait 45.275 habitants. En 1936 nous y trouvons 51.227 êtres humains. En 1946: 58.603, et en 1956: 62.445.

Il apparaît donc clairement, à suivre la courbe démographique, qu'on assiste à un ralentissement certain et grandissant de cet accroissement. Ainsi le taux d'augmentation qui était de 1.14% par an dans la décennie 1926-1936 est passé à 1.3% de 1936 à 1946, et à 0.94% de 1946 à 1956. Le recensement de Mai 1966 n'est pas encore publié dans son ensemble. On en connaît cependant le chiffre global par gouvernorat et délégation. On sait, ainsi, que la population totale de Djerba s'élève à 65.533 personnes, comprenant 35.650 femmes, 29.833 hommes, le tout réparti entre 13.204 ménages.

Il résulte de ces données, que, de 1956 à 1966, Djerba ne s'est accrue que de 3.088 personnes, soit un taux de croissance annuel de l'ordre de 0,04%, alors que le taux de croissance moyen pour l'ensemble de la population tunisienne est d'environ 2,2%.

Que s'est-il passé pour qu'on assiste à un tel ralentissement démographique?

Aucune épidémie ,aucun raz de marée n'a été signalé dans la dernière décennie.

La natalité se serait-elle brusquement effondrée alors? Nous avons, pour en avoir le coeur net, opéré un sondage en dépouillant les registres de l'état civil pour les naissances et les décès de l'île en 1958, 1959 et 1960.

Nous avons trouvé en 1958: 2.897 naissances et 782 décès soit un excédent de 2.109 Djerbiens et un taux de croissance de 3%. En 1959: 2.980 naissances et 999 décès soit une augmentation de 1.981 personnes et un taux de 2,9%. En 1960: 2.560 naissances et 943 décès

soit une progression de 1.617 habitants et un taux de croissance de 2,3%.

Nous sommes donc rassurés. Non seulement la natalité n'a subi aucun effondrement mais le taux d'accroissement demeure plus élevé que la moyenne tunisienne puisqu'il s'élève à 2,7% pour les trois années étudiées.

C'est déjà un point d'acquis.

Comment se fait-il alors que le nombre d'habitants est demeuré presque le même au cours des dix dernières années?

La réponse c'est l'émigration qui la fournit.

Pour mesurer l'ampleur et la gravité de cette hémorragie il suffirait de calculer la différence entre le chiffre de population qu'aurait dû avoir l'île selon le taux de croissance que nous lui connaissons avec le chiffre réel fourni par le recensement. Or si nous adoptons seulement un taux de 2,5% qui est inférieur à celui que nous avons trouvé, on obtiendrait en 1966: 79.972 habitants. La différence avec le résultat du recensement de Mai 1966, soit 14.442 correspond au nombre d'émigrants qui ont quitté l'île au cours des dix dernières années.

Ce chiffre déjà inquiétant par lui-même est, dans la réalité des choses, plus préoccupant encore. En effet, dans le recensement se sont trouvés inclus les nomades devenus Djerbiens par adoption qui habitent l'île à demeure. On peut estimer qu'en dix ans au minimum 2.000 sont venus s'établir chez les Lotophages. Ceci porterait à 16.442 le total décennal des émigrants. Ces émigrants sont presqu'intégralement représentés par l'élément masculin en âge de travailler. Ils constituent par rapport à la population masculine totale, qui s'élève à 29.883, une proportion de 55%, c'est à dire celle qui correspond à la tranche allant de 15 à 50 ans.

Les hommes rentables et actifs ont donc pratiquement tous quitté l'île.

C'est là le fait le plus lourd de conséquences de toute la conjoncture actuelle.

Avant d'en envisager les manifestations il s'agirait auparavant de préciser les aspects de **la répartition du peuplement.**

La densité kilométrique n'a cessé de progresser jusqu'en 1956, puis elle semble avoir atteint son seuil de saturation et se maintient actuellement presque en plateau. Elle est, ainsi, passé de 62 au Km² en 1906, à 123 en 1956 et à 127 en 1966.

Mais cette densité ne se répartit pas uniformément à travers les divers cheikhats de l'île. La carte de la den-

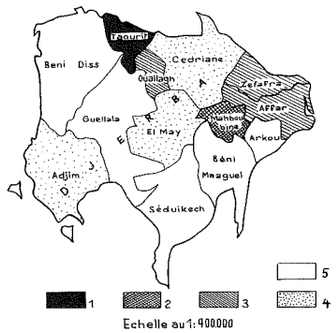


Fig. 7:

CARTE DE LA DENSITE DE POPULATION PAR CHEIKHAT

1 - Plus de 400 habitants au kilomètre carré
2 - De 400 à 200
3 - de 200 à 150
4 - de 150 à 100
5 - de 100 à 50

sité que nous avons établie (figure 7) permet de constater des inégalités parfois énormes.

Ainsi, le cheikhat de Taourit où se trouvent la capitale, Houmt Souk, ainsi que les deux Haras juives, atteignait au recensement de 1956 une densité de 474 ou km², dépassant de loin des pays de très forte concentration humaine comme la Belgique (250 au km²). Puis vient le cheikhat de Mahboubine avec 216 au km², de Midoun 197, de Oualag 154 au km² et d'El May 142 au km². Il apparaît nettement que la zone la plus surpeuplée correspond au Nord Est et au Centre Est, c'est à dire à la région de la nappe d'eau douce. Partout ailleurs, là où on ne trouve que de l'eau saumâtre, la densité se réduit très sensiblement. Elle tombe à 88 dans le cheikhat de Guellala, à 71 dans celui de Béni-Diss et même à 55 dans celui de Sédouikech. On pourrait même établir une corrélation assez étroite entre la concentration humaine et la concentration en résidu sec.

Quoiqu'il en soit, malgré ces inégalités flagrantes, la densité de Djerba, comparée à celle de l'ensemble de la Tunisie et surtout à celle du gouvernorat de Médenine demeure considérable.

Comment expliquer, en effet, que Djerba soit parvenue à une accumulation humaine de 127 habitants au km², alors que la densité moyenne en Tunisie n'arrivait, en 1956, qu'à 27 au km² et celle de la délégation de Médenine, toute proche, à 21 au km².

Il y a sans doute le facteur insularité, sans lequel rien dans le passé ni dans le présent de cette île ne saurait être expliqué. L'insularité a exercé son attrait climatique incontestable au voisinage d'un pays soumis aux rigueurs du désert. Elle a aussi, jusqu'à un certain point, signifié la sécurité, d'où le rôle d'île-refuge joué par Djerba au cours de son histoire. Le schisme religieux n'a fait que renforcer la barrière naturelle. Mais l'enrichissement de Djerba a fini par en faire un pays envié c'est à dire menacé, et cela d'autant plus que sa position stratégique aux portes du désert et de la Méditerranée, la rendait plus désirable encore. Le facteur sécurité a donc entraîné finalement une insécurité responsable des luttes continuelles qu'ont dû mener les Djerbiens pour se défendre contre les menaces venues de l'extérieur.

Or lorsque la sécurité fut rétablie dans la période contemporaine, on allait assister, les séductions naturelles de Djerba aidant, à une flambée démographique sans rapport avec les ressources offertes par la nature.

Malgré toute son ingéniosité à tirer le meilleur parti de son sol, de son artisanat, de sa pêche, le Djerbien a compris que les potentialités locales n'étaient pas illimitées

et qu'il lui fallait s'expatrier pour aller chercher ailleurs les ressources que son pays ne pouvait plus lui offrir. **L'émigration** a donc été la conséquence directe du surpeuplement, le trop plein démographique de l'île se trouvant dans l'obligation d'aller se déverser à l'extérieur. Le Djerbien s'est ainsi trouvé par la force des choses en quelque sorte expulsé d'un « espace vital » devenu trop étroit. Il a cherché à trouver, surtout dans le commerce, en Tunisie et ailleurs, un champs d'action à la mesure de ses capacités et de son efficacité. Il a prouvé par sa réussite qu'il en était capable.

Cependant, jadis temporaires et saisonniers, ces départs ont pris, depuis la dernière guerre, un caractère souvent définitif. Alors qu'autrefois, en effet, chaque émigrant djerbien constituait à lui seul une île, selon l'expression de Novalis à propos des Anglais, il tend aujourd'hui à faire souche sur le continent. Ces nouveaux expatriés se sont « embourgeoisés » au contact des citadins. Certains ont emmené avec eux femmes et enfants, tandis que d'autres fondaient des foyers avec des « continentales ». L'émigration est devenue ainsi un exode sans esprit de retour: c'est là le grave phénomène nouveau. Par ailleurs, cet exode a pris une ampleur telle qu'il menace tout l'avenir du pays des Lotophages qui, à cette allure, deviendra le pays sans Lotophages. Le nombre de ceux qui s'expatrient chaque année est, actuellement, sensiblement égal à celui de l'excédent des naissances sur les décès. Nous sommes dans une phase de stagnation démographique. Mais à cette cadence la régression ne va pas tarder à s'amorcer. Cela se vérifie déjà pour les Iles Kerkenna qui sont passées de 15.130 habitants en 1936 à 13.704 en 1950 et 12.630 en 1966.

Du reste, en étudiant l'évolution démographique à l'échelle des cheikhats on s'aperçoit qu'elle a déjà commencé depuis longtemps.

Ainsi, dans le cheikhat d'Arkou, la population a diminué de 12,5% de 1936 à 1956. C'est le processus dangereux du dépeuplement qui s'instaure.

Quelles sont les zones les plus touchées par cette émigration?

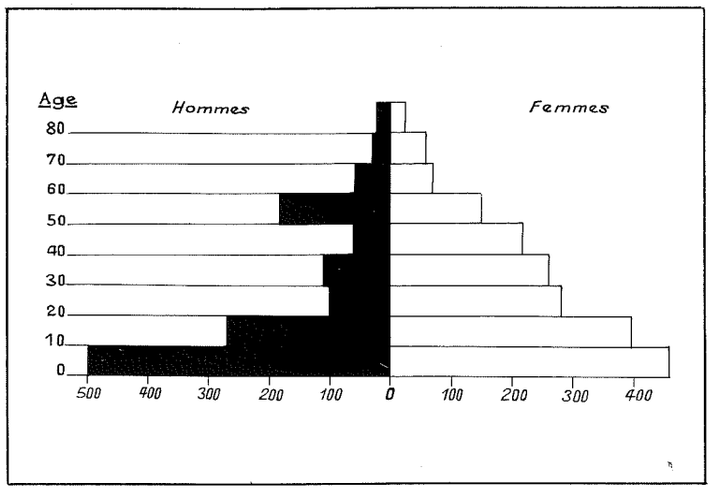
Ce sont évidemment celles où la densité humaine confine à la saturation. C'est en particulier le cas pour le cheikhat de Midoun qui, en 1960, comptait 3.400 absents recensés sur un total de 8.905 habitants. Ce cheikhat compte, avec celui de Mahboubine et de Houmt Souk, plus d'émigrants que les neuf autres cheikhats réunis.

Naturellement, la structure démographique revêt, dans ces zones touchées par l'exode, un caractère très sympto-

Fig. 8:

PYRAMIDE DES AGES DU CHEIKHAT DE OFFAR (Midoun)

Pyramide de pays sous-développé: très large base car la natalité est élevée, sommet étroit car peu de personnes atteignent un grand âge. Mais ce qui est frappant, c'est le déséquilibre entre l'élément féminin et masculin pour les tranches de 10 à 50 ans qui correspondent à l'âge de l'émigration pour les hommes. Avant 10 ans et après 50 ans, l'équilibre se rétablit entre hommes et femmes.



matique. Ainsi, en étudiant un échantillon au 1/10e du recensement de 1956, on constate que, dans le cheikhat de Midoun par exemple, la pyramide des âges (figure 8) est totalement faussée en ce qui concerne l'élément masculin et parfaitement régulière pour l'élément féminin, comme si une guerre avait éliminé tous les hommes entre 20 et 50 ans. Pour ces tranches d'âge, en effet, le nombre des hommes ne représente pas le 1/3 de celui des femmes. A partir de 50 ans l'équilibre entre les deux éléments se rétablit jusqu'à la fin. On trouve aussi, en dépouillant le même échantillon, des familles entières exclusivement constituées de femmes et d'enfants.

Que résulte-t-il de cet état de choses?

Sur le plan de l'économie locale les traces de cet absentéisme masculin ne sont pas difficiles à déceler. Les terres, livrées à une main d'oeuvre féminine, de vieillards, d'enfants ou de nomades pasteurs peu habitués aux travaux arboricoles, se trouvent dans un état de semi-abandon. Une enquête qui remonte à 1963 estimait à 7.000 hectares la superficie des terres en friche sur un total de 39.000 hectares cultivables, soit près du 1/5 du potentiel agricole. Les « menzel » abandonnés ou en ruines sont nombreux (vue aérienne p. 84).

Plus de la moitié des tisserands et des potiers ont cessé toute activité depuis une vingtaine d'années et les potiers qui ne sont pas en chômage n'utilisent que le 1/8 de leur potentiel de production.

Bref c'est le triste tableau que connaissent tous les pays touchés par l'exode rural.

Il est vrai que d'autres ont su profiter de la situation: ce sont les nomades des régions de Médenine, Ben Guardane, Tataouine etc. Ils ont trouvé fort à leur goût la place

laissée vacante par les insulaires. Profitant de la chaussée romaine rétablie fort à propos, ils ont commencé à s'infiltrer, d'abord timidement et presque clandestinement, poussant devant eux leurs maigres troupeaux, puis peu à peu se sont fixés et sédentarisés près des « menzel » déserts en construisant des « kib » de branchages, et parfois se sont établis dans les « menzel » eux-mêmes. Les propriétaires djerbiens acceptent cette situation nouvelle, car plutôt que de voir leurs terres totalement abandonnées, ils préférent les laisser à ces « ayach », comme ils les appellent, qui y maintiennent un semblant d'entretien. Ainsi, dans le cheikhat de Midoun, le plus affecté par les départs, on peut estimer à près de 2.000 ha, sur un total de 4.500 ha, les terres soumises à ce nouveau régime. Ce qui permet de mesurer l'ampleur de cette infiltration nomade, c'est que dans les chantiers de chômage sur 1049 inscrits en 1961, plus de la moitié étaient étrangers à l'île. Une agglomération comme celle de Hara Sghira, désertée par les juifs a été réoccupée par ces « squatters » nomades. A Fatou, près de Houmt Souk, une cinquante de familles originaires de Tataouine se sont établies comme nattiers. Bref avec tous ces nouveaux venus, le peuplement de Djerba tend à prendre un nouveau visage. Cependant, si cette hémorragie de l'émigration a contribué à appauvrir sérieusement Djerba, elle a paradoxalement eu pour conséquence d'enrichir les Djerbiens.

Une fois hors de leur pays, les émigrants djerbiens ont pu, en effet, déployer les infinies ressources de leur sens des affaires pour drainer vers leur pays une partie de leurs bénéfices. Nous reviendrons plus loin sur la colonisation par l'olivier qu'ils ont opérée dans la presqu'île de Djorf et de Zarzis. Mais leur principal champ d'activité portait sur le commerce de l'épicerie dont ils détenaient le quasi monopole et dont ils ont étendu les mailles sur la Tunisie et une partie des pays voisins. Une part des bénéfices qu'ils en retiraient revenait, et continue encore à revenir, sous forme de mandats adressés aux membres de la famille demeurés au pays natal.

On peut se faire une idée de l'importance de ces apports extérieurs, liés à l'émigration, en relevant les sommes reçues par mandats dans les trois bureaux de poste de Houmt Souk, Midoun, et Adjim.

Ce relevé, tel qu'il apparaissait en 1961, est particulièrement suggestif.

Les Djerbiens, établis à l'extérieur, avaient envoyé sur Houmt Souk: 334.443 dinars en provenance de Tunisie, et 98.372 dinars de la zone franc; sur Midoun: 108.666 dinars venant de Tunisie, et 30.535 de la zone franc; sur Adjim: 67.477 dinars de Tunisie et 27.918 de la zone

franc. Les recettes postales de Djerba avaient totalisé, cette année là, 667.412 dinars, dont 156.825 de la zone franc.

A cette contribution considérable pour Djerba doivent s'ajouter les sommes en argent liquide introduites, chaque année, par les 4.000 à 5.000 Djerbiens qui reviennent de l'extérieur faire relâche quelques temps dans l'île.

Ces apports sont estimés par un rapport récent sur les unités de développement (31) à 400.000 dinars.

Les émigrés djerbiens ont donc envoyé, en 1961, à Djerba, 1.067.412 dinars. Comparée aux autres sources de revenus de l'île, celle-ci représente les 42% de l'ensemble de la valeur des productions et services de cette délégation. L'émigration si désastreuse pour Djerba est ainsi bénéfique et enrichissante pour les Djerbiens. Aucun secteur de la vie économique n'a été et ne pouvait être aussi productif que l'exportation du capital humain.

Reste à savoir si cette émigration ne peut pas profiter aux hommes sans pour cela ruiner nécessairement le pays. Or deux éléments nouveaux semblent le laisser espérer. Le premier est représenté par l'essor touristique considérable que connaît l'Ile des Lotophages depuis une dizaine d'années. Cet essor pourrait être à l'origine d'un renouveau de toute la vie économique, dans la mesure où le tourisme serait conçu en fonction du contexte local. Le second réside dans la socialisation du secteur commercial privé qui se déroule actuellement en Tunisie. Cette transformation qui touche le fief djerbien de l'épicerie libérera sans doute un certain nombre d'hommes jeunes, d'autant plus que, comme l'a annoncé le Chef de l'Etat dans son discours du 26 Novembre 1966, le gouvernement se préoccupe de résoudre le problème de l'eau et a déjà commencé à y parvenir.

C'est avec ces perspectives de redressement de la conjoncture démographique actuelle qu'il s'agit à présent d'aborder les divers genres de vie qui font le charme traditionnel de l'Ile des Lotophages.

Vue aérienne de la région d'Adjim (au 1/3000e).
Le morcellement foncier est frappant. L'habitat est dispersé avec des noyaux de cristallisation familiale autour de la maison-mère. On note de nombreuses boursouflures du sol correspondant à des menzels en ruines. Les points noirs représentent des oliviers ou des palmiers poussés au hasard, tandis que les jeunes plantations ont un semis régulier. Les surfaces circulaires blanches sont des aires de battage.

une île-jardin

« La grande quantité de palmiers,
d'oliviers,
de figuiers et d'autres arbres fruitiers
y fait partout un agréable couvert
qui rend cette île
une des plus délicieuses du monde ».

(Le Père Philémon de la Motte)

On pourrait parler d'île-oasis à voir la petite palmeraie touffue qui jaillit au Sud d'Adjim ou l'exubérance presque tropicale de certains coins de la zone d'eau douce comme à Mahboubine. Mais c'est l'expression d'île-jardin qui paraît correspondre le plus à la réalité: une sorte de « Jardin des Oliviers » de l'Evangile, revu et corrigé par un douanier Rousseau qui aurait été lotophage. Un paysage naïf d'oliviers parsemés au hasard, comme une végétation spontanée, avec des troncs noueux vénérables, souvent éclatés par l'âge, dominés par la très haute et très fine silhouette des palmiers dont la chevelure chante sous la brise.

Parfois ce sous-bois léger, où se meut l'ombre mobile des palmes, se tapisse de carrés d'orge verte, piquetés de coquelicots et de pâquerettes, de luzerne ou de lentilles. Dans la zone d'eau douce, l'île-jardin devient l'île-verger, un verger enchanteur où se mêlent pommiers, orangers et citronniers qui ploient sous leurs fruits d'or. L'eau dans les séguias, la musique grinçante des poulies de puisage, une débauche d'odeurs mielleuses, tout conspire à créer cette atmosphère de béatitude lénifiante d'Eden de l'oubli, d'Eden du lotos.

Pourtant, lorsqu'on circule dans les nervures ramifiées à l'infini des chemins vicinaux qui serpentent entre les tabias des clôtures, on s'aperçoit que cet Eden a été fragmenté, brisé, en une multitude de petites unités d'exploitation, en une foule de propriétés parfois ridiculement minuscules.

Ce morcellement foncier qui confine à l'émiettement apparaît, avec la prépondérance de l'arboriculture, comme l'élément fondamental du paysage rural. Il donne à la structure agraire sa dimension et ses caractères propres.

Comment se présente donc le cadre foncier?

La superficie de l'île, telle qu'elle résulte du calcul planimétrique du Service Topographique, est de 50.500 hectares. Pour obtenir la surface utile il y a lieu de défalquer 10.583 hectares, qui correspondent aux sébkhas, aux routes, aux carrières etc ainsi que 565 hectares pour l'aérodrome de Mélita. On aboutit ainsi à une superficie exploitable de 39.352 hectares.

Mais le régime de la propriété a littéralement pulvérisé cette étendue utile. Une enquête agricole, effectuée en février 1950, mentionnait l'existence de 45.172 exploitations, estimation qui nous paraît très exagérée. Elle n'en souligne pas moins la division très poussée des propriétés rurales qui atteignent rarement un hectare.

A quoi est due cette situation?

Certainement à l'attachement très grand, pendant très longtemps, du Djerbien à sa terre. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, qu'avant de se lancer sur les chemins aventureux du commerce extérieur, la population djerbienne formait une paysannerie de modestes cultivateurs exploitant directement le jardin familial et y vivant en vase clos dans une autarchie quasi totale. La volonté de garder la propriété ancestrale explique cette progression continue dans la division qui n'a pas seulement affecté la zone d'eau douce mais l'ensemble de l'île (photos aériennes pages 84 et 90).

Ainsi, on s'est aperçu lorsqu'on a établi le plan parcellaire d'Adjim, que sur 268 propriétés recensées, 195 avaient moins d'un tiers d'hectare. De même lorsqu'on a exproprié les propriétaires de l'aérodrome de Mélita on s'est trouvé devant des situations presque cocasses. Par exemple, une parcelle de 1^{ha},08 appartenait à 51 personnes dans l'indivision. Une autre du même format revenait à 63 co-héritiers. On m'a même assuré qu'il n'est pas rare de trouver dans la région d'Adjim un olivier, seul et unique, en partage entre plusieurs ayants droit.

Inutile de dire que ces ayants droit ne sont pas tous exploitants. Ainsi, sur 1142 propriétaires expropriés à Mélita, il n'y avait que 69 exploitants.

Et pourtant, malgré cet enchevêtrement foncier inextricable il y a très peu de contestations et de conflits. Le Djerbien n'a même pas éprouvé le besoin de garantir ses droits en inscrivant sa propriété à la Conservation Foncière. « En 60 ans, disait le Président du Tribunal Immobilier, il n'y eut que 19 immatriculations à Djerba, pour les immeubles ruraux ».

On imagine aisément ce qu'un tel émiettement de la propriété a pu avoir de préjudiciable pour l'exploitation agricole. Comment travailler correctement et d'une manière rentable, ces minuscules enclos où vivotent quelques oliviers en compagnie de quelques figuiers ou de quelques palmiers?

Aucune modernisation agricole, aucune mécanisation n'a été possible avec un tel régime foncier.

Cependant, si **le remembrement des terres,** paraît nécessaire et même indispensable pour rénover la situation agraire actuelle il serait imprudent de l'entreprendre à la légère, en perdant de vue que l'agriculture n'est ici que le complément d'autres ressources plus rentables et que le jardin du « menzel », véritable cellule du rucher djerbien, est destiné avant tout à maintenir dans un cadre rustique traditionnel le déroulement d'une vie aux multiples activités.

Vue aérienne de la région de Midoun (*au 1/3000e*)
Dispersion de l'habitat et morcellement foncier se retrouvent comme dans la feuille d'Adjim. Les parcelles, parfois très petites, cernées de haies vives le long des sentiers vicinaux, sont complantées d'une manière assez régulière d'arbres fruitiers et de vignes qui dénotent la zone irriguée d'eau douce. Les menzels, dont la forme carrée autour d'une cour centrale est apparente, ne sont jamais disposés en bordure des chemins.

Il faudrait tenir compte aussi des divers types de propriétés que le Djerbien distingue lui-même.

Ainsi le « menzel » est un jardin cloturé et complanté d'arbres, comportant une ou plusieurs maisons. Le terme de « menzel » s'applique à la fois aux maisons et à l'enclos qui les entoure.

La « sénia » est un verger d'arbres fruitiers irrigués, cloturé mais ne comportant pas d'habitations. Le « jnan » est une « sénia » non irriguée. Enfin la « frawa », est une parcelle complantée d'oliviers. Aucun nom particulier n'existe pour désigner les terres à céréales, ce qui souligne bien la vocation arboricole de cette île-jardin. Le remembrement pourrait donc concerner les « frawa », les « janan », à la grande rigueur les « sénia », mais pas du tout les « menzel ».

A côté de ce morcellement foncier qui est un mal ancien qui s'est aggravé, un autre phénomène nouveau plus sérieux encore est apparu qui prend chaque jour plus d'ampleur: celui de l'abandon des terres et de la désaffection rurale liée à l'absentéisme.

Nous en avons déjà parlé, à propos des effets désastreux du mouvement migratoire sur l'économie locale. Il est nécessaire d'y revenir pour mesurer la progression du mal.

Ceux qui vivaient des activités agricoles représentaient, en 1938, les 31% de la population adulte. Cette proportion, d'après le sondage au 1/10e que nous avons effectué en 1956, était tombée alors à 25%. Enfin, d'après les chiffres que nous ont fournis les cheikhs, en 1962, ce taux n'était plus que de 17%. Cette désaffection de plus en plus grande des Djerbiens pour le travail de leur terre apparaît plus clairement encore si on compare ce taux à celui de l'ensemble de la Tunisie où les activités agricoles occupent environ les 4/5 de la population adulte.

Aussi, comme nous l'avons déjà indiqué, près de 1/5 des terres demeure en friche et le reste est exploité assez médiocrement. Les nomades qui doivent partager le fruit de leur exploitation avec les propriétaires se contentent d'un travail minimum et parfois se bornent à un simple gardiennage. Il en résulte pour eux une grande misère et pour l'économie agraire un déclin certain. Même la zone irrigable de Midoun et de Mahboubine, pourtant privilégiée, souffre de cet état de choses. L'eau douce, mal utilisée n'a plus qu'un rendement dérisoire.

Comment se présentent les divers secteurs agricoles dans ce contexte de dégradation assez douleureux du paysage rural?

Dans cette île-jardin, **la céréaliculture** n'a jamais connu un destin bien brillant. A aucun moment elle n'a eu un caractère spéculatif, le Djerbien se proposant — sans y parvenir, loin de là — de pourvoir à ses propres besoins. Il suffit pour s'en convaincre de constater que, de 1948 à 1958, la moyenne de la surface ensemencée a été seulement de 830 ha pour le blé, de 4700 ha pour l'orge, et de 2000 ha pour les lentilles.

Cette surface varie en fonction des pluies d'automne qui permettent ou non d'ensemencer. Ainsi par exemple le blé occupait 1305 ha en 1939 et 26 ha en 1941. La production subit naturellement les mêmes oscillations. Elle est en moyenne de 581 quintaux pour le blé, de 8460 quintaux pour l'orge et de 1600 quintaux pour les lentilles. Cela représente un rendement de 70 kilos par hectare pour le blé, 180 kgs pour l'orge, et 80 kgs pour les lentilles. Il est vrai que le Djerbien ne sème que 20 kgs par hectare pour le blé, 30 kgs pour l'orge, et 16 kgs pour les lentilles. Mais tout de même, cette rentabilité catastrophique devrait entraîner la disparition de toute cette comédie céréalière qui permet d'assurer le ravitaillement de l'île un mois sur douze. Du reste, ces diverses cultures en sec ne fournissent que 1,7% de la valeur de la production agricole.

Si la céréaliculture est en plein déclin — ce qui ne représente pas un grand malheur — par contre l'élevage semble progresser, ce qui pourrait fort bien se comprendre avec l'arrivée continuelle de tous ces nomades, beaucoup plus pasteurs qu'agriculteurs. C'est ainsi que le troupeau ovin qui était d'environ 8000 en 1939 est passé à 11.979, en 1963, avec une production estimée à 20.316 dinars, correspondant à 5% de la valeur totale des ressources agricoles. Il ne faudrait tout de même pas se figurer que cet élevage ovin, de même que celui des caprins (4920) ou des chameaux (1924) constitue un élevage en troupeaux, comme il existe dans toute la Tunisie. On trouve dans chaque « menzel » 5 ou 6 brebis, 2 ou 3 chèvres, 1 ou 2 chameaux. Il est assez rare de trouver de véritables troupeaux, en raison de la rareté des zones de parcours. Mais leur apparition est, cependant, un signe nouveau lié à l'immigration nomade.

Devant les résultats décevants de la culture en sec des céréales, on comprend fort bien que le Djerbien se soit désintéressé de cette activité pour se consacrer à d'autres secteurs économiques plus lucratifs comme **l'arboriculture**, l'artisanat, la pêche et surtout le commerce extérieur.

Cependant, la recherche d'un champ plus vaste et plus rentable, à la mesure de son efficacité, allait l'entraîner dans une véritable colonisation par l'olivier dans les presqu'îles de Djorf et de Zarzis.

Un menzel de la zone centrale.

Une immense et magnifique forêt de près d'un million et demi d'oliviers vient de surgir au Sud de la mer de Bou Grara, au cours des trente dernières années. L'éclatante réussite des Sfaxiens a été ainsi rééditée par les Djerbiens et les Accara, aux portes mêmes du désert. Quelles est la part exacte des Djerbiens dans cette richesse oléicole nouvelle? Il serait difficile de pouvoir le déterminer.

Selon les données fournies par la Recette de l'Enregistrement de Zarzis, il y aurait, en 1958, près de 58.000 pieds du côté de Zarzis et 17.000 du côté de Djorf, qui auraient été achetés par des Djerbiens. Mais en vérité ces chiffres sont très loin de la réalité. Les Djerbiens, enrichis dans le commerce, viennent, chaque année, investir leurs capitaux dans les jeunes plantations effectuées par les Accara. Il semble que le 1/3 au moins de la forêt leur appartient. Certains, en petit nombre, y habitent déjà. Mais la plupart continuent à habiter le « menzel » ancestral, pour se rendre sur leurs nouveaux domaines, lors des travaux de labours et de cueillette. Cela les encourage à certaines améliorations, à certaines nouvelles plantations d'oliviers sur l'île même, mais il n'en demeure pas moins que l'émiettement foncier et l'émigration massive sont responsables d'un net recul des productions agricoles.

Certes pour le touriste le charme subsiste. Le manteau argenté des oliviers flotte toujours parmi les panaches élégants des palmes qui fusent de toutes parts, percé par les blanches coupoles de quelque menzel fermé sur ses mystères. Mais pour celui qui s'est attentivement penché sur la vie djerbienne si bourdonnante il y a une trentaine d'années, la régression est certaine. Cette vie n'en a pas moins, cependant, gardé son rythme, ses traditions, les joies, les inquiètudes et la poésie qui de tout temps, ont été les siennes. Elle repose encore naturellement avant tout sur l'arboriculture.

L'arbre-roi, celui qui occupe la plus grande place dans le paysage djerbien est sans conteste le palmier (Phénix Dactyliféra en latin, Nakhla en arabe, Taghla en berbère). Il est partout (figure 9). Partout sa silhouette élancée, se détachant sur la blancheur d'un menzel ou de quelque minaret, imprime à la campagne djerbienne sa signature propre. Sur la côte orientale ses bouquets épars, émergeant du sable blond et doré des plages, avec leurs chevelures folles agitées par le vent marin, donnent à ce littoral cet air un peu sauvage de polynésie méditerranéenne.

Nulle part on ne le rencontre en cohortes serrées comme

dans les oasis, sauf dans la petite palmeraie qui s'est formée au Sud d'Adjim près du puits artésien. La pauvreté de la nappe aquifère a imposé cet ordre dispersé qui domine partout, avec parfois des touffes et des gerbes représentant toute une famille vivant autour de l'ancêtre commun.

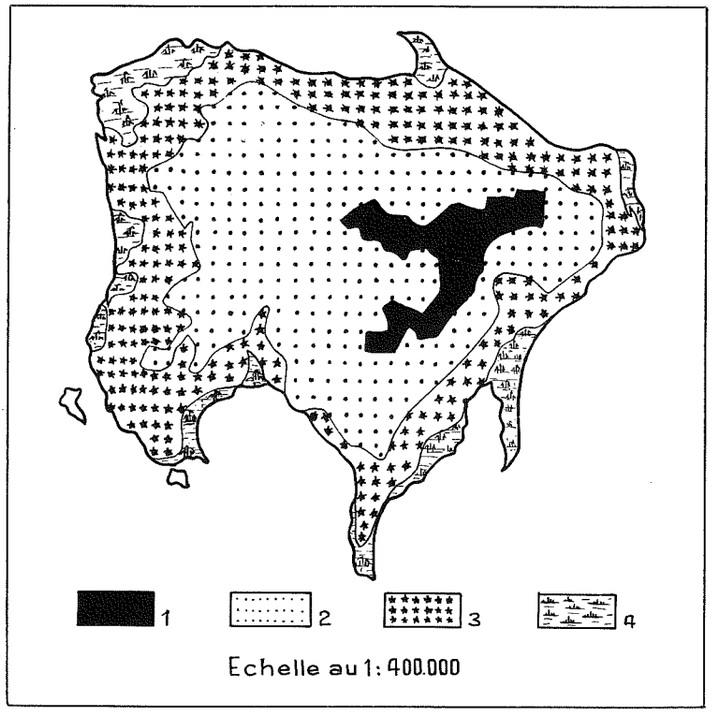


Fig. 9:
CARTE AGRICOLE
1 - Vergers de la « huerta »
2 - Zone où dominent les oliviers
3 - Zone où dominent les palmiers
4 - Sebkhas

Leur nombre, tel qu'il m'a été communiqué par les cheikhs, est estimé à 695.000 pour les palmiers soumis à la taxe, c'est à dire productifs et 502.000 pour les non productifs. Mais ces chiffres paraissent assez exagérés. Les zones de plus forte concentration se placent dans les cheikhats de Béni-Diss, de Cedghiane, d'Adjim et de Guellala. D'une façon générale on constate une certaine affinité pour les zones côtières plus sablonneuses et plus humides.

Bien que se ressemblant en apparence, les palmiers appartiennent à des espèces très diverses, donnant le plus souvent des fruits assez médiocres. On peut relever par ordre de valeur décroissante, le « lemsi », aux fruits longs, dorés, assez doux avec un arrière-goût acidulé, le « aguiwa » aux fruits jaunes et plus courts, le « mtata » aux fruits verdâtres et acides. Ce sont là, les trois espèces cultivées, c'est-à-dire irriguées. Les autres, comme le « rotbi », le « temri », le « aami », vivent à l'état sauvage et fournissent surtout de la nourriture aux chameaux. Ils forment ce que les Djerbiens appellent le «nabbout», c'est-à-dire « celui qui a poussé tout seul ».

Les divers produits que le Djerbien tire de son palmier forcent l'admiration, car dans cet arbre qui en berbère signifie « le précieux » (taghla) rien ne se perd.

La récolte de la sève, « le lagmi », dure d'Avril en Octobre. Ce sont surtout les Accara et les nomades du Sud qui procèdent à l'opération et bénéficient de la moitié de la production. L'arbre est décapité de ses feuilles, et sur le cône végétal qui en résulte est creusée une rigole circulaire autour de laquelle on accroche deux ou trois gargoulettes pour recevoir la sève. On parvient ainsi, pendant près de six mois, à recueillir une dizaine de litres de sève par jour. Mais cette terrible hémorragie est parfois fatale au palmier. Aussi a-t-on soin de choisir un sujet jeune et vigoureux. Certains arrivent à supporter ainsi jusqu'à sept et huit saignées qu'on peut dénombrer par les anneaux qui marquent leurs cicatrices sur le tronc.

Le « lagmi » constitue véritablement le régal du Djerbien qui ne sait pas résister à cette délicieuse boisson dont l'aspect et le goût rappelent le jus d'ananas. On le voit souvent au petit jour grimper à son palmier au moyen d'une corde, la « ouasla », pour détacher une ou deux cruches, ruisselantes de rosée, et débordantes de « lagmi » glacé par la fraîcheur de la nuit. S'il ne le déguste pas dans les 24 heures, le « lagmi » fermente et s'alcoolise. Il ne dédaigne pas de le boire ainsi fermenté, bien qu'il n'aime pas le reconnaître puisque la religion musulmane l'interdit.

Outre le lagmi, qui constitue la boisson préférée des Lotophages, mais dont il ne faut pas abuser en raison de ses propriétés laxatives, la principale ressource du palmier demeure naturellement les dattes. Leur production moyenne, de l'ordre de 25 kilos par arbre, fournit une récolte estimée à 104.000 dinars, c'est à dire qu'elle représente les 28% de la valeur de toutes les ressources agricoles. Leur commercialisation, en raison de leur qualité médiocre, n'est possible que sur le marché local. Les Djerbiens, néanmoins, les apprécient et en consomment de grandes quantités, tandis que les noyaux, le « nwa », permettent de régaler leurs chameaux.

Les palmes, sont utilisées pour constituer les barrages des pêcheries fixes. La tige médiane, divisée en filets plus fins, sert à tisser des nasses, des corbeilles. On confectionne aussi avec ces palmes toutes sortes d'articles, depuis les cordages jusqu'aux charmants pétases, les « dhalala », en passant par les couffins etc.

Le régime, dépourvu de ses dattes et lacéré, fournit une sorte de crin, utilisé pour les matelas et les cordages.

Enfin, les troncs des palmiers secs sont sciés dans le sens de la longueur pour fournir la charpente des menzels, les « sannour » comme on les appelle, ainsi que certains instruments des vieux pressoirs à huile.

Bref le palmier, mort ou vivant, demeure une véritable providence pour l'économie du pays, sans compter que par son capital-beauté il constitue un argument-choc pour l'essor touristique.

C'est cependant **l'olivier** qui représente la pièce maîtresse de l'agriculture. On ne s'en douterait pas à voir les troncs disloqués de ces vieux patriarches plusieurs fois centenaires. On assure même que certains d'entre eux qui longent la route de Houmt Souk à Hara Kbira seraient contemporains des Romains, ce qui, à les voir, ne paraît guère impossible. Nous avons déjà indiqué l'importance de l'oléiculture à l'époque romaine. Certains spécimens ont fort bien pu subsister depuis.

L'intérêt des Djerbiens pour les oliviers ne semble pas se relâcher, puisque le nombre de ces arbres en production est passé de 394.500 en 1929 à 497.000 en 1963. Ce qui le confirme aussi ce sont les plantations nouvelles qui manifestent une certaine volonté de « rajeunir les cadres ». Les chiffres, qui m'ont été communiqués par les cheikhs, mentionnent 145.506 arbres non soumis à la taxe. Ces arbres comprennent aussi bien les oliviers non encore productifs que les oliviers sauvages. Or nous avons pu savoir que le nombre des oliviers sauvages, les « zabbous », est de 52.000. Il y aurait donc 93.000 jeunes oliviers qui auraient moins de vingt ans. C'est là une indication encourageante car elle pourrait signifier que la désaffection pour l'agriculture est moins profonde qu'on n'aurait pu le penser.

Les régions les plus importantes du point de vue oléicole sont celles du Sud, Guellala, Sédouikech, El May, Adjim, c'est à dire la zone de peuplement berbère. Les plantations nouvelles que nous avons pu voir se localisent surtout dans les cheikhats de Béni-Diss et du Nord Ouest où le morcellement foncier est moins poussé. Dans ces créations récentes, les arbres sont alignés et espacés de 24 mètres comme dans la presqu'île de Zarzis. Partout ailleurs c'est un beau désordre végétal, fort pittoresque, caractéristique du paysage djerbien. Mais le pittoresque en matière d'oléiculture n'est pas rentable et le rendement s'en ressent. Ainsi, à Djerba, la production annuelle moyenne par arbre est de 13 kilos, alors que dans les plantations modernes de Sidi Chamakh près de Zarzis, elle atteint 27 kilos. Le rendement en huile des olives de Djerba reste néanmoins

élevé, de l'ordre de 20%, et permet une récolte moyenne de 1000 tonnes d'huile d'une valeur approximative de 220.000 dinars. L'île parvient de la sorte à satisfaire ses propres besoins en huile et à exporter en moyenne 200 à 300 tonnes par an, sans tenir compte des plantations continentales.

Palmiers et oliviers détiennent ainsi les postes-clefs de l'agriculture. Leurs revenus correspondent à 64% du total des productions agricoles aussi bien végétales qu'animales.

A côté d'eux, **les autres richesses arboricoles** paraîssent bien modestes.

La vigne, presque toujours en culture intercallaire, se trouve dans la zone centrale du côté d'El May, Oued-ez-Zbib (c'est à dire l'oued des raisins secs), Béni-Maaguel. Elle paraît en régression (655.000 pieds en 1929 contre 427.000 entre 1965). Ses variétés sont les variétés communes en Tunisie. C'est à El May qu'elle est la mieux travaillée, mais on la trouve parfois grimpante dans les vergers de Mahboubine.

Par contre, les plantations de figuiers (Ficus carica, kerma en arabe; tamdit en berbère de Djerba), auxquels la vigne est parfois associée sont en progression (55.000 pieds en 1929, 103.000 pieds en 1960). Ces arbres un peu buissonnants, qui abondent dans les cheikhats d'El May, de Guellala et d'Adjim, donnent de petits fruits délicieux, très sucrés, à la peau blanche (kooti) ou violette (soltani) et parfois jaune-vert (daargi). Dans la zone d'eau douce, ils portent des figues énormes et très savoureuses les « beithar ». Les figues séchées fournissent un substantiel dessert pendant l'hiver.

Oliviers, palmiers, vigne, figuiers, constituent les éléments dominants de l'arboriculture.

Mais il y a aussi les vergers de la zone d'eau douce de la région de Mahboubine et de Cedghiane qui rappellent les « huerta » espagnoles.

Ici, tout a changé, l'eau, le sol, le paysage végétal. Au sol relativement lourd de la zone méridionale a fait place une terre légère et sablonneuse; l'eau douce a remplacé l'eau saumâtre; les bois d'oliviers et de palmiers ont disparu devant une «huerta» touffue. Pommiers (17.000), amandiers (34.000), abricotiers (10.000) mêlent leur verdure, leurs fruits et leurs fleurs à ceux des orangers, mandariniers, citronniers (14.000 agrumes) et des grenadiers (25.000). C'est une véritable fête pour la vue et pour l'odorat que de vivre dans ce « Jardin des Espérides ». Sous les dômes de verdure embaumée, piquetée de fleurs aux nuances discrètes ou criardes, sous les branches qui

plient sous les fruits lourds de sève, serpente, à travers les nervures des séguias, parmi les ombres mobiles du feuillage, l'eau qui chante son éternelle romance sans paroles et qui introduit l'abondance dans une zone que côtoie la sécheresse.

A l'ombre des arbres, souvent ondule la toison des céréales, où se détache la gamme des carrés de primeurs, tomates, piments qui arriveront les premiers sur le marché de Tunis. Tous les légumes sont représentés: carottes, navets, oignons, lentilles..., et l'on se remémore la phrase de Pline: « et tout cela produit en une même année et tous ces produits vivent de leur ombre mutuelle ».

« Toute la famille ou ce qui en reste s'achemine par les petits sentiers vers la « frawa » d'oliviers; l'homme ouvre la marche généralement à pied, la femme trottine sur son petit âne... »

Mais là encore, hélas, cette image paradisiaque, qui constitue un modèle réduit de ce que pourrait être toute l'île si l'on pouvait disposer d'eau douce abondante pour l'irrigation, est une image qui comporte des coins d'ombre décevants. Des vergers que nous avions connus, il y a trente ans, à Mahboubine en pleine luxuriance végétale sont aujourd'hui totalement abandonnés faute de soins. Même celui, pourtant célèbre, dont le propriétaire m'avait dit qu'il se ferait enterrer près du puits pour que son verger ne soit pas vendu, se trouve dans un stade de dégradation totale. La tombe a empêché la vente des biens mais non la disparition des arbres.

L'absentéisme a ainsi laissé des plaies que pourtant rien ne pouvait justifier, compte tenu de la richesse de la terre et de l'eau.

Pourtant, il ne faut pas trop assombrir le tableau. Malgré toutes ses lacunes, malgré les désertions de l'émigration et leurs tristes séquelles, la vie du paysan djerbien continue à dérouler, à travers **les travaux et les jours**, sa ronde immuable.

C'est donc par les aspects inchangés de ce labeur rustique du paysan, de la paysanne ou du nomade sédentarisé, que nous nous proposons de terminer cette randonnée, à travers notre île-jardin.

« Le Djerbien, disait le Président du Tribunal Immobilier de Tunis dans son discours de rentrée d'Octobre 1951, quelle que soit sa race est avant tout l'amant de son sol, le mainteneur par excellence de toutes les traditions, le travailleur que n'effraient point les vents et les marées du matin et l'ardeur du soleil sur la terre à labourer le soir.

« Quel qu'il soit, il est partout sobre de goût, de paroles et de gestes, religieux et charitable ».

Tout cela est encore bien vrai aujourd'hui... pour ceux qui sont restés sur leur terre natale. Il suffit de les voir à pied d'oeuvre à travers champs pour s'en convaincre. L'année agricole débute, ici, avec les premières pluies d'Octobre-Novembre. Après la longue attente de l'été, c'est le signal des labours.

De tous côtés, de bon matin, on part pour les champs. Les uns vont travailler leurs olivettes; la plupart préparent les semailles qui se font en culture intercallaire. La charrue utilisée demeure l'antique araire trainé le plus souvent par un chameau, parfois par un mulet, jamais par des boeufs, difficiles à entretenir dans ce pays sans pâturages. Ceux qui labourent sont les hommes, les chameaux obéissant rarement aux femmes. Celles-ci piochent les friches laissées par la charrue autour des arbres.

Les nomades, payés à la journée, touchent un salaire de 380 millimes, sans compter les tournées de thé.

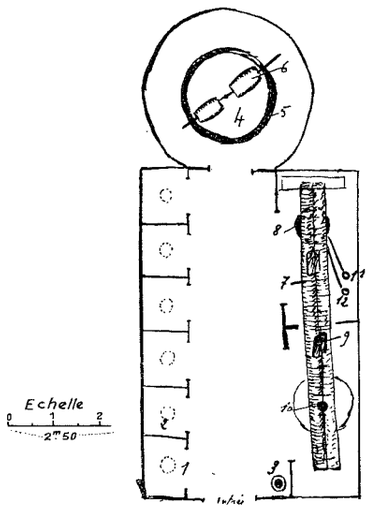
Les labours terminés, on sème à la volée presqu'aussitôt pour garder au sol sa maigre humidité. On sème l'orge dans le Sud surtout, le blé de préférence dans le Nord, ainsi que beaucoup de lentilles.

L'assolement n'est pas régulier, il est fonction de la pluie. On peut avoir une succession orge — jachère, ou orge — lentilles selon qu'on est en période de vaches maigres ou d'années pluvieuses.

A peine les semailles achevées, il faut songer au ramassage et à la cueillette des olives.

Ces travaux commencent vers le début de Décembre. Ils ont gardé toute leur antique beauté.

Malgré les coups de froid, toute la famille, ou ce qui en reste, y participe. Elle quitte le « menzel » avant le lever du jour et s'achemine par les petits sentiers vers la « frawa » d'oliviers. L'homme ouvre la marche, généralement à pied; la femme trottine sur son petit âne ou sur son chameau dolent. Les enfants sont logés de part et d'autre dans le creux de ces gros paniers en alfa, les « zembil ».



Plan d'une « maassera »

Dès qu'on arrive, la cueillette commence. Les femmes étalent sous les arbres les couvertures qu'elles portaient, grimpent aux arbres avec agilité et se mettent, comme elles disent, à « traire les oliviers », faisant tomber la pluie des olives. C'est un travail presqu'exclusivement féminin, l'homme se chargeant des travaux de transport, tandis que les enfants ramassent les fruits égarés hors des couvertures.

Lorsque la récolte est bonne, la joie de la cuillette, aussi vieille que l'humanité, fait fuser les vieux refrains et l'on évoque les souvenirs d'antan. Pendant que se poursuit le ramassage, l'homme transporte à dos de chameau, les sacs remplis vers les « maassera », ces pressoirs à huile aux antiques procédés.

En 1938, il y avait 284 petites « maassera », disséminées à travers l'île. A présent, le modernisme et la mécanisation en ont eu raison, puisqu'il n'en subsiste plus qu'une cinquantaine à traction animale et 25 à moteur avec des presses modernes. Les si pittoresques « maassera » souterraines, qui auraient pu être contemporaines d'Homère, ont malheureusement presque totalement disparu. Quelques « survivantes » subsistent dans la zone berbère, à Tlatt, à Guellala, à Tiwadjen.
Par leur valeur de document d'un autre âge elles méritent d'être évoquées (figure 10).

Entrée d'une "Maassera" souterraine

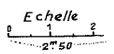
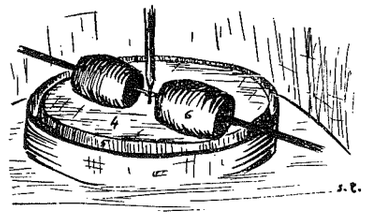


Fig. 10:
HUILERIE SOUTERRAINE

Rien ne signale ces antiques pressoirs souterrains qu'une coupole de quatre à cinq mètres de diamètre, posée à ras de terre. Un long couloir qui s'enfonce rapidement permet d'accéder à une vaste salle d'environ 10 mètres, sur 4 mètres. Sur le côté gauche 4 ou 5 placards communiquent avec la surface du sol par une petite ouverture où les chameaux viennent déverser leur charge d'olives. La porte du fond donne accès à la salle circulaire située sous la coupole. C'est là que se trouve la meule. Elle est constituée par deux énormes pierres en forme de tonneau qui roulent autour d'un axe dans une cuvette où sont répandues les olives. Un petit âne lui imprime le mouvement giratoire nécessaire. La pâte obtenue est recueillie dans des paniers plats en alfa, les « chamia », qui passent ensuite sous une presse rudimentaire formée de deux troncs de palmiers entrainés, à bras d'hommes, par une grosse vis en bois. La pâte d'olives, comprimée, laisse suinter l'huile qui s'écoule dans une vaste jarre souterraine où les déchets, « le marjin », sont séparés par gravité.


Instruments d'écrasement

Tous les instruments de ces meules à huile souterraines qui pourraient être préhistoriques portent des noms berbères. Ce sont les derniers témoins d'une civilisation oléicole aussi vieille que les oliviers millénaires de Djerba eux-mêmes.

Un dernier point reste à élucider. Pourquoi ces « maassera » sont-elles souterraines? Il semble que ce soit pour une raison de température. La séparation de l'huile du « marjin » a besoin d'une atmosphère tiède, que seul le sous-sol peut fournir en hiver. A moins qu'il n'y ait eu, à l'origine, d'autres motifs qui nous échappent.

L'huile ainsi obtenue, avec son parfum sauvage, était soigneusement conservée dans les jarres ventrues de Guellala, dont chaque « menzel » possédait une collection pour ses provisions.

Vers la fin Janvier s'achève la campagne des olives. Pendant trois ou quatre mois les cultures n'exigent pratiquement plus de soins. Le Djerbien va-t-il se reposer et demeurer dans l'oisivité en attendant les moissons? Ce serait bien mal le connaître que de pouvoir le supposer. Il va tout simplement se convertir à d'autres activités, souvent plus rémunératrices que l'agriculture.

Nous le retrouvons soit dans son atelier de tissage familial, soit comme saisonnier dans les fabriques de textile à Sfax, soit même comme pêcheur d'éponges ou bien cherchant de l'embauche dans la « huerta » où se déroulent la cueillette des oranges et les travaux d'irrigation pour les cultures maraîchères.

L'irrigation utilise, ici, le même système de puisage et

de répartition de l'eau que celui employé un peu partout en Afrique du Nord. C'est le traditionnel procédé du « sénii », d'où est venu le mot « sénia », c'est-à-dire parcelle irriguée. On a créé, à côté du puits, un plan incliné que le chameau utilise pour descendre lorsqu'il est chargé du « dlou » rempli d'eau et qu'il remonte quand le « dlou », ce gros récipient en peau de chameau, s'est vidé de son contenu. Toute l'ingéniosité réside dans le fait que le chameau est chargé dans la descente et libre de toute charge à la montée.

Un enfant suffit pour surveiller le chameau dans son interminable navette, au chant plaintif de la « jarara » (la poulie), tandis que l'eau éclabousse de sa fraîcheur le petit bassin de réception du « hjir » d'où elle s'achemine vers le bassin plus vaste d'accumulation. Lorsque celui-ci est plein, on le débouche et l'eau serpente dans les séguias qu'on appelle, ici, les « saroutes » qui se ramifient sous les arbres, à travers les carrés de primeurs. Cet arrosage est un travail principalement féminin.

Vers la fin Avril s'achève la morte saison agricole. Le Djerbien laisse alors son métier à tisser ou sa barque de pêche et revient aux travaux des champs.

Il enlève les branches taillées de ses olivettes qu'il vend aux potiers de Guellala qui en alimentent leurs fours. Il procède ensuite à l'opération du « todhkar », c'est à dire de fécondation du palmier femelle avec le pollen du palmier mâle. Il en fait de même pour ses figuiers. Si le printemps a été pluvieux, il sème du sorgho, le « gsab », puis se prépare une source de boisson fraîche pour l'été en décapitant un ou deux palmiers qui l'alimenteront en lagmi. Enfin vers le début Mai commencent les battages.

Il ne s'agit certes pas d'une entreprise grandiose qui mobilise une armada de moissonneuses batteuses. Ici, dans ces minuscules exploitations, on n'utilise que l'antique faucille, puis le sabot des mulets pour séparer le grain sur l'aire de battage. Ces travaux attirent chaque année des centaines de nomades parmi les Accara ou les gens de Médenine et de Tataouine. Ce sont eux qui moissonnent, font les incisions pour le lagmi, irriguent le sorgho, s'occupent des légumes dans la « huerta » et, depuis l'essor touristique, se font embaucher dans les hôtels et les bungalows pour la saison estivale.

Ainsi dans cette belle saison qui commence en Avril, les productions vont s'échelonner, permettant au fellah djerbien de savourer les fruits de son labeur.

Que faut-il conclure de toute cette activité agricole, de ses résultats et de ses lacunes actuelles?

La vocation agricole de Djerba, attestée par un passé plusieurs fois millénaire, est indéniable. Cependant, telle qu'elle existe aujourd'hui, l'agriculture n'est plus rentable, puisque, comme nous l'avons vu, le rendement moyen entre productions végétales et productions animales, n'excède pas neuf dinars par hectare et cinq dinars par habitant. Aussi le revenu total agricole n'intervient que dans la proportion de 17% dans l'ensemble des revenus du Djerbien.

Il ne faut toutefois pas en déduire, parceque l'agriculture se trouve dans une situation précaire en raison du morcellement foncier, de l'exode rural, du manque d'eau et des négligences techniques, que le mal est sans remèdes. Seulement, ces remèdes doivent être appliqués avec beaucoup de prudence, étant donné la valeur esthétique et historique de l'île.

Tout d'abord le remembrement est une nécessité fondamentale. Il n'est pas sensé de posséder un olivier par ci, un demi figuier par là et de négliger le total. Chaque exploitant a tout intérêt à voir regroupées en une seule parcelle toutes ses bribes de propriétés dispersées.

La superficie moyenne des exploitations s'en trouverait aggrandie près de huit fois, ce qui entraînerait nécessairement une amélioration des techniques culturales et du rendement.

Les oliviers non productifs ou très peu productifs, c'est à dire près de la moitié de ceux qui existent, gagneraient à être remplacés par de nouvelles plantations. C'est une opération de chirurgie nécessaire et même indispensable mais qui mériterait de relever de la chirurgie esthétique, afin de sauver le paysage djerbien qui demeure la principale richesse à préserver. Aussi ce rajeunissement oléicole devrait s'échelonner sur une douzaine d'années pour se dérouler sans douleur et sans dommages.

Les céréales paraissent une survivance condamnée. Tous les agronomes sont d'accord là-dessus. N'importe quelle culture serait plus rentable.

La zone d'eau douce devrait utiliser au maximum ses disponibilités et modeler ses productions horticoles, fruitières, et même florales, en fonction des nouveaux débouchés touristiques et hôteliers qui s'offrent à elle.

Mais le problème fondamental de la vie agricole et même de la vie djerbienne demeure celui de l'eau. L'échantillon de la zone d'eau douce donne un aperçu, par l'exubérance de sa végétation, de ce que pourrait être l'ensemble de l'île si la question était résolue.

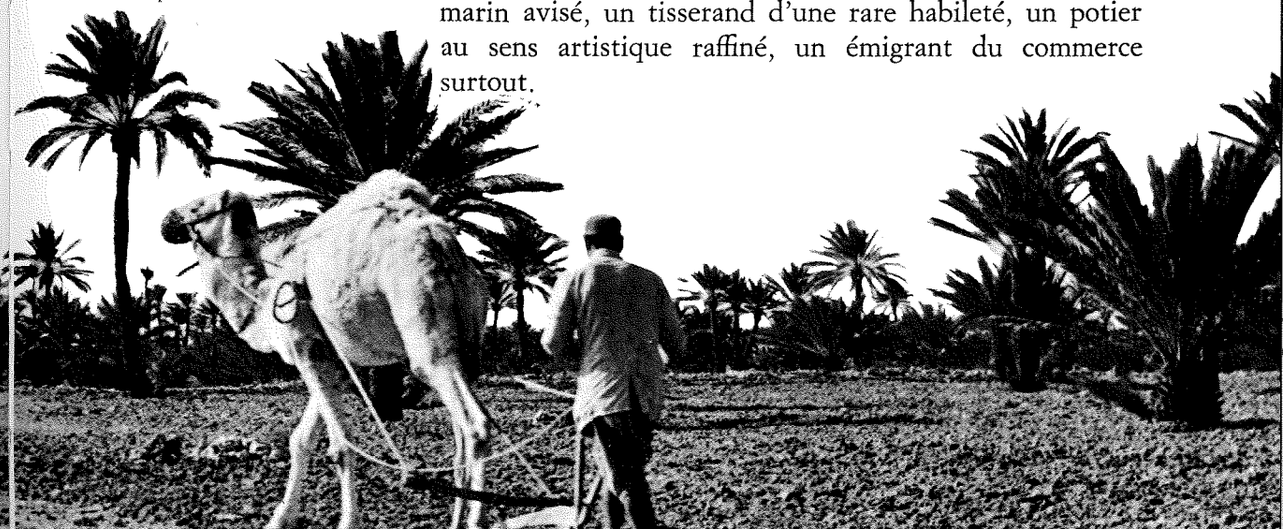
Seule une irriguation généralisée d'eau douce serait susceptible d'accroître considérablement les ressources agraires et, par là même, d'entretenir une population plus dense, c'est à dire de juguler l'émigration.

Malheureusement, les disponibilités et les potentialités aquifères de l'île ne semblent autoriser aucun espoir dans ce sens. Il faudra donc miser sur les ressources hydrauliques du continent qui seules pourraient permettre d'introduire, par la chaussée romaine, les grandes quantités d'eau nécessaires à l'homme et à une exploitation irriguée du sol. Le sondage effecté à Arram, près de Mareth, dont les eaux arrivent déjà à Djerba pourra-t-il autoriser une telle transformation? Ou bien a-t-il une portée purement touristique? On ne tardera pas à le savoir dans un proche avenir.

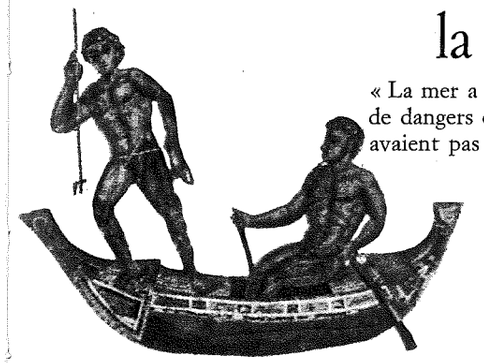
D'autres solutions ont été également préconisées par les agronomes pour l'adaptation de plantes peu sensibles aux eaux saumâtres, comme la luzerne dite de Gabès et les asperges, qui seraient susceptibles de supporter des eaux ayant jusqu'à 6 grammes de résidu sec.

En attendant la réalisation de ces transformations de l'agriculture que les progrès de la technique moderne peuvent laisser espérer, le Djerbien a dû pallier aux insuffisances des ressources du sol par un surcroît d'ingéniosité et de tenacité qui ont fait de lui un pêcheur et un marin avisé, un tisserand d'une rare habileté, un potier au sens artistique raffiné, un émigrant du commerce surtout.

« La charrue utilisée demeure l'antique araire traîné le plus souvent par un chameau... »



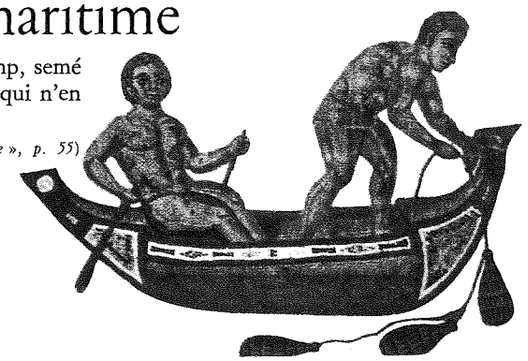
Vue aérienne de Houmt-Souk. Au premier plan le mouillage, à gauche la silhouette de Bordj el Kébir



la vocation maritime

« La mer a ordinairement été le champ, semé de dangers et d'incertitudes, de ceux qui n'en avaient pas d'autres à cultiver. »

(*Ch. Parain: « La Méditerranée », p. 55*)



Pour le Djerbien, c'est la production agricole qui se trouvait tissée d'incertitudes et de dangers, et la mer toute parée de richesses. Il était donc naturel et fatal que les réticences de l'une et les prodigalités de l'autre aient fait de lui de très bonne heure un pêcheur et un marin dans l'âme. Le rapport entre la richesse ou la pauvreté du sol et le développement de la vie maritime est facile à constater. Les 3/4 des pêcheurs sont des ouahabites c'est à dire des populations appartenant aux zones les plus déshéritées de l'île, d'Adjim à Sédouikech. Par contre l'abondance a su retenir l'homme à la terre dans la « huerta » du Nord Est.

En quoi consiste donc la richesse de **cette « mer aux poissons »** dont parle Homère?

Dans la Méditerranée, assez peu poissonneuse dans son ensemble, les zones privilégiées paraîssent correspondre aux parties où s'étend la plateau continental et où existe un certain brassage des eaux dû aux marées. A ce double point de vue, le Golfe de Gabès où baigne Djerba, constitue un des lieux les plus favorisés de la Méditerranée.

Nulle part, en effet, la profondeur n'atteint dans ce golfe 50 mètres de fond, ce qui permet à la lumière et à la chaleur d'entretenir une vie végétale et animale relativement intenses.

Les amateurs de pêche sous marine pourraient découvrir ainsi, sur les hauts fonds de la Petite Syrte, d'immenses prairies de Zostères et de Posidonies qui retiennent dans leur épaisse chevelure une foule de petits organismes animaux et végétaux, menu quotidien d'une infinité de poissons, d'invertébrés, de crustacés et de coquillages. Près des boules noirâtres des éponges qui se fixent surtout sur les rhizomes des zostères, se tapissent les oursins, les étoiles de mer, le fameux murex dont on tirait la pourpre, les pieuvres, les seiches etc. Puis voici dans la glauque lumière marine, les cohortes argentées et frétillantes des daurades (en arabe: ouarka) auxquelles

viennent se mêler les ombres ondoyantes des rougeoyants pageots (morjane), des mulets (bouri). Près de la surface, passent comme des flèches toutes sortes de poissons bleus, des bonites (balamit), des maquereaux (scourmi), des aiguilles (msalla), tandis que sur le sable se camouflent les grosses soles, des raies et de magnifiques rougets de roche (boukit) à la livrée éclatante, qui atteignent des proportions presque uniques au large de Guellala. Dans les cavités rocheuses du travertin, au large de Taguermess et surtout dans la fosse d'Ajim se logent les imposants mérous (manani), qui peuvent peser jusqu'à 50 kilos, les gros pagres apoplectiques (jaghali), véritable régal des gourmets, ainsi que les poulpes (karnit), seiches (sibia) etc.

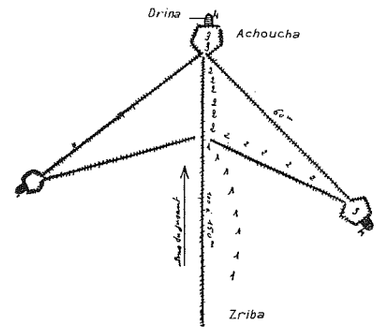
Mais tout ce développement de la vie animale et végétale qui fait songer au vers d'André Chenier « l'océan éternel où bouillonne la vie », n'a pas été favorisé seulement par les eaux tièdes d'un plateau continental peu profond, mais aussi et peut-être surtout par le brassage dû aux marées.

Nous avons déjà vu l'ampleur que connaissent les marées dans le Golfe de Gabès. Mais les mouvements du flux et du reflux qui en résultent constituent un instrument de nettoyage et de nourriture essentiels. Toute la gelée vivante du plankton et des micro-organismes se trouve de la sorte brassée et permet un apport nourricier continuel, vital au développement de la faune marine. Cela est surtout fondamental pour les organismes fixes des éponges qui se trouvent ainsi épurés de leurs déchets et reçoivent à domicile la matière vivante qui les alimente. On comprend dès lors que les bancs spongifères aient trouvé dans le golfe de la Petite Syrte un milieu particulièrement propice à leur développement.

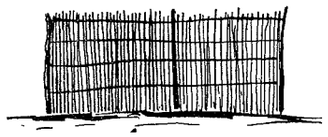
L'éponge commerciale tunisienne (hippospongia equina elastica) comporte plusieurs variétés. Le squelette qui se trouve noyé entre les sacs cellulaires (ostioles) de l'animal, peut être, en effet, calcaire, silicieux ou corné. C'est cette dernière espèce qui forme l'éponge du commerce.

La reproduction de cette « hippospongia equina » se fait par oeufs, d'Octobre à Janvier. En cette période un centimètre cube d'éponge contient jusqu'à 400 oeufs. Puis les larves ciliées s'échappent en Mai pour aller se fixer sur un rhizome ou une paroi rocheuse. La température optima à cette émission de larves serait de 17 degrés. Une température de plus de 25 degrés ou de moins de 8 degrés amènerait leur mort. Ces conditions thermiques, jointes au brassage nourricier des eaux, font du golfe de Gabès une zone très favorable à la reproduction et à la croissance des éponges qui, dès la seconde année, arrivent à atteindre 30 cm. de diamètre.

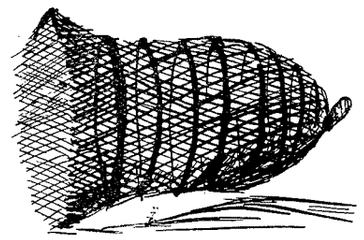
Cependant, les marées ne conditionnent pas seulement la vie marine dans la Petite Syrte, mais aussi **les procédés de pêche** et de capture des poissons.



Cloison de palmes



Clayonnage (hassira) pour achoucha



Nasse pour Zroub (drina)

Fig. 11:

PECHERIE FIXE

Plan d'une pêcherie fixe. Les chiffres 1, 2, 3, 4 indiquent les diverses positions du poisson entraîné par le courant jusqu'à la nasse.

On trouve, en effet, le long du littoral de Djerba, des îles Kerkenna et de la Chebba, un système fort original, unique dans son genre, conçu pour utiliser le courant de la marée à la capture des poissons: la pêcherie fixe. On en compte actuellement 65 sur la côte Nord, entre Bordj Djellidj et Houmt Souk et une vingtaine le long du détroit d'Ajim.

Le principe sur lequel repose le fonctionnement de ces « zriba », ou « cherfia », comme on les appelle, est assez simple. Il s'agit d'abord d'arrêter le poisson par une haie de palmes et de le laisser ensuite se diriger grâce au courant de marée jusqu'aux chambres de mort (figure 11).

La haie de palmes, plantée dans la vase des hauts-fonds, est orientée perpendiculairement à la direction du flux qui vient de l'Ouest et du jusant qui arrive de l'Est. Elle est donc Sud-Nord. Ce petit barrage, haut de 2 mètres, comporte 4.000 à 5.000 palmes, et ne peut être établi que dans les zones ayant moins de 2 mètres de fond à marée basse. Seul le littoral vaseux et peu profond du Nord et de l'Ouest le permet. Celui du Sud a vu disparaître ses pêcheries presque totalement depuis la fermeture de la mer de Bou Grara par la route qui suit la chaussée romaine. Quant à celui de l'Est, il est trop rocheux, trop venté et trop profond pour permettre la fixation des palmes.

Le poisson, entraîné par le courant et se trouvant face au barrage feuillu, juge bon de prendre le large, c'est le cas de le dire. Cette fuite en avant va être à l'origine de sa perte. Il va donc longer la haie en s'éloignant de la côte et pénétrer dans un vaste enclos, toujours bordé de feuilles de palmiers, en forme de V renversé, dont les trois extrémités se terminent par des chambres de mort, des « achoucha ». Mais ces prisons sont encore trop grandes. Il faut les réduire.

Pour cela on va faire miroiter l'appât infaillible de la liberté. A travers les sombres barrières des nattes de l'« achoucha », l'homme a découpé une minuscule ouverture. Derrière, c'est la lumière émeraude qui baigne d'immenses prairies d'algues, c'est le pays de la liberté, le pays où l'on n'arrive jamais. Sans hésitation le poisson s'engouffre dans la minuscule ouverture où se tapissait traîtreusement la souricière d'une nasse (« drina »), où l'on

peut pénétrer, mais d'où jamais on ne ressort... par ses propres moyens.

Le lendemain, au petit jour, le pêcheur viendra avec sa barque vider sa « drina » de sa charge frétillante et la replacer pour de futurs amateurs de liberté.

Tel est le procédé simple et génial qui permet de cueillir indéfiniment, sans frais et à domicile, des quantités de poissons d'autant plus importantes que le courant de marée est plus fort lors de la pleine lune.

Ces pêcheries fixes qui existent depuis la plus haute antiquité ne peuvent exploiter que les fonds ayant moins de deux mètres. Ailleurs c'est le domaine de la pêche mobile. Les engins employés sont trop semblables à ceux utilisés ailleurs en Tunisie pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Certains systèmes comme la « djemaa » ou la « demessa », sorte de filet horizontal en nattes sur lequel vient s'échouer le mulet sauteur, sont en voie de disparition. Tandis que le vieux système pour prendre les poulpes dans des gargoulettes attachées par une corde est toujours en usage.

Enfin, bien avant que l'on découvre les joies et les engins de la chasse sous-marine, les Djerbiens savaient la pratiquer comme un vrai sport mais avec des moyens rudimentaires. C'est ainsi que, lorsqu'un marin aperçoit, sur les fonds rocheux, en utilisant le miroir qui lui sert à repérer les éponges, un mérou dans son trou, il plonge, à moitié nu, un crochet de fer à la main, lesté d'une pierre, jusqu'à dix ou quinze mètres de fond. Là, sans masque, ni fusil-harpon, il accroche sa victime remonte et n'a plus qu'à tirer la cordelette attachée au crochet. Certains plongeurs arrivent ainsi à hisser dans leur barque des mérous de 30 à 50 kilos.

Mais que représente pour Djerba toute cette activité maritime, quels sont **les rendements** de cette pêche aux poissons? Il s'agirait de le préciser avant de s'enquérir de la pêche aux éponges.

En 1938, 1300 hommes, environ le dizième de la population mâle adulte, vivaient de la pêche, utilisant près de 600 barques et 130 pêcheries fixes.

En 1964, Houmt Souk comptait 297 barques montées par 746 marins, et Adjim 210 barques avec 528 pêcheurs, soit au total 507 barques de pêche ayant à bord 1274 hommes. A la même date le nombre des pêcheries fixes était de 85.

Ainsi on peut dire, qu'au cours de ces trente dernières années, tandis que la population augmentait de moitié, le nombre des hommes vivant de la mer ainsi que celui des embarcations est resté stationnaire, ce qui signifie une

certaine désaffection pour l'activité maritime. Mais il s'agit de savoir si, en définitive, l'organisation n'a pas entraîné une plus grande rentabilité.

Cette organisation, en ce qui concerne les « zriba » n'a pas beaucoup varié au cours des siècles. Elles sont établies, chaque année, vers la fin de l'été et coûtent, à présent, une cinquantaine de dinars. Elles doivent être distantes entre elles d'au moins 300 mètres, et restent assujetties à une petite taxe annuelle. Le propriétaire de la « zriba », le « mercanti », perçoit les 2/3 des revenus et l'exploitant 1/3. Mais il arrive souvent que le propriétaire soit lui-même exploitant.

Quant aux barques de pêche, leur forme et leur voilure sont parfaitement adaptées aux conditions locales. Ce sont pour la plupart des « loudes », à faible tirant d'eau, garnis d'une voile blanche, fixée à un mat légèrement incliné vers l'arrière. Les pêcheurs d'éponges utilisent une voilure latine triangulaire d'une belle couleur pourpre.

Mais les pêcheurs djerbiens restent réfractaires aux moteurs. Dix-huit seulement d'entre eux en possédent un. Presque tous, même s'ils le voulaient n'auraient pas les moyens de l'acheter. Leurs ressources demeurent trop maigres. L'équipage se réduit à deux ou trois hommes et les filets à cinq ou six morceaux d'une cinquantaine de mètres chacun. Seulement, là encore, le patron de la barque prélève les 2/3 de la pêche et laisse le reste à ses ouvriers.

Le poisson pêché est vendu soit à l'Office National des Pêches soit à la criée, par chapelet, comme aux temps les plus anciens, sur le marché de Houmt Souk, d'Adjim ou de Sédouikech. Le crieur, avec son collier de poissons frétillants à la main, épiant les moindres gestes des preneurs, demeure un personnage du vieux folklore de l'île. Tout le produit de la pêche n'est pas consommé frais. Le menu fretin, les raies, les poulpes sont séchés, en particulier dans le Sud de l'île où ils constituaient jadis un article d'exportation qui parvenait par caravanes jusqu'au Soudan.

Naturellement, de grosses inégalités se manifestent dans le rendement au cours de l'année.

La pêche mobile au filet ne se fait pratiquement pas en hiver. Dans les pêcheries fixes les mois de Juillet Août sont peu propices car les eaux, devenues chaudes, font refluer le poisson vers la haute mer. De même, les coups de vent chaud du Sud, du « guebli », ont le même effet. D'une façon générale, c'est au moment de la ponte que les poissons se rapprochent du littoral et que les nasses sont pleines à craquer.

Les revenus sont aussi proportionnels à l'importance et

à la situation de la « zriba », qui parvient le plus souvent à amortir en une année son capital, celui de la barque et à laisser un bénéfice assez variable. Néanmoins, les pêcheurs enrichis sont chose rare. Il suffit de visiter le petit village de pêcheurs de Mélita pour s'en convaincre. Heureusement, l'économie mixte leur permet de miser sur plusieurs tableaux.

Cependant, la contribution de la pêche dans l'ensemble de l'économie djerbienne est loin d'être négligeable, surtout si l'on tient compte du fait que les statistiques ne concernent que le poisson commercialisé et négligent celui qui a été consommé par le pêcheur lui-même.

Les rendements, bien que variables d'une année à l'autre, manifestent au cours de ces trente dernières années une grande stagnation ou une timide progression.

Ainsi, en 1932, Houmt Souk produisait 112 tonnes de poissons et Adjim 103 tonnes. L'année suivante leur production respective s'élevait à 172 tonnes et 101 tonnes. Or si l'on consulte les apports moyens de ces deux ports au cours de la période 1954-1959, on constate que Houmt Souk parvient à 129 tonnes et Adjim à 109 tonnes. Cette production était remontée en 1964 à 152 tonnes pour Houmt Souk et 153 tonnes pour Adjim, représentant une valeur globale de 53.000 dinars. Il y aurait lieu d'y ajouter les recettes d'une petite pêche au thon, jadis assez prospère, pratiquée surtout par des Gabésiens qui viennent à Djerba à la fin du printemps, et dont le montant s'élève en moyenne à 3000 dinars.

Les résultats de la pêche aux poissons, bien qu'appréciables, ne correspondent pas du tout aux potentialités considérables d'un milieu naturel particulièrement propice et d'un marché susceptible d'assurer des débouchés très importants.

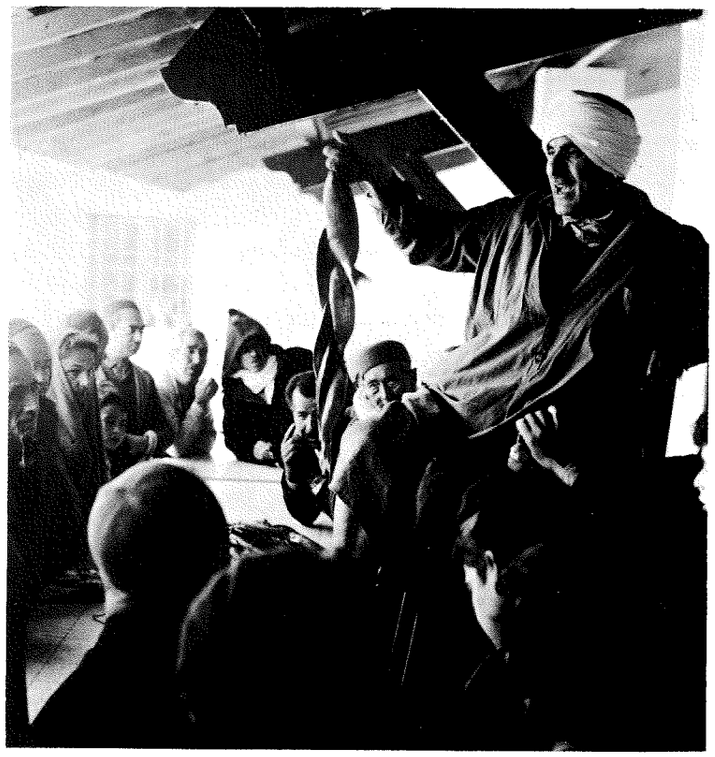
Il est vrai que les pêcheurs djerbiens ont su compléter ces revenus par ceux de la pêche aux éponges, dont les produits sont surtout destinés à l'exportation, ce qui procure à la Tunisie de précieuses devises.

Malheureusement, là encore, si l'on interroge les chiffres, une stagnation, voire une régression, se manifeste, que rien ne saurait justifier.

En 1936, Adjim produisait 13 tonnes d'éponges noires, c'est à dire à l'état brut et non traitées, et Houmt Souk 3440 kgs d'éponges noires et 650 kgs d'éponges blanches. En 1959, Adjim fournissait 10 tonnes d'éponges noires et Houmt Souk 2900 kgs de la même catégorie et 1200 kgs d'éponges blanches. Une légère remontée se dessine en 1963 avec 15 tonnes d'éponges noires à Adjim d'une valeur de 12.000 dinars et 2475 kgs à Houmt Souk représentant 6.687 dinars.

Il y a donc lieu de noter que, malgré la disparition des pêcheurs grecs et italiens, qui utilisaient des engins perfectionnés comme les scaphandres ou les gangaves, les

(A gauche) loudes au mouillage. (A droite) vente du poisson aux enchères



quantités produites se sont maintenues et manifestent même une légère progression dans le port d'Adjim. Or cela est assez important car les pêcheurs du Sud qui utilisent ce port appartiennent aux populations les moins favorisées de l'île. La pêche aux éponges constitue donc pour eux un complément providentiel qui contribue à relever sérieusement leur niveau de vie.

Ainsi les 528 pêcheurs d'Adjim pouvaient répartir entre eux en 1963: 6.687 dinars pour la vente des éponges et 21.944 dinars pour celle des poissons, ce qui représentait, si les parts avaient été égales, 54 dinars pour chacun. Ce sont là des résultats relativement honorables et qui montrent bien que, pour Djerba, la mer a su se montrer plus prodigue que la terre.

Cependant ces résultats auraient pu être bien plus rémunérateurs si les Djerbiens avaient voulu **opérer certaines transformations.**

En ce qui concerne les éponges, toute la récolte de Djerba est vendue à Sfax à l'état brut. Or, en 1963, le kilogramme d'éponges blanches valait 2.500 millimes et celui des éponges noires 800 millimes. En traitant sur place leur production, les Djerbiens auraient pu en accroître sensiblement la valeur marchande.

Par ailleurs, il suffirait que les excellents plongeurs d'éponges veuillent bien adopter (et aient aussi les moyens financiers pour le faire) les équipements Cousteau pour que leurs prospections se trouvent, de ce fait, étendues à des zones beaucoup plus vastes et pour que les éponges ramassées soient intactes.

En ce qui concerne la pêche aux poissons, il paraît nécessaire d'opérer plusieurs coupures à travers l'ex-chaussée romaine pour permettre aux courants de marée de raviver et de brasser les eaux de la mer de Bou Grara, ce qui permettrait aux anciennes pêcheries fixes du littoral sud de Djerba d'être rétablies.

D'autre part, si les « zriba » se trouvent parfaitement adaptées aux conditions naturelles locales et pourraient se perpétuer indéfiniment, par contre la pêche mobile, trop archaïque, gagnerait à se moderniser quelque peu. Les barques de pêche auraient tout intérêt à se motoriser, à perfectionner leurs méthodes de capture et de conservation du poisson, ce qui élargirait leur champ d'action et accroîtrait sensiblement leur production.

De même, certaines améliorations dans le circuit de vente et de distribution du poisson pourraient être apportées. On a constaté, en effet, en établissant un tableau comparatif des prix de vente à travers les divers centres de production de Tunisie, que le cours du poisson à Djerba, est un des plus bas, alors que sa qualité est une des meilleures. L'Office National de Pêches, qui déjà s'y emploie, pourrait parfaitement améliorer la situation, d'autant plus que la nouvelle clientèle touristique fournit des débouchés tout indiqués pour ce marché.

La pêche apparaît donc comme un secteur de l'économie susceptible de prendre une grande extension et de résorber de la sorte une partie du trop-plein démographique. Les pêcheurs djerbiens, en prenant quelques initiatives heureuses, pourraient trouver dans le Golfe de Gabès, des richesses à la mesure de leur énergie, de leur ténacité et de leurs espérances.

Il faudrait enfin, pour terminer ce tour d'horizon des activités maritimes, mentionner le petit **mouvement portuaire** de Houmt Souk et d'Adjim, pâle reflet d'un cabotage jadis beaucoup plus actif.

La navigation à vapeur a, en effet, porté un coup presque mortel à cette navigation millénaire qui avait placé les Djerbiens — surtout ceux d'Adjim — parmi les meilleurs navigateurs de Méditerranée.

De cette fièvreuse activité d'antan, il ne subsiste qu'un petit cabotage qui se fait sur des loudes, d'une dizaine de mètres, pour les petites distances, et sur des « chkaf », pontés et à quille, de 60 à 120 tonneaux, pour les parcours plus longs. Ces grands et majestueux voiliers, évocateurs d'un grand passé, relient les ports djerbiens de Houmt Souk, Adjim et Aghir, à Gabès, Sfax, Sousse, Tunis, Bône, ou bien à Zarzis et Tripoli. Ils partent chargés de poteries de Guellala (dont ils ont transporté en 1961 188 tonnes de Houmt Souk et 1170 tonnes d'Adjim), de fûts d'huile, de tissus, de poissons séchés, de dattes, d'éponges et reviennent chargés de céréales, de sucre, de laine, de bestiaux, de carburants, de briques (466 tonnes).

Le trafic des ports djerbiens est relativement important, puisqu'en tonnage il égale celui de Sousse (20.000 tonnes). C'est avec Sfax que se fait la majeure partie de ces relations maritimes. Cependant, depuis le rétablissement de l'ex-chaussée romaine, les transports routiers, bien que plus onéreux, leur ont porté un rude coup.

Ainsi, pêche et navigation révèlent, par leur adaptation aux conditions locales (marées et hauts fonds), toute l'ingéniosité qu'ont déployé les Djerbiens pour tirer de la mer le meilleur parti.

Leurs efforts ont été, dans l'ensemble, assez fructueux. Il en est résulté cette économie mixte où l'activité agraire et maritime se complètent harmonieusement.

Mais l'énergie de ce petit peuple, héritier d'une longue civilisation méditerranéenne, s'est aussi manifestée avec bonheur dans le domaine artisanal. Il arrive parfois que le même Djerbien, véritable homme-orchestre, qui sème sa terre en automne, cueille ses olives et fait son huile au début de l'hiver, participe à la pêche aux éponges et aux poissons au printemps et en été, et s'enferme dans son atelier de tisserand, en hiver. Il ignore ainsi pratiquement le chômage, cette plaie de l'Afrique du Nord, et donne par son labeur multiforme un excellent exemple d'économie équilibrée qui pourrait être utilement suivi par d'autres régions de Tunisie.

Mais avant d'aller le suivre dans son vieil antre de tisserand ou de potier, nous avons mérité, après toutes ces considérations hérissées de chiffres, de terminer cette intrusion dans le domaine maritime en l'accompagnant dans **une partie de pêche aux éponges**, telle que nous l'avons connue il y a une trentaine d'années et déjà décrite (29 p. 163 à 168), telle qu'elle se déroule aujourd'hui, et se déroulera sans doute longtemps encore.

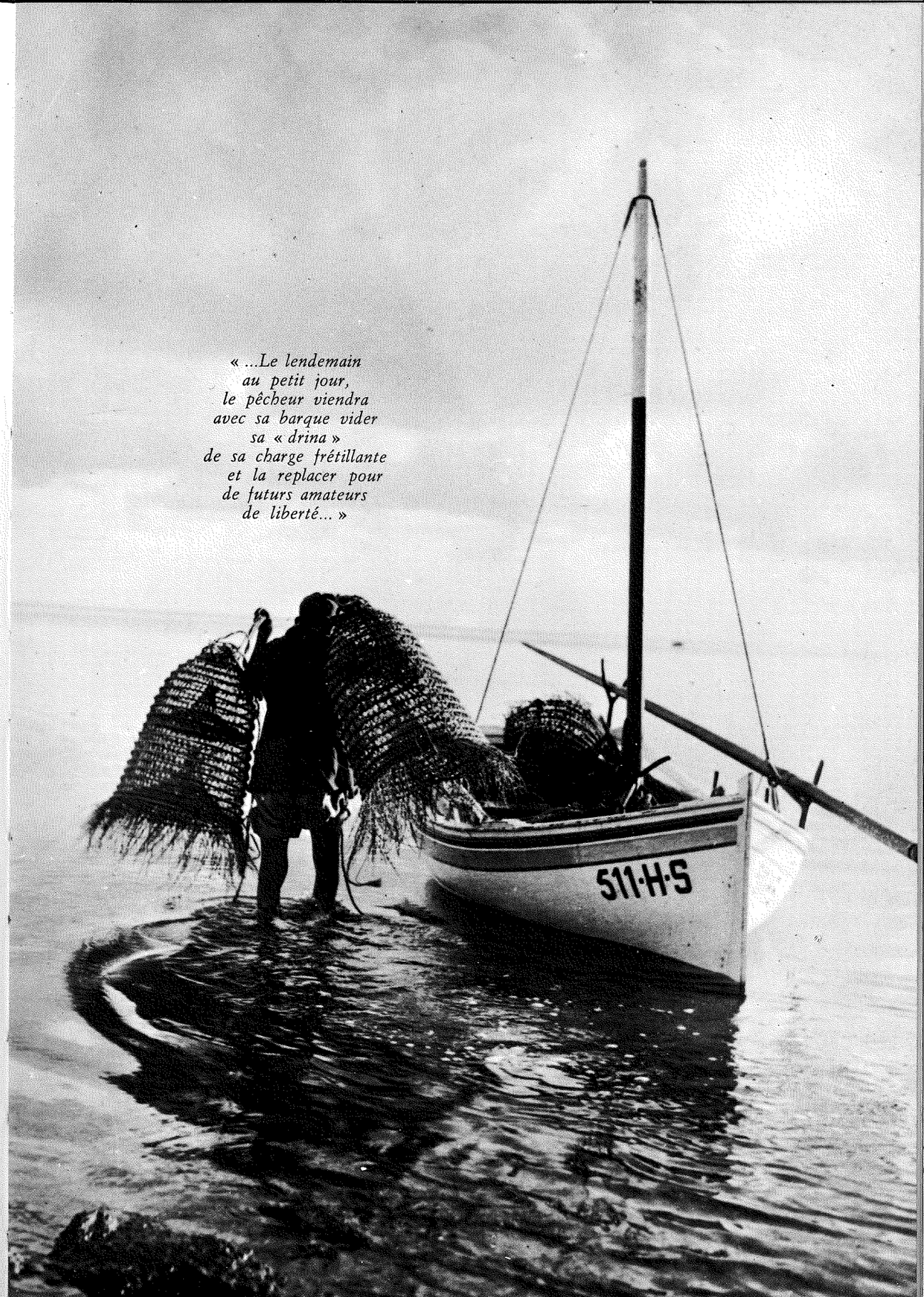
« Le temps est humide et brumeux et collant. La longue jetée du port d'Adjim, ruisselante de rosée, se perd dans la grisaille d'un ciel bas, sans lumière, malgré l'heure avancée (7 heures du matin). Les petites barques de pêche, aux reflets glauques, quittent une à une, dans le silence ouaté du matin, leur point d'attache et fondent dans la brume. La dernière dénoue son amarre. Plus d'hésitation possible: un bref salut au patron, un saut et me voilà sur l'eau.

« Une rapide manoeuvre nous éloigne de la jetée. Un petit vent d'Est gonfle la voile, hissée en un clin d'oeil, et nous mettons le cap sur la côte occidentale de la presqu'île des Méhabeul.

« Notre barquette est une embarcation légère de 5 mètres de long, bien assise sur l'eau, et dont l'arrière est carré. Dans la petite teugue avant, un trou a été aménagé, dans lequel se placera dans un moment le « chercheur d'éponges », et qui, en attendant, abrite le « miroir ». Sur les deux côtés de la barque reposent, sur des crochets, les longs « kamaki », tridents aux formes variées.

« Les hommes d'équipage sont au nombre de quatre: le patron (reiss), une tête ronde, massive et enturbanée, la voix rauque, me fait les honneurs de sa propriété. Il s'excuse de la modestie de sa barque, de l'absence de tout confort et même de la brume du ciel, et, tout en parlant, déploie et étend un bon vieux tapis, allume un réchaud, fait « chuchoter » le thé dans la classique théière bleue horizon et poursuit toujours ses excuses.

« ...Le lendemain
au petit jour,
le pêcheur viendra
avec sa barque vider
sa « drina »
de sa charge frétillante
et la replacer pour
de futurs amateurs
de liberté... »



« Je lui fais comprendre que je suis très touché de son aimable accueil et lui souhaite une pêche fructueuse

« Pendant ce temps, le vent étant tombé, nos deux rameurs montrent toute leur agilité à manoeuvrer leurs rames. L'un est jeune, une vingtaine d'années, le visage ouvert, sympathique et souriant toujours de son large sourire franc qui mettait de la blancheur dans son visage osseux de Berbère; l'autre, un vieux marin finaud, avait gardé la fraîcheur de son optimisme de jeunesse.

« Le quatrième membre de l'équipage est Béchir, un petit mousse d'une dizaine d'années, maigre, bronzé comme les autres, aux yeux malins et perçants.

« Tous sont d'Adjim, tous sont Berbères, sauf peut-être le patron.

« Nous côtoyons la ligne gris-mauve des falaises du Djorf qui se détache en blocs titanesques. La mer a perdu peu à peu son aspect zébré et tacheté et pris une teinte uniformément sombre. "Nous sommes sur le gouffre d'Adjim" nous dit le "reiss".

« A l'intérieur, le moussaillon fait le service; les interminables tournées de thé commencent.

« Le thé m'explique, en arabe, le vieux rameur, qui se révèle un bavard endurci, c'est notre soleil pendant l'hiver. Si vous étiez venu l'été, vous nous auriez vu plonger à demi-nus jusqu'au fond de la mer, à dix, quinze, vingt mètres de profondeur. Une grosse pierre nous sert de lest. En bas, dans les algues, la marche est pénible, mais nous pouvons voir les éponges...

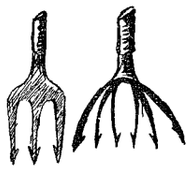
« — Comment dites-vous éponge en berbère?

« — "Tirbes"... nous en cueillons deux, trois, parfois nous n'en trouvons point, et bientôt l'air manque, le sang commence sa tambourinade folle dans les tempes, dans les oreilles, on tire la corde et ceux qui sont restés en haut nous aident à remonter.

« — Combien de temps restez-vous sous l'eau?

« — Trois minutes, parfois davantage. Au moment de remonter, on s'aperçoit qu'on n'a pas vu une grosse éponge, on veut la cueillir, mais on est exténué. Un bourdonnement sourd et l'on est à demi-évanoui. Lorsqu'on sort, on est congestionné et l'on perd du sang par les oreilles et le nez. A partir d'Octobre, on ne peut plus plonger, la mer est trop froide, on pêche alors au "kamaki".

Le miroir



Formes de harpons pour éponges

« Les rameurs ralentissent leur train, le "reiss" me dit en se plaçant dans le trou de la dunette avant: "Nous allons pêcher sur ce banc aujourd'hui".

« Les manches relevées, il a pris des deux mains le "miroir", le "specchio" des Italiens, sorte de sceau dont le fond a été remplacé par une vitre, et qui, enfoncé à demi dans l'eau, supprime les ondulations de la surface. Le "reiss", plié en deux, la tête plongée dans le miroir, scrute, filtre, fouille et brasse du regard l'épais matelas des algues. Il donne des ordres de direction, mais il parle bas, sa voix se perd dans le "specchio", et Béchir, attentif, assis derrière le patron, joue le rôle de récepteur, transmetteur et amplificateur de son.

« Le haut parleur » laisse tomber de sa voix égale: « Ahda (doucement); sia limin (à droite), ouaï (en avant), ahda, sia lissar (à gauche), ouaï »; et la barque, devenue silencieuse vire à droite, à gauche, avance, recule, tourne en rond... « mais l'oeil regardait toujours ».

« Soudain le "reiss" se relève, il demande un "ghani" (trident). Les rameurs s'arrêtent. Le mousse passe un premier ghani, puis un second qui est fixé à l'extrémité du premier. Le ghani a 6 mètres de long: l'éponge est à 12 mètres de fond. Le "reiss", toujours derrière son miroir vise: un coup sec, une rotation du poignet; l'éponge est arrachée. Le mousse hisse les "ghani". Une petite boule noirâtre de la grosseur d'un pamplemousse émerge: c'est notre première éponge. Mais quelle marge entre ce petit corps noirâtre, ruisselant, enrubanné d'algues et la blonde et douce éponge de toilette que les coquettes de France ou d'ailleurs utilisent pour leur hygiène personnelle! Il est si curieux de penser que cette petite masse gélatineuse et sale puisse devenir, un jour, un instrument de propreté et que des centaines de Berbères, montés sur des centaines de barques, luttent et peinent par tous les temps, plongent, étouffent et saignent pour que des élégantes puissent faire agréablement leur toilette...

« Le "reiss" a repris sa place et le moussaillon, tout en détachant les algues de l'éponge, a repris de sa voix calme: "ouahi, ahda, sia limin...".

« Le vieux marin m'explique que la couleur des éponges change sensiblement suivant la profondeur, la nature des fonds et la saison.

« Mais voici qu'il s'interrompt de nouveau et m'appelle pour me montrer une magnifique "tirbes" qu'il vient d'apercevoir sur le fond. La surface de l'eau est sombre, obscure, mais à travers le miroir, la mer a la clarté et la transparence d'un aquarium. Sur le travertin verdâtre, se détachent les touffes épaisses des algues, où se fixe la sombre masse de l'éponge. Le mimétisme est parfait, et il faut un oeil exercé pour la déceler.

« Notre seconde éponge est énorme et donne le sourire à tout l'équipage. Le vieux rameur me confie qu'elle leur rapportera à elle seule plus de trente francs (près de trois dinars actuels).

« Et la pêche continue... et, avec elle, notre conversation.

« Je demande au rameur:

« — Comment êtes-vous payés?

« — Nous recevons une partie du produit de la vente.

« — Quelle partie?

« — Il y a cinq parts: une pour le "reiss", une pour le propriétaire de la barque et les trois autres parts pour les marins qui sont généralement au nombre de trois: deux rameurs et un "haut-parleur". Mais le plus souvent le "reïss" est propriétaire. Il touche alors deux parts et nous autres trois.

« — Et Béchir touche autant que vous?

« — Bien sûr. Il faut bien qu'il puisse ramasser quelque argent pour devenir plus tard "reïss".

« Le gamin sourit de son large sourire de petit loup de mer. Devenir "reïss". Cela représente pour lui tout un monde.

« — Gagnez-vous beaucoup dans cette pêche?

« — Ça dépend des jours, des saisons, de la chance. Parfois nous retirons pour cent ou deux cent francs d'éponges en une matinée, d'autres jours nous vendons à peine pour dix francs. Mais vous pourrez remarquer qu'à Djerba aucun pêcheur n'est riche, quoique les éponges se vendent à un bon prix à présent. Les étrangers, mieux outillés, prennent en un jour ce que nous mettons des mois à pêcher.

« — Comment sont-ils outillés?

« Il m'explique alors que tous les Djerbiens font de la "pêche noire", c'est à dire vendent leurs éponges fraichement péchées sans leur faire subir de préparation, tandis que les Italiens pratiquent la "pêche blanche". Ils partent nombreux sur un bateau-dépôt, véritable magasin flottant et centre de ralliement autour duquel les harponneurs rayonnent sur leurs barquettes. Chaque soir, après la pêche, les éponges sont lavées et séchées sur le bateau-boeuf, "il bovo", comme l'appellent ces Italiens, la plupart Siciliens qui tendent à remplacer les Grecs. Ceux-ci pêchent à la drague ou "gangava" et quelquefois au scaphandre.

« Le chalut ou "gangava" dont la largeur atteint jusqu'à 12 mètres, est un instrument aveugle qui racle et détruit les fonds spongifères. Ce système, surtout sur les bancs profonds, donne des résultats très fructueux mais il appauvrit les fonds. Grecs et Italiens ont leur port d'attache à Sfax, devenu le plus grand marché des éponges.

« — Vous m'avez dit tantôt, repris-je, que Grecs et Italiens gagnaient en un jour autant que vous en un mois.

Pourquoi ne vous organisez-vous pas en association pour en faire autant?

« — Lorsque des pauvres s'associent, ils ne peuvent devenir riches. Il faut, pour une telle entreprise, un capital dont ne dispose aucun de nous. Nous préférons vendre au jour le jour ce que Dieu nous réserve.

« Assis sur la dunette avant, notre jeune rameur tressait, entre ses mains longues et osseuses, le fil de feuilles de palmier, qui servira à enfiler, en un long chapelet, notre quinzaine d'éponges. Sur son sourire sceptique errait un nuage de rêverie.

« — Il n'y a pas que l'absence de capital, dit-il, qui nous empêche de constituer une association, il y a notre individualisme. Chacun veut pêcher "pour lui", sur "sa" barque à lui, être maître "chez lui". Cela compte pour nous bien plus que le gain et que la richesse. Un seul jour par an tous les pêcheurs d'Adjim s'associent lorsqu'ils pêchent pour leur marabout et pour les vieux pêcheurs qui ne peuvent plus travailler. Et même cette vieille habitude tend à disparaître ».

« Mais voici Marsat-Adjim. Le moment est venu de quitter ces petits fils de corsaires, devenus de pacifiques pêcheurs d'éponges »...

les dieux de la laine et de l'argile

Une densité humaine aussi exceptionnelle en Afrique du Nord que celle de Djerba ne saurait s'expliquer et encore moins se justifier par les seules ressources de la terre, ou de la mer, ou même par les facteurs physiques liés au climat ou à l'insularité. La contribution du commerce extérieur et surtout de l'artisanat local y sont certainement pour beaucoup.

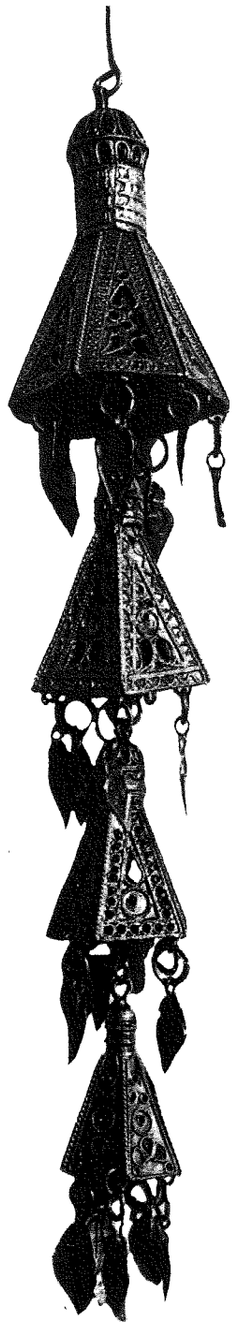
Cet artisanat qui avait fait jadis, nous l'avons vu, la réputation de l'île demeure encore aujourd'hui, malgré un certain déclin, la pièce maîtresse de l'économie interne de Djerba puisqu'il représente, avec une valeur ajoutée de 434.000 dinars en 1961, un revenu égal à celui de l'agriculture et de la pêche réunis.

Il repose presqu'essentiellement sur le travail de la laine mais aussi sur la poterie et accessoirement sur **quelques activités secondaires** comme celles des nattiers et de quelques bijoutiers.

Les nattiers se groupent, depuis peu de temps, à Fatou, près de Houmt Souk, et comptent une cinquantaine de familles, presque toutes originaires de Charbane près de Tataouine. Ces nouveaux-venus ont introduit, en se fixant dans l'île, leur technique de tissage du jonc qui, encore archaïque, est loin de valoir celle de Nabeul. Leur modeste production est de l'ordre de 4.000 à 5.000 dinars.

On trouve également des vanniers qui fabriquent des couffins (photo ci-contre), dits « djerbi », réputés pour leur solidité, dans le petit village de Mélita. Les pétases, les « mdhala » et les « dhalala » se tressent un peu partout à travers l'île, aux heures de repos. Les nasses des pêcheurs se font dans les villages de pêcheurs mais surtout à Houmt Mizran, au Nord d'Adjim. On confectionne également des cordages pour l'agriculture et la pêche, en particulier à Cédghiane.

Les bijoutiers juifs ne sont plus qu'une quarantaine, disséminés dans leurs petites échoppes entre Hara Kbira et Houmt Souk. Ce sont les survivants d'une corporation,



Bijou djerbien formé de grelots rappelant des lanternes (d'où le nom de « Candila »). Accroché aux cheveux de la mariée, il lui permet de tintinnabuler.

jadis beaucoup plus nombreuse, dont la spécialité était les bijoux cloisonnés, incrustés de pierres colorées. Ils ne travaillent plus aujourd'hui que les parures de type bédouin en or et en argent d'une facture qui a gardé sa candeur primitive.

Mais toutes ces activités artisanales n'ont plus qu'une importance pour ainsi dire folklorique en comparaison de celle du **tissage, principal fondement de la prospérité djerbienne** depuis les temps les plus anciens.

Les ateliers de teinturerie si florissants à l'époque punique et romaine, comme nous l'avons déjà indiqué, s'étaient transformés après la conquête arabe en ateliers de tissage. Djerba fut ainsi, pendant près d'un millénaire et jusqu'au siècle dernier, un des principaux centres textiles pour le travail de la laine de tout le Nord de l'Afrique. Cette prépondérance qui rappelle, toutes proportions gardées, celle du Royaume Uni, fut à l'origine de l'enrichissement de l'île.

Les milliers de métiers « étaient à peine suffisants pour répondre aux demandes des trafiquants cosmopolites qui faisaient pénétrer jusqu'au coeur du Soudan les belles étoffes de Djerba » (25 p. 299). De son côté Ibn Khaldoun (19 t. III p. 63), comme plusieurs auteurs arabes et espagnols, vantait les belles étoffes rayées ou unies fabriquées par la grande île tunisienne.

Mais les luttes qui ont précédé la période du Protectorat et plus encore le régime du Protectorat français, par la concurrence des tissus industriels qu'il a suscitée ainsi que par la mainmise sur les marchés extérieurs de Djerba, devaient entraîner un net déclin dans l'activité textile de l'île.

Les 428 ateliers et les 2524 tisserands mentionnés en 1873 passent brusquement à 672 ouvriers dès 1882. L'intrusion industrielle avait ainsi, au lendemain du Protectorat, réduit la main d'oeuvre textile des 3/4 de ses effectifs. En 1888, Servonnet (25. p. 299) ne signalait plus que 400 tisserands. En 1907 on recensait 700 artisans travaillant dans 254 ateliers. Le marasme a persisté plus ou moins jusqu'à la dernière guerre. Mais les tisserands, bien que vivotant, ont résisté à la lutte inégale que leur faisaient les puissantes industries européennes, et ont su maintenir intactes leurs traditionnelles techniques.

Cependant la dernière guerre, en débarrassant Djerba de l'emprise industrielle de l'Europe, lui permit pendant peu de temps de reprendre son souffle. En 1942, Stablo (26 p. 111) signalait plus de 2.000 tisserands, dont 1200 dans le cheikhat de Houmt Souk. Mais cet épanouissement cessa dès que les usines françaises reprirent leur activité et ce fut une lente régression qui se poursuit encore.

Une étude portant sur le tissage de la laine en 1955 (12 p. 130 à 160) estimait à 1600 le nombre de tisserands et de métiers, tandis qu'une enquête plus récente, de 1963, ne dénombrait plus que 1299 tisserands, entretenant une population de 8450 personnes, ce qui correspond à une structure familiale de plus de six personnes par foyer.

Mais en réalité, le travail de la laine fait vivre la majeure partie de la population djerbienne, car à ce chiffre déjà élevé doit s'ajouter celui des laveuses et des fileuses qui intéresse 1712 familles sans compter les nombreux intermédiaires et commerçants. On peut donc en déduire qu'au moins 60% de la population adulte de l'île, aussi bien masculine que féminine, puise dans ces activités textiles la majeure partie de ses ressources.

En quoi consiste donc **le circuit de la laine** qui joue ainsi un rôle prépondérant dans la vie économique et sociale de l'île?

Et tout d'abord d'où provient la matière première?

Les tissus de Djerba sont presque tous des lainages. Mais on trouve pour leur décoration de la soie, venue de l'étranger, du coton, utilisé parfois dans la chaîne, des poils de chameaux (oubar) en provenance de l'île.

La laine (en berbère: tadzouft) est produite pour une très faible partie par les 12.000 ovins de l'île. La presque totalité est importée du Centre et du Sud tunisiens. Cette laine est utilisée pour la trame, tandis que la chaîne entre laquelle on tisse la trame provient de l'étranger, d'Angleterre ou de France, en grande partie.

La laine achetée en Tunisie est elle-même fournie non pas par les toisons mais par les peaux lainées, dont les brins plus longs sont préférés par les artisans djerbiens. Une douzaine de commerçants de l'île monopolisent la presque totalité des importations de laine brute qui s'élevaient en 1955 à 600 tonnes et présentement à près de 800 tonnes.

Mais ils ne se bornent pas à acheter la laine brute. Ils la redistribuent à l'élément féminin qui se charge de son lavage et de son filage.

Jadis, laveuses et fileuses étaient payées à la part et recevaient en contrepartie de leur travail les 2/3 de la laine filée, et le fournisseur 1/3. Or, lavage, peignage et filage entraînent une déperdition assez variable de l'ordre de 50 à 60% du poids initial. Comment apprécier alors la part qui revient à chacun?

Laveuses de laine.

C'est ici qu'intervient cet élément fondamental de toute l'économie djerbienne: une honnêteté scrupuleuse. L'ouvrier agricole travaille souvent à la part, de même le pêcheur, la fileuse, ou le commerçant. Aucun contrôle n'est possible. Et pourtant dans ce circuit d'association sur lequel repose tout le système économique, il n'y a jamais de fraudes mais une confiance et une honnêteté générales. Ce sont ces mêmes qualités qui ont été à l'origine du succès de toutes les entreprises commerciales et industrielles djerbiennes sur le continent.

Actuellement cependant, la plupart des laveuses et des fileuses sont payées au poids, sur la base approximative de 100 millimes le kilo de trame et 200 à 300 millimes le kilo de chaîne.

Le travail de cette foule de laveuses et de fileuses a gardé tout le charme et la poésie des antiques techniques révolues et a été minutieusement décrit dans un article de L. Combes, en 1946 (11 p. 1 à 80).

Les laveuses, qui se recrutent surtout parmi les Ouahabites, habitent le plus souvent sur le littoral, car le lavage, dans cette île pauvre en eau douce, se fait à l'eau de mer, tandis que les fileuses ont tendance à se localiser à l'intérieur. Aussi est-ce un spectacle familier de rencontrer le long des petits sentiers de l'île, des théories de laveuses, pliant sous leurs ballots de peaux, allant à la mer ou en revenant.

Une fois sur le rivage, chacune laisse ses toisons s'imprégner d'eau sur un rocher (photo p. 130), puis elle relève sa « fouta » et la danse commence, avec une énergie toute djerbienne. Ce foulage est en même temps un « défoulement » assez prisé de l'élément féminin, car une fois le travail terminé, tandis que la laine s'égoutte sur le sable on en profite pour échanger les derniers cancans. A la maison, les peaux sont « délainées » par « chaulage », puis la laine, blanchie au plâtre, est triée — les meilleurs brins devant servir à faire la chaîne — et enfin peignée et débarrassée de ses dernières impuretées. Elle est prête alors à être livrée aux fileuses.

Le filage, a lui aussi gardé la simplicité et la perfection de ses instruments et de ses techniques primitives.

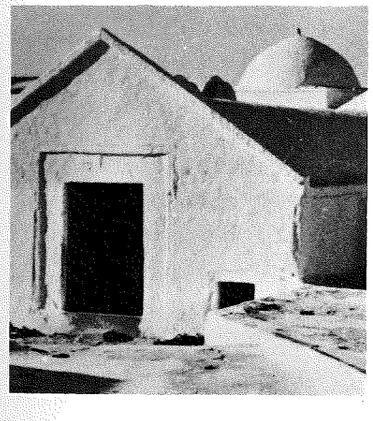
Avec leurs fuseaux légers en bois d'olivier, assises autour d'une « matmoura » (citerne à provisions), les fileuses djerbiennes, tout en bavardant, arrivent à faire des prodiges. Il y a tout un folklore de chants pittoresques qui accompagne ces séances de filage, une des plus belles survivances de l'économie antique de l'île des Lotophages. Combes (11 p. 60-80) a relevé quelques-unes de ces mélopées, comme ce délicieux « chant de l'ogresse », digne de figurer, pour sa vivacité, dans une anthologie folklorique, ou bien encore celui où la fileuse, pour se donner du coeur à l'ouvrage, énumère tous les bijoux qu'elle pourra acheter avec ses écheveaux.

Aussi les fileuses de Djerba parviennent-elles à une sorte de perfection qualitative et à des rendements étonnants. Certaines chaînes particulièrement fines et solides arrivent à mesurer 3500 mètres par kilo. « Certaines fileuses pour obtenir un fil plus égal le font passer par un ongle percé de leur main gauche » (29 p. 176). Le rythme moyen de la production journalière est d'environ 250 grammes par personne pour la chaîne et de 500 grammes pour la trame, ce qui représente donc pour une bonne fileuse un salaire quotidien de 50 millimes, c'est-à-dire

le prix d'un pain. Il est vrai que toute la famille, même les fillettes, travaille. Mais ce n'est cependant pas la fortune! Cela représente malgré tout un appoint de 18.000 à 20.000 dinars par an que se partagent 10.000 à 12.000 fileuses. Malheureusement, la dizaine d'entrepreneurs de filage qui monopolisent ce commerce gagnent autant, à eux seuls, que toutes les fileuses réunies, ce qui ne saurait devoir se maintenir.

A la suite de ces diverses opérations, Djerba produisait, en 1963, 448 tonnes de filés.

La laine est ainsi prête à être tissée. Mais auparavant elle passe par une teinturerie-pilote, celle du « Complexe Textile de Djerba », qui, par des procédés modernes, assure une production de qualité. Elle est alors généralement vendue à la criée au marché bi-hebdomadaire de Houmt Souk. C'est là que les tisserands viennent s'approvisionner.



Un atelier de tissage.

Désormais le travail féminin est terminé, celui des hommes commence.

Le tissage revêt un double aspect, assez différencié: un tissage à caractère rural et familial et un tissage groupé à caractère urbain et spéculatif.

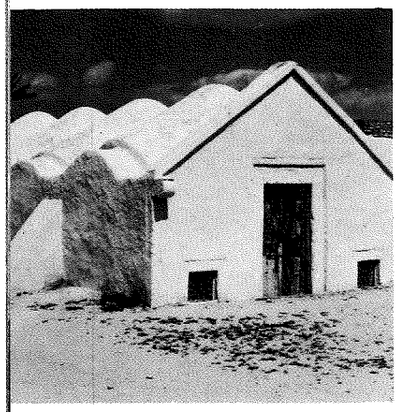
Le premier intéresse (d'après une enquête de 1963) 650 tisserands, possédant un seul métier, disséminés à travers toute la campagne djerbienne, surtout dans le Sud, dans le zones d'Adjim, de Guellala, Béni-Diss. Ces artisans ruraux sont presque tous des fellahs qui travaillent leur terre ou pêchent une partie de l'année et qui consacrent trois ou quatre mois (généralement d'Octobre à Janvier) à tisser ce qui leur est nécessaire pour l'habillement familial: kadroun, burnous, kachabia ou quelques couvertures. Il s'agit donc d'une activité intermittente d'appoint à vocation essentiellement familiale, survivance d'une économie où chaque menzel vivait en vase clos. A la rigueur, en cas de besoin, on tisse quelques pièces pour les vendre aux voisins, aux nomades, ou à des commerçants d'Houmt Souk. Tout dépend de l'année agricole.

La seconde catégorie, de loin la plus importante, est celle des artisans urbains, qui groupe actuellement 740 tisserands. On les trouve surtout autour de Houmt Souk, à Taourit, ou à Cédriane. Les articles produits sont destinés à la vente, et le travail est presque permanent. La production consiste dans la proportion de 82% en couvertures (« ferrachia »), dont la plus répandue et la plus renommée est la « ferrachia » brodée, qui pèse environ 2,5 kilos pour près de 4 m², les couvertures blanches, unies, les « batania », étant destinées au commerce local. On trouve également des tapis ras et des tentures décorées.

Mais on assiste, chez ces artisans urbains, à un phénomène de concentration des métiers qui fait que les ateliers tendent à devenir de petites fabriques groupant de 3 à 10 métiers et parfois davantage. Ce sont donc des entreprises à caractère plus capitaliste, avec un patron et des salariés, payés à la tâche, mais où souvent le patron participe au travail. La majeure partie de leur production est monopolisée par une sorte de trust des commerçants en couvertures qui compte une quinzaine de capitalistes (parmi lesquels on retrouve les entrepreneurs de filage).

Le travail de tissage, aussi bien dans la ville que dans les champs, se déroule dans **des ateliers** dont la forme et l'architecture ne se rencontrent nulle part ailleurs qu'à Djerba.

Il s'agit d'une pièce longue et étroite, en demi-voûte, fermée à ses deux extrémités par un mur, dont l'un est percé de la porte d'entrée surmontée d'un fronton triangulaire de style grec. La poussée de la voûte est contenue par des arcs-boutants. Parfois la voûte elle même est remplacée par une série de voûtelettes perpendiculaires à l'axe principal.



« Parfois la voûte est remplacée par une série de voûtellettes... »

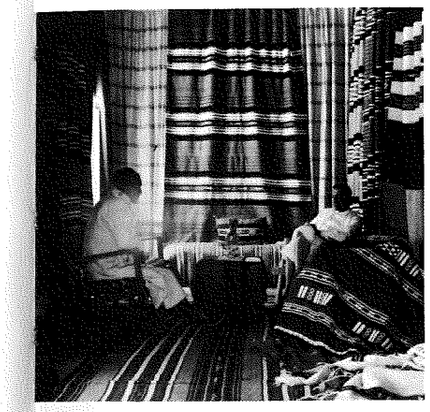
Cette architecture particulière et généralisée ne peut manquer de frapper l'attention, surtout par ce goût marqué pour le fronton grec qu'on retrouve dans tous les ateliers et qui n'a aucune utilité pratique. Il n'est guère impossible que les Djerbiens, qui sont traditionnalistes dans l'âme, aient perpétué là une influence extra-africaine, peut-être même égéenne. Et l'on a ainsi l'impression, en se promenant devant ces curieux édifices, dans l'atmosphère biblique de Djerba, de vivre dans une colonie grecque ou carthaginoise d'il y a vingt-cinq siècles.

L'intérieur de ces antres obscurs ne fait que confirmer cette impression. Le métier est très primitif. La navette se lance à la main et n'a rien du dévidoir mécanique. Et pourtant, de ces instruments rudimentaires, les Djerbiens ont su tirer des chefs-d'oeuvre de finesse et d'élégance qui justifient la réputation que connaissent ces produits auprès des populations nord africaines et, depuis peu, auprès des touristes étrangers. Outre ces « farachia » en laine brodée, aux rayures multicolores, qui constituent la branche essentielle de l'artisanat textile, les artisans tissent des burnous d'une facture parfaite, des tissus en laine et soie, ou en laine et « oubar » pour gandoura,des « haïk » en soie et or pour les juives de Djerba et du Sud Tunisien, des « fouta », des foulards. Depuis peu, l'Office National de l'Artisanat à Djerba réussit aussi de très beaux tissus d'ameublement en soie.

L'agilité de ces tisserands et la sobriété de leur goût, qui ne s'appuie sur aucun modèle, sont frappantes. Et l'on demeure plein d'admiration devant le singulier contraste de ces tissus fins, légers, multicolores, engendrés par des métiers aussi rudimentaires.

Un artisan moyen produit 1,200 kilo de farachia par jour, payée sur la base de 300 millimes le kilo. Cela représente un salaire quotidien moyen de 350 à 400 millimes.

Quel est le rapport de toute cette **production textile?** Les statistiques de 1963 l'estimaient à 422 tonnes. Le



Marchand de couvertures

prix moyen du kilo de couverture à la vente étant de 1500 millimes, cette production représentait donc un chiffre d'affaires de 644.000 dinars. Sur ce total considérable pour l'économie djerbienne 415.000 dinars correspondaient à la valeur des matières premières et 229.000 dinars à la valeur ajoutée. Malheureusement, sur cette somme, le trust des commerçants et des intermédiaires se taille la part du lion, plus de la moitié. Ainsi une vingtaine de commerçants touchent près de 6000 dinars chacun, tandis que le revenu moyen annuel du tisserand oscille entre 60 et 80 dinars.

Il est donc évident que ce système de partage, un cheval une alouette, ne saurait pouvoir durer et que toute la structure interne de l'organisation du circuit lainier serait à reconsidérer. Il est non moins évident que le secteur textile connaît depuis une vingtaine d'années un déclin qui fait que le nombre des tisserands a diminué de près de moitié.

Il n'en demeure pas moins que l'artisanat lainier de Djerba continue à être le premier de Tunisie quantitativement puisque sa production représente près de 3 fois celle de Kairouan.

Sur le plan local il constitue la source de revenus la plus rémunératrice. Le nombre de tisserands (1299) est sensiblement le même que celui des pêcheurs (1274). Or le revenu global des premiers s'élève à 229.000 dinars et celui des seconds à 72.000 dinars.

Malgré toutes les imperfections du circuit de distribution des bénéfices — qui pourraient être aisément redressées — cet artisanat présente un intérêt économique et social considérable pour l'ensemble de la population djerbienne. Vouloir accroître la production du secteur textile par une mécanisation signifierait la mise en chômage de la majeure partie des tisserands et des fileuses, c'est à dire la disparition de l'artisanat. Les seules interventions utiles paraissent donc consister à assainir le circuit de la laine en l'épurant de tous les intermédiaires inutiles et parasites, à maintenir et à étendre le rôle exercé par l'Office National de l'Artisanat qui contrôle et estampille plus du 1/3 de la production des couvertures, permettant ainsi une garantie pour la qualité. Mais ces interventions devraient viser surtout à assurer de nouveaux débouchés, la Tunisie pouvant fournir de grosses commandes pour ses hôtels, ses hôpitaux, pensionnats etc. Djerba parviendrait, de cette façon, à accroître considérablement son activité dans ce domaine. Du reste les « Prévisions de la Perspective Décennale de Développement » prévoient que la production des couvertures doît être multipliée par 4,4, ce qui représenterait pour Djerba 4334 emplois

permanents. L'Ile des Lotophages, en fournissant ainsi du travail à ceux qui sont obligés d'émigrer, pourrait retrouver sa prospérité d'antan et redevenir une des principales métropoles de l'artisanat textile du Maghreb.

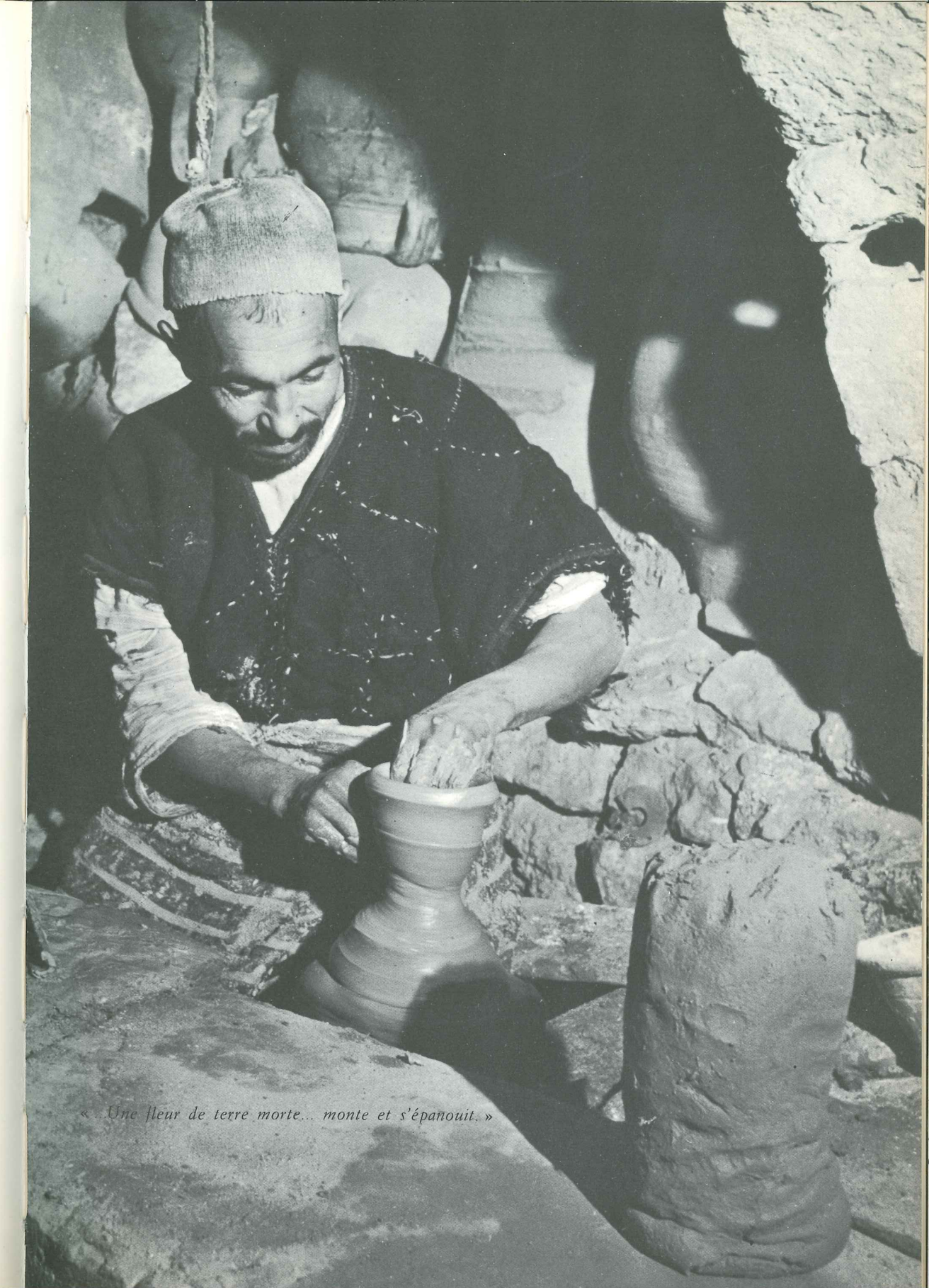
A côté de cette clef de voûte de l'économie djerbienne, **la poterie** fait figure de parent pauvre. Et pourtant, elle aussi a ses lettres de noblesse qui remontent à la plus haute antiquité. Certains auteurs (7, p. 4-11) admettent même qu'elles pourraient remonter à la préhistoire. Le Dr Bertholon pense, en effet, que la poterie djerbienne a subi entre le 3e et le 2e millénaire av. J. C. une influence égéenne qui s'est traduite par l'introduction du tour, puis entre 1500 et 1300 av. J.C. une influence Cypro-Carienne qui a été à l'origine des fours des potiers. Gsell est aussi d'avis que des relations ont pu s'établir entre les peuplades de la Petite Syrte et celles de la Mer Egée, à l'âge du bronze.

Il ne serait donc guère étonnant que les ancêtres des potiers de Guellala aient commencé à travailler l'argile il y a quatre ou cinq mille ans. Mais ce qui l'est beaucoup plus est que les moyens employés, les procédés de fabrication et les objets produits, n'ont pratiquement pas évolué depuis la préhistoire. On ne peut donc se défendre d'une certaine émotion — bien que l'on commence à en prendre l'habitude dans cette île toute pétrie de survivances antiques — en se trouvant devant ces « dieux de l'argile », comme G. Duhamel appelle les potiers de Guellala, qui continuent, avec les mêmes instruments, dans le même cadre, à produire les mêmes amphores homériques. Il constituent, ainsi, vraisemblablement, la plus vieille corporation artisanale du monde.

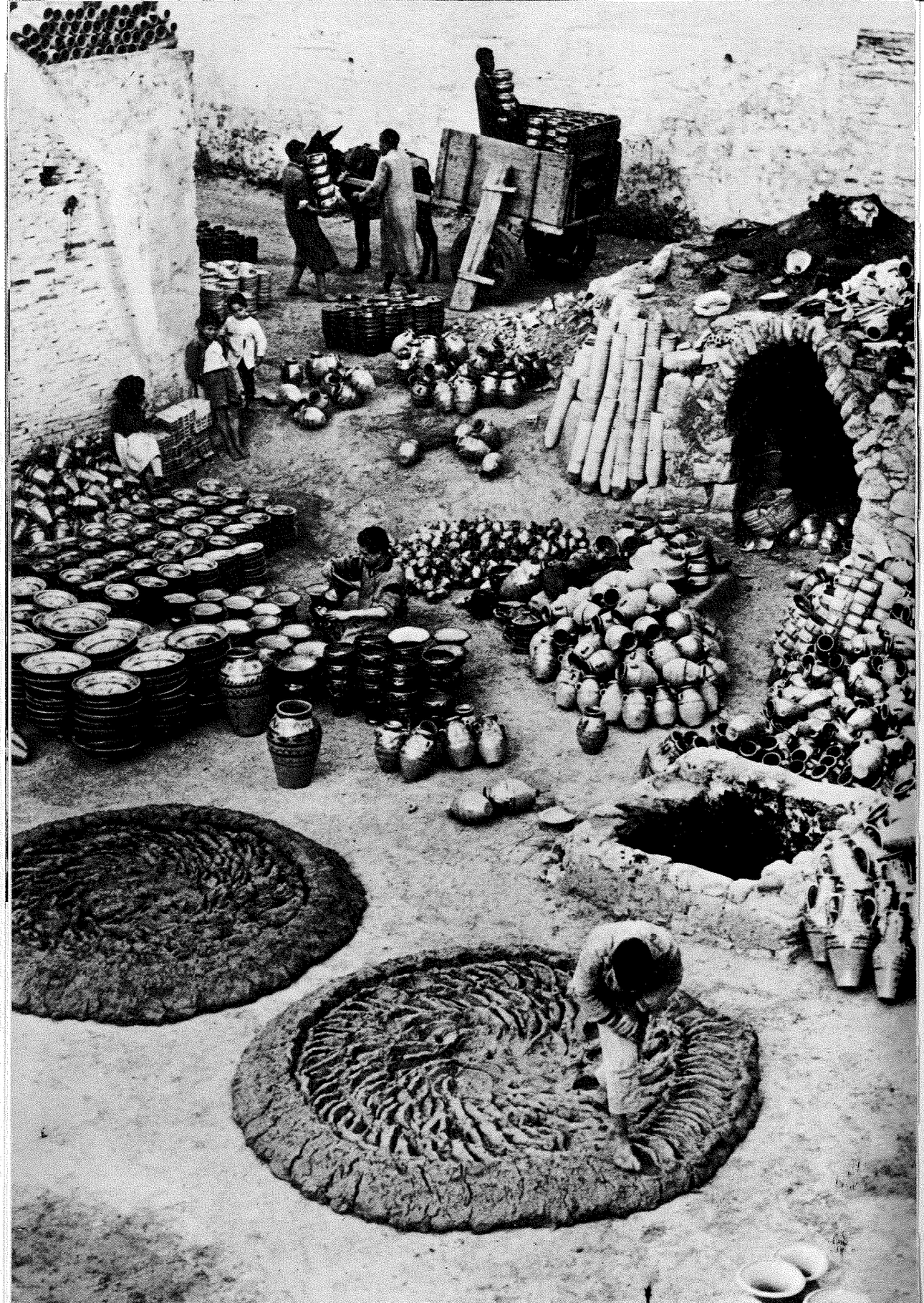
L'argile (en berbère « taghouri ») est extraite dans de longues galeries qui s'enfoncent jusqu'à 80 mètres de profondeur dans les marnes gypseuses quaternaires de Guellala. Ces « ghiran », véritables taupinières, sont d'une étroitesse telle que l'ouvrier qui procède à l'extraction doit souvent marcher à « quatre pattes » en transportant sur son dos le couffin rempli d'argile jusqu'à la surface... s'il y arrive, car il n'est pas rare, après les pluies, que la galerie s'effondre et l'enterre sur place.

Tous ces dangers et le marasme que connaît actuellement la profession expliquent que les carrières d'argile qui étaient des dizaines autrefois, ne soient plus que quatre aujourd'hui. Le potier achète sa matière première sur la base de 300 millimes le « zembil », c'est-à-dire la charge d'un chameau.

L'argile, transportée ensuite à dos de chameau jusqu'à l'atelier, est étalée au soleil, puis concassée en grains plus



« ...Une fleur de terre morte... monte et s'épanouit. »



Le travail de l'argile. Il se fait par malaxage avec les pieds. Au fond, à droite, entrée du four. A gauche, divers ustensiles en poterie vernissée prêts à être expédiés.

fins. Elle est, quelques jours plus tard, baignée dans de petits bassins remplis d'eau de mer qui donne à la marne plus de blancheur. Enfin, après un séjour d'une journée, elle est retirée, pétrie, malaxée avec les pieds jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte maléable ayant la plasticité de la cire chaude.

La glaise, alors, a une belle couleur ocre-jaune et se trouve prête à aller entre les mains du potier.

Celui-ci la façonne sur des tours très primitifs, (en berbère: « taïena », en arabe: « jarara »), faits de deux plateaux circulaires en bois d'olivier, fixés autour d'un axe vertical. Le plateau inférieur, plus large, est actionné par le pied qui lui imprime un mouvement de rotation. Le plateau supérieur sur lequel se trouve la matière plastique est, ainsi, entraîné dans un mouvement giratoire propice à la création des « beaux fruits d'argile ».

Le tour est lui même placé dans une salle très basse couverte d'une toiture en troncs de palmiers, appuyés sur des arcs de pierre surbaissés. L'obscurité et la fraîcheur qui y règnent permettent aux poteries de sécher lentement sans se fendiller dans une atmosphère appropriée. Puis c'est la cuisson. Les fours (en berbère: « tforent »), restés aussi primitifs que les autres instruments de fabrication, s'enfoncent sous terre pour éviter la déperdition de chaleur. La partie extérieure du four, de forme circulaire, est constituée par une épaisseur de grandes jarres qui maintiennent un certain isolement thermique. Un dôme d'argile percé d'une cheminée tient lieu de toit. Les petits fours contiennent en moyenne 500 jarres de 12 litres. Les grands fours en contiennent le double. Ils sont tous chauffés, au début, à feu doux avec des bûches d'oliviers, puis à grand feu de branchage d'oliviers et de palmes ensuite. La cuisson dure en moyenne cinq jours. Mais les déchets représentent un déperdition de 10 à 15% et souvent davantage. Les monticules de débris qui s'entassent près des fours en témoignent.

Que fabriquent ces potiers?

Leur production peut se classer en quatre catégories:

— La poterie « jeffaï », dont font partie ces énormes jarres (en berbère: « amiris ») où un homme tiendrait aisément et où sont stockés l'huile et les provisions familiales.

— La poterie « ahrach », qui, elle aussi, est une poterie blanche utilitaire, mais qui intéresse des récipients de moindre dimension, allant depuis « bent el khabia », c'est-à-dire la fille de la jarre, jusqu'à la minuscule gargoulette (en berbère: « tobkalt »).

— La poterie vernissée, colorée en vert avec une solution à base de plomb et qui comporte toutes sortes d'ustensiles ménagers, le couscoussier, des plats, des coupes,

mais aussi des tambourins (darbouka), des tuyaux etc. — Enfin, la poterie dite artistique, de création toute récente, qui produit dans 4 ateliers des objets vernissés et décorés, destinés surtout aux touristes.

Reste à préciser l'organisation de ces potiers et l'importance de leur production.

Le potier-tourneur, qui seul a une véritable qualification professionnelle, est aidé dans son travail par un associé non qualifié qui généralement doit posséder un chameau. L'associé est en effet chargé de transporter l'argile, le bois, l'eau pour le malaxage et, par la suite, les produits fabriqués. L'aide potier, qui est souvent un salarié, est chargé du malaxage, de l'enfournement, du défournement, et de l'entretien de la cuisson. On trouve, actuellement, 120 patrons-potiers, utilisant environ 170 fours, sur un total de 260 fours existants. Mais, même les fours en fonction ne sont utilisés que quatre à cinq mois par an, car la profession de potier, qui a résisté pendant des millénaires, traverse actuellement une crise très grave.

Que le potier djerbien ne travaille que 4 ou 5 mois par an, n'est pas un fait nouveau, car son activité, comme celle du tisserand, ou du pêcheur, a été conçue avant tout comme une activité complémentaire de celle de l'agriculture. Mais ce qui est nouveau c'est **le marasme** que traverse à présent cette corporation.

En 1938, 280 fours étaient encore en activité, répartis surtout autour de Guellala, de Sédouikech, de Fahmine. En 1961, il n'y en avait plus que 170 et les ateliers n'étaient plus que 133, dont 105 à Guellala et 28 à Sédouikech. Le reste, soit plus de 100 fours et 150 ateliers, avait fermé ses portes. Une enquête administrative, effectuée en 1963, concluait que les potiers djerbiens ne travaillaient plus qu'au 1/8 de leur potentiel et que leur âge moyen dépassait 42 ans.

C'est assez dire que l'élément jeune se détourne totalement d'une activité pénible, fatigante et de moins en moins rentable. La production de 1963, parvenait ainsi à 23.000 dinars à peine Or le patron doit partager ses gains avec son associé, après avoir payé sa matière première, son combustible et ses ouvriers. Comme il est trop pauvre pour faire face à toutes ces dépenses, il lui arrive pour ne pas fermer boutique, de s'endetter auprès d'un capitaliste, d'un « mercanti », comme ils disent, qui se fait payer sur la production à venir, vendue à bas prix. Bref lorsqu'il a ainsi distribué à chacun la part qui lui revient, il ne lui reste plus qu'un revenu moyen de 63 dinars par an, tandis que son aide arrive à peine à 36 dinars. Aussi, pour comprimer ses dépenses en est-il réduit sou-

vent à se passer de salariés, et à les remplacer par sa femme et ses enfants.

Ajoutez à cela la mévente, due à la modernisation du train de vie en Tunisie qui fait qu'on utilise de moins en moins ces articles « démodés », ajoutez-y encore la concurrence de la poterie blanche et vernissée de Nabeul qui en arrive à exporter sa production jusqu'à Djerba même, et vous comprendrez pourquoi la poterie djerbienne connaît, actuellement, un très grand déclin.

Quoi d'étonnant, alors, que les Djerbiens se désintéressent, à présent, du travail de l'argile au point que les 2/3 des briques utilisées à Djerba sont importées et que les deux briqueteries qui existent s'étiolent? Seuls les cinq artisans qui font de la poterie dite « artistique », toute récente, destinée aux « souvenirs » touristiques, et que tente d'orienter l'Office National de l'Artisanat, parviennent à des revenus plus décents, de l'ordre de 250 dinars chacun, par an.

Là encore, comme pour les tisserands, il suffirait de quelques mesures d'assainissement et d'encouragement pour améliorer la situation de ces artisans, dont plus de la moitié des gains est ponctionnée par trois ou quatre gros commerçants d'Adjim.

La richesse artistique authentique de ces potiers, qui a survécu à quatre millénaires, mériterait d'être sauvée.

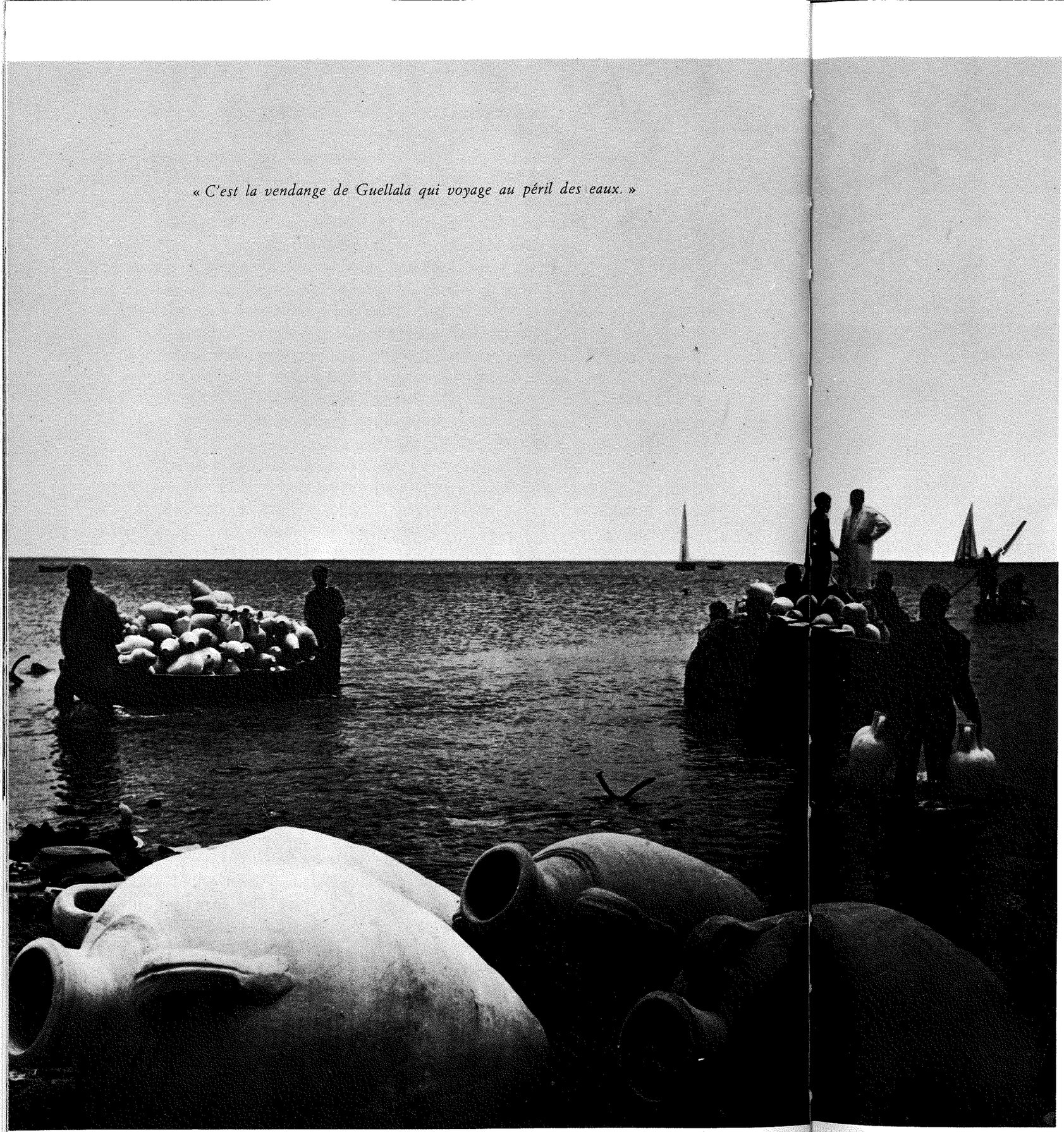
Il suffirait, pour s'en convaincre, de les regarder travailler. On comprendrait ainsi toute la beauté pure de leurs créations, comme l'a si parfaitement senti et exprimé G. Duhamel, dans une des plus belles pages qui ait jamais été consacrée à **ces « dieux de l'argile »**. Puisse ce passage, que nous détachons du « Prince Jaffar » (14 p. 91), contribuer à leur redonner la place qu'ils méritent:

« J'ai cherché des poètes. J'ai trouvé des potiers. Nul métier ne fait mieux penser à Dieu, à Dieu qui forma l'homme du limon de la terre.

« Si les gens de Nabeul appelent les potiers Djeraba, c'est à dire Djerbiens, c'est que l'île enchantée fut le berceau de l'art et en est encore le temple.

« Sur tous les chemins de Djerba, entre les remblais sablonneux, crêtés de petits agaves pourpres, circulent des chameaux, portant un faix énorme et vain: la grosse grappe des jarres sonores. Que s'élève la brise favorable et vous verrez cingler vers les ports du continent plus de vingt balancelles, chargées jusque sous la voilure: c'est la vendange de Guellala qui voyage au péril des eaux, les beaux fruits d'argile, les poteries non vernissées.

« C'est la vendange de Guellala qui voyage au péril des eaux. »



« L'atelier de Yamoun s'ouvre au ras du sol, entre les touffes des palmes et les collines de débris amoncelés au long des siècles. C'est une cave ombreuse et fraîche. De grandes amphores manquées, fendues à la cuisson, dressées, comme fascinées, lui servent de toit, de muraille et de rempart contre les rages du soleil.

« Yamoun se tient sur le seuil, les poings aux hanches. Il porte un bref tablier de toile, empesé par la terre. Il regarde ses garçons qui, devant la porte, cassent les mottes, les arrosent d'eau salée et les pétrissent longuement avec les pieds.

« Quand la danse laborieuse est finie, quand le rouleau malléable, purgé de pierres est disposé sur la girelle, Yamoun saute allégrement à la place. Il murmure l'humble prière qui peut sanctifier toute besogne: « Au nom de Dieu »! (Bism Allah).

« Et le mystère commence.

« Le tour, le maoun, est celui même dont se servaient, voici plus de quatre mille ans, les premiers artisans de l'Egypte.

« C'est le commencement du monde. L'ombre est traversée d'un unique rayon fulgurant que font parfois vibrer les mouches.

« Yamoun avec son pied imprime à l'appareil le mouvement circulaire, le mouvement des astres, le principe de toute genése. Puis, à deux mains, il saisit la motte d'argile, comme on ferait d'un visage pour le baiser.

« Et soudain que se passe-t-il? Une fleur de terre monte... monte et s'épanouit. A peine si l'homme a l'air de la toucher. Il la suit dans son ascension, il la caresse, il la contient avec étonnement. Comme un dieu, Yamoun assiste à son oeuvre. De temps en temps, il plonge les doigts dans une petite fosse pleine de boue liquide et il en flatte la créature.

« Puissance du mouvement giratoire: il semble deviner toutes les intentions, toutes les pensées de l'artisan: il les exprime en pâte, il les trahit. Yamoun entend-t-il trop bien faire, l'oeuvre grimace et se rebelle.

« Mais Yamoun est un dieu sensé: il engendre selon de vieilles lois.

« Et tout à coup, l'ouvrage paraît achevé. Le tour magique est plus prompt que le désir. D'un seul trait de fil, le vase est détaché du socle. Offrande! Des paumes prudentes le soulèvent. Est-il réel? Il a surgi si vite du sol originel que pour le faire on pourrait croire qu'il suffit de le rêver.

« Nous resterons éternellement à contempler le dieu de l'argile. »

une vedette du tourisme

Un nouveau venu vient de faire une spectaculaire entrée dans l'économie traditionnelle de Djerba, depuis cinq ou six ans: le tourisme. Il était naturel, en effet, et même fatal, que l'Ile des Lotophages, avec tout son charme et tous ses charmes, finisse par connaître le destin d'une vedette internationale du tourisme. Le monde des voyageurs contemporains découvrait ainsi, trente siècles après Ulysse, ce havre de calme, de beauté et de sérénité. Mais cette découverte elle même a suscité une telle faveur, un tel engouement que le problème majeur du tourisme dans cette île consistera précisément à la protéger contre les excès du tourisme et cela dans l'intérêt même de celui-ci. Djerba — qui n'a pu s'en rendre compte? — est une perle pour les yeux, pour le coeur, pour l'esprit. E. Grevin ne disait-il pas en quittant notre île: « Djerba! étrange phénomène de fixation en un point restreint du meilleur des êtres, des choses ou des éléments: une sélection, un choix, le Jardin d'Essai du Créateur »? (16, p. 144). Il écrivait cela il y a trente ans. Depuis, la perle a sans doute diminué de grosseur, mais elle ne manque pas encore d'éclat. Le tout est de savoir en user intelligemment ou plutôt poétiquement. Sinon elle cessera d'être une perle, car la beauté d'un pays comme celle d'une jolie femme ne saurait trop se commercialiser impunément. Il y a un minimum de pudeur en la matière qu'il faut savoir respecter. C'est ce seuil, au delà duquel se trouverait tuée la poule aux oeufs d'or du tourisme, qu'il s'agirait d'éviter de franchir, tant que le mythe du lotos est encore vivant.

Quelles sont donc les raisons qui ont suscité cette vogue que connaît l'Ile des Lotophages? Quelles ont été les réalisations qui en ont résulté et leurs conséquences sur le plan de l'économie locale? Il serait bon de le préciser.

Les atouts touristiques, on pourrait presque dire, comme au XVIII[e] siècle, les appas de l'Ile des Lotophages, apparaissent aux yeux et aux sens les moins avertis.

Homère, le premier, inventeur du lotos de l'oubli, s'en était rendu compte, et ces atouts se sont trouvés en quelque sorte immortalisés du fait de cette consécration. La légende d'Ulysse et des Lotophages continuera ainsi à chanter le charme de Djerba même lorsque celui-ci ne persistera plus que dans les prospectus touristiques.

Car ce charme qui subsiste — pour combien de temps encore? — a, par-dessus tout, le parfum mélancolique et désuet des âges d'or révolus.

Certes, l'harmonieux paysage djerbien avec ses plages dorées, ombragées de palmiers nonchalants, pourra durer longtemps encore pour enchanter une humanité à la recherche des joies et des beautés originelles. Mais ce qu'il importe de préserver comme le bien le plus précieux et le plus menacé de l'île, c'est son atmosphère humaine irremplaçable, cette ambiance où le passé le plus lointain se conjugue au présent le plus immédiat, où les personnages vivants de l'Ancien Testament, les potiers des temps de Minos, les tisserands contemporains d'Hannibal, viennent vous côtoyer, dans le décor immuable des oliviers millénaires, des « menzel » et des mosquées fortifiés du moyen age, des moulins à huile souterrains de Méninx, parmi ces fantomes en pétase, ces chameaux chargés de leurs mariées enlevées en « jahfa », au son des tambourins et des cornemuses.

Devant toute cette mythologie vivante comment ne pas « déraisonner »? Armand Guibert avait bien raison de dire à propos de Djerba: « Nul, parlant d'elle, n'a su le faire sans déraisonner ». Heureusement que lui aussi en a parlé, et parlé en amoureux qui ne s'en cache pas. « J'ai, avoue-t-il, des souvenirs de cette île pareils à des souvenirs d'amour. »

Il faut donc bien se persuader que ce que l'on vient quêter en priorité à Djerba c'est précisément ce bain d'atmosphère que nulle autre terre que l'île de l'oubli ne pourra jamais donner aux hommes.

Cela ne signifie nullement que les autres agréments qu'elle recèle soient négligeables ou superflus. Mais il ne sont là que pour mettre en état de grâce.

Ceux qui viennent y chercher le calme, le repos, la détente tranquille à une vie « sous pression », ne seront pas déçus.

Le silence, ce grand luxe des temps modernes, y est encore « fabuleux » comme disait G. Duhamel. Simone de Beauvoir, notait, elle aussi: « Djerba est un des lieux les plus silencieux du monde. »

C'est déjà un argument de poids: Djerba, l'île du silence.

Mais il y aussi la mer. La Méditerranée a gardé sur ces plages sauvages toute la candeur de sa virginité. On se sent, à son contact, redevenir soi-même, c'est-à-dire un autre homme, dans la féerie de ce sable pétri de lumière, sous ces palmes qui se pressent de toutes parts pour caresser indéfiniment le bleu immaculé du ciel.

Et la nuit djerbienne, hors du temps, le long de ces rivage indécis qui contribuent eux-mêmes à tisser cette paix intérieure sans mélange, cette relaxation à l'état pur, sans artifices et sans comprimés.

Ceux qui viennent pour se livrer aux plaisirs de la mer — et Dieu sait si elle en détient qui échappent à toute classification! — seront véritablement comblés. Les bains, la voile, la pêche, la chasse sous-marine les attendent.
On peut se baigner presque en toutes saisons, tant le climat a su adoucir la température de l'eau. Celle-ci est, en effet, ici supérieure d'environ deux degrés à celle de l'air ambiant en hiver. Comme la moyenne thermique de Mars est de 15°, 8 celle de l'eau dépasse 17°. Cette tiédeur n'a, du reste, rien d'étonnant, puisque dès le mois de Décembre les amandiers sont déjà en fleurs.

« La volupté de naviguer sans roulis ni tangage, sur une mer qui fait songer à l'eau filtrée d'une piscine tant elle est transparente et calme; de jouir de la sensation de glissement autrement reposante que le rythme de la vie terrestre...; de contempler pendant des lieues et des lieues le fond de la mer, à moins de deux mètres des yeux, et cela, sauf en quelques passes, tout autour de l'île et jusqu'à huit à dix milles; la joie de découvrir enfin quelque chose de la vie sous-marine; d'y trouver avec surprise tout ce qui, dans un aquarium, paraît de pure imagination; de laisser filer une main dans la tièdeur de l'eau et s'amuser des gerbes de perles que font les goutelettes dans le soleil; de regarder les marins rouler des cigarettes en silence; leur demander d'amener la voile pour stopper; de se baigner, se sécher, plonger à nouveau, se sécher encore, trois fois, quatre fois, dix fois...

«Rêve? Non pas, la vie à Djerba dès le mois de Mars.» (16, p. 115).

Mais il n'y a pas que les baignades sans fin, la voile, le ski nautique sur cette mer tranquille. Les amateurs de pêche et de chasse sous-marine, pour peu qu'ils soient orfèvres en la matière, risqueront de se trouver débordés dans ces eaux grouillantes de vie. Les plongeurs, tout en découvrant des paysages fantastiques baignés d'une lumière émeraude, pourront se livrer à leur passion tout au long des côtes, en évitant les pêcheries fixes, bien entendu. Mais il est des coins plus propices que d'autres

dont les connaisseurs gardent jalousement le secret, que nous allons nous permettre, cependant, de partager avec eux.

Le point le plus poissonneux de l'île, aussi bien pour la pêche au lancer, qu'à la ligne de fond ou au fusil harpon, se trouve probablement devant le Bordj Castil, à la pointe de la presqu'île de Bine El Oudiane. Le seul inconvénient est que la piste qui y mène est assez mauvaise et souvent boueuse. Mais une fois à pied d'oeuvre on ne risque pas de rentrer bredouille, car tout près du rivage, passe un oued sous-marin, profond de 4 à 5 mètres et large de deux cents mètres. Les loups, daurades, pageots, dentés, marbrés ainsi que les poissons bleus de surface, s'y bousculent littéralement.

D'autres coins également propices se trouvent au large du cap rocheux de Lalla Hadria et du Ras Taguermess. Là, non loin du rivage, sur une petite barque, on peut faire provision de pageots, dentés et mérous blancs.

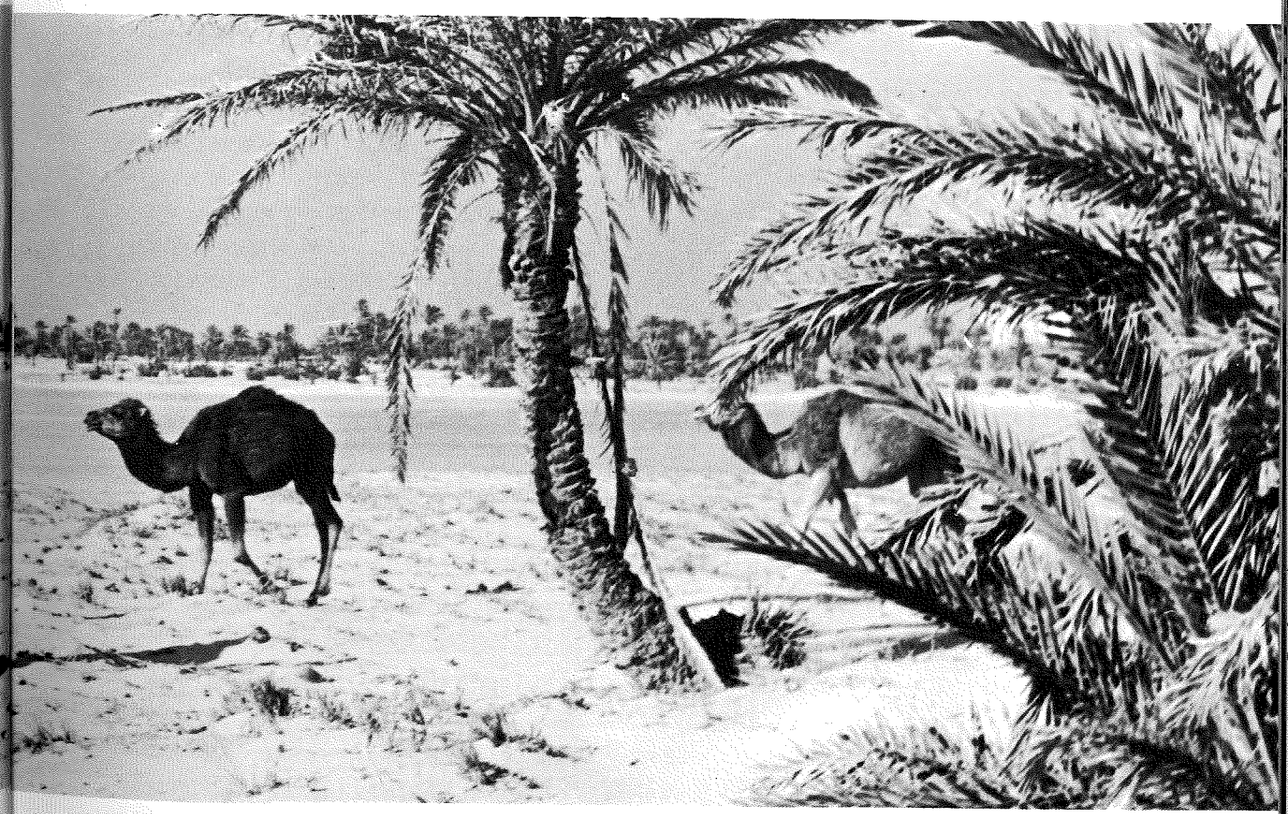
Pour la pêche au fusil harpon, on peut ajouter à ces lieux certaines criques rocheuses de la côte Ouest, près d'Adjim et de Sidi Djemmour. Dans la fosse d'Adjim, profonde de 54 mètres, les courants ne sont pas sans dangers.

Avec les joies infinies de la mer, **la douceur climatique** constitue un des principaux atouts touristiques de Djerba. Nous ne reviendrons pas sur la magie de cette « cinquième saison », qui, de tout temps, a exercé, par sa fraîcheur, son attrait sur les populations du Sud.

Mais les touristes, qui viennent à présent, cherchent avant tout le soleil. Le moins qu'on en puisse dire est que, là-dessus, ils ne seront pas rationnés.

Si l'on consulte, en effet, le tableau de la durée moyenne d'insolation en heures, par mois, pour la période 1950-1960, on constate que Janvier en a 234, Février 232, Mars 234, Avril 260, Mai 315, Juin 325, Juillet 373, Août 360, Septembre 298, Octobre 236, Novembre 223 et Décembre 208. Il est donc difficile de recevoir plus de soleil et de lumière, puisqu'en Décembre la moyenne d'insolation par jour est de 7 heures et qu'en Juillet elle dépasse 12 heures.

Mais, si le soleil est continuellement fidèle au rendez-vous, cela signifie que les journées pluvieuses, sont rares. On en compte 5 en Janvier, autant en Février, 4 en Mars, 3 en Avril, 2 en Mai, zéro en Juin, Juillet, Août, 4 en Septembre et en Octobre, 5 en Novembre et en Décembre. Cependant, cette dose massive de soleil ne s'accompagne pas d'une chaleur excessive, car, comme nous l'avons déjà



vu, l'atmosphère humide et plus dense de Djerba retient dans son filtre subtil tous les écarts de température et constitue de la sorte un merveilleux amortisseur thermique. Nous nous en sommes bien rendu compte en rapprochant les moyennes de Djerba de celles des régions voisines. Nous ne reviendrons pas là-dessus. Mais le fait que les moyennes des mois les plus chauds Juillet et Août soient de 26°, 6 et 27°, 6 pour Djerba, tandis qu'elles arrivent à 29°, 1 et 30° pour Médenine par exemple et qu'elles soient plus élevées encore à l'intérieur des terres, a une grande importance pour l'avenir touristique de l'île qui, tôt ou tard, deviendra le grand centre de rayonnement touristique pour tout le Sud, en cette saison.

Du reste, Djerba, pour les amateurs de bains de mer, pourra continuer à jouer ce rôle en hiver et polariser, de la sorte, la majeure partie du tourisme de la Tunisie méridionale. Mais les avantages de l'hivernage à Djerba apparaîtraient plus clairement encore si l'on pouvait établir un parallèle entre ses moyennes thermiques et celles de certaines villes européennes ou méditerranéennes.

Ainsi, la température moyenne de Janvier, à Djerba, est de 12°,1. Pour retrouver une moyenne semblable il faut attendre le mois de Mars pour Lisbonne (12°,3) et Palerme (12°,6), le mois d'Avril pour Marseille (12°,6), le mois de Mai pour Berlin (12°,7) et Paris (13°,1). Le Parisien ou le Berlinois qui arrive, donc, en Janvier, fait un bond de quatre mois dans son propre climat. L'écart est encore plus frappant en Mars où la moyenne thermique de Djerba est de 15°,8. Pour parvenir à une telle douceur climatique, le Parisien ou le Berlinois devra patienter jusqu'au mois de Juin (16°,6) et les Irlandais au mois d'Août (15,2 à Valentia). Il serait presque cruel de parler des pays nordiques dont les températures moyennes des mois les plus chauds ne parviennent pas à atteindre celles de Janvier dans l'Ile des Lotophages.

Comment dès lors pouvoir résister à la tentation de retrouver, en deux ou trois heures d'avion, le printemps ou l'été djerbien en plein hiver européen? Aucune autre station, à distance égale, ne saurait offrir de tels avantages. Mais ces avantages se trouvent en quelque sorte multipliés par le paysage végétal. Le spectacle de cette immense palmeraie disséminée au milieu de l'azur méditerranéen suffit à lui seul à réchauffer le coeur. Près du lagon de Sidi Garrous, non loin des huttes du Club Méditerranée, on a l'impression de débarquer sur un atoll du Pacifique. A ces atouts majeurs qui résultent de la beauté de son site, de la douceur de son climat, de l'exotisme de son manteau végétal, Djerba vient ajouter la carte maîtresse

de son riche passé qui demeure vivant dans plusieurs aspects de sa vie actuelle.

Certes, l'archéologie n'a pas laissé les traces qu'on était en droit d'en attendre. A cela deux raisons. La première est l'occupation humaine continue qui n'a pas permis aux ruines de subsister. La seconde découle de l'insuffisance des fouilles. Le cas le plus typique est celui de Méninx qui attend toujours d'être exhumée.

Quoiqu'il en soit, il subsiste suffisamment d'éléments archéologiques et de monuments historiques pour justifier un **circuit à travers le passé de l'île** (figure 6).

Cette promenade pourrait commencer par Méninx, près d'El Kantara.

Nous ne reviendrons pas sur l'aspect historique que nous avons déjà évoqué. Les quelques vestiges découverts se trouvent au Musée du Bardo. Seuls subsistent sur le terrain des colonnes, des chapiteaux romains, des traces de temples, d'entrepôts, de marchés, qui laissent supposer une grande ville commerçante dont la prospérité se trouvait liée à sa position de tête de pont qui lui permettait de contrôler tout le trafic qui se faisait vers l'Afrique.

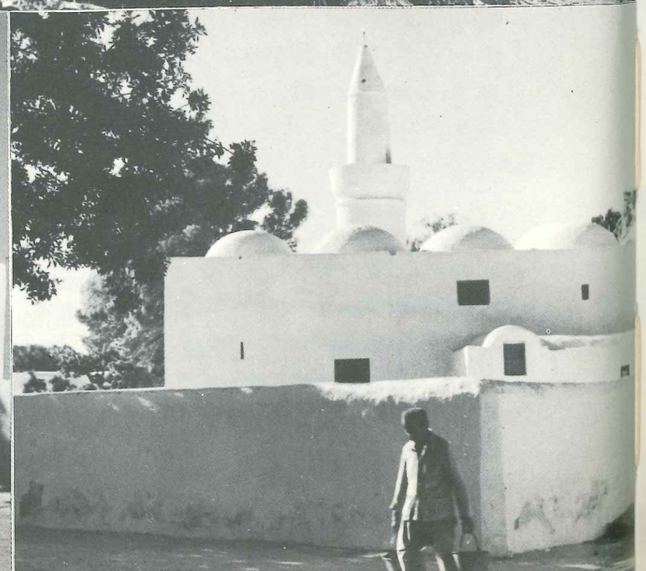
Près d'El Kantara existent aussi, creusées dans les bancs du quaternaire marin, des catacombes chrétiennes, ainsi que les vestiges d'une basilique, d'où provient le baptistère du Musée du Bardo.

A l'extrémité de la presqu'île de Bine El Oudiane se dresse la masse trapue, carrée, du Bordj Castil, encore assez bien conservé. Cette petite forteresse, construite en 1285 par Roger de Loria, amiral de Pierre d'Aragon, roi de Sicile, lors de sa seconde expédition contre Djerba, fut emportée d'assaut en 1334 par les Djerbiens, lassés de la tyrannie espagnole. Les troupes qui l'occupaient furent vendues comme esclaves.

La route qui relie l'île au continent, et que nous avons appelée, pour plus de commodité, l'ex-chaussée romaine, suit en réalité le gué de Trik ej Jemal (le chemin des chameaux). L'ancienne chaussée, encore sous les eaux, se trouve à droite. C'est le fameux Pons Zita, long de 6 kilomètres, qui rattachait Méninx à la presqu'île de Zita.

Sur le continent, la piste qui longe à une faible distance le rivage de la mer de Bou Grara, se trouve à peu près sur l'ancienne voie romaine qui rejoignait les différents « emporia », ces comptoirs romains établis autour de la mer intérieure. Celui qui dominait de loin tous les autres était incontestablement Gightis.

Les ruines qu'on y rencontre, à deux kilomètres de Sidi Salem Bou Grara, ne manquent pas de grandeur et témoi-



En haut, mosquée fortifiée d'El May. Noter les contreforts et les meurtrières. En bas à gauche, mosquée ouahabite de Houmt-Souk avec minaret en lanterneau. A droite, Mosquée des Turcs à Houmt-Souk.

gnent du développement de la ville, en particulier sous Antonin le Pieux qui l'éleva au rang de Municipe en 160 av. J.C. Un forum, entouré de portiques à colonnes, y a été dégagé. Il est dominé par un très beau temple consacré à Sérapis. D'autres sanctuaires, richement décorés, ont été édifiés en l'honneur de Mercure, d'Apollon, d'Hercule d'Esculape etc. On y voit des arcs de triomphe, des thermes à l'Ouest et au Centre de la ville, un marché, une chapelle et même une citadelle de l'époque byzantine.

Tout au long de la route qui boucle le circuit vers Djorf, on aperçoit souvent des vestiges romains.

De Djorf, une antique embarcation permet de regagner Adjim et l'Ile des Lotophages. Mais, de l'ancien comptoir de Tipasa, près d'Adjim, il ne subsiste pratiquement rien. Une fois à Houmt Souk, apparaît sur la côte le monument historique le plus important de l'île, le Bordj El Kébir, qu'on appelle improprement la forteresse espagnole. Ce Bordj, qui ne manque pas d'allure, bien qu'il soit en assez mauvais état, a été, sans doute, édifié vers 1450 par les souverains hafsides. Le corsaire Dragut, lorsqu'il s'empara de l'île, le restaura et le compléta vers 1557. Puis à leur tour, les Espagnols s'en emparent, en 1560, et le renforcent de quelques bastions. Mais, comme nous l'avons vu, il ne tardèrent pas à capituler devant les Turcs aidés de Dragut, et à être massacrés. Sur l'emplacement de la tour des crânes (Bordj er Rous), qui dura jusqu'en 1848, s'élève aujourd'hui une petite stèle commémorative ,située entre le port et la forteresse.

Cette randonnée à travers le passé de l'île pourrait s'achever à la synagogue de la « Ghriba », près de Hara Sghira. L'intérêt de cet édifice réside beaucoup moins dans son aspect architectural, dû à une restauration récente, ou même dans ses faïences ou ses ornements en bois sculpté, que dans le passé qu'il représente, et qui fait de lui un des hauts lieux du judaïsme mondial.

Pourtant, notre promenade serait incomplète si elle laissait de côté les mosquées de Djerba, dont l'architecture demeure unique dans son genre. Certes, il ne saurait être question de les visiter toutes puisqu'il y en a près de 300. Mais il paraît indispensable de s'attarder devant quelques unes. Leur pittoresque et leur beauté ne sont pas fonction de leur valeur historique. Il faut, bien entendu, avoir vu celle d'El May, une des mieux fortifiées, celle de Djemaa El Ghorba, de Sidi Brahim El Djomni, qui date de 1674, et celle des Marabouts turcs, à Houmt Souk, qui toutes les quatre sont classées comme monuments historiques. Mais même les plus modestes et les plus petites ont la candeur naïve et le charme d'un château de sable, sorti d'un rêve d'enfant.

Cependant, le passé de Djerba n'a pas laissé que des pierres mortes, des vestiges archéologiques et des monuments historiques. La passé vit pleinement dans le présent à travers les techniques des hommes, leurs traditions, leurs habitations, leurs costumes, et les diverses cérémonies qui marquent les étapes de leur existence. Tout au long des pages qui viennent de s'écouler nous n'avons cessé de relever ces survivances qui font de Djerba un véritable et inestimable musée éthnographique vivant.

On comprend, à présent, pourquoi nous disions qu'avec tous ses charmes et tous ses attraits Djerba n'allait pas tarder à connaître les faveurs **d'une grande vedette du tourisme.**

Elle qui avait vécu jusqu'à la dernière décennie en île heureuse, isolée, se voyait rattachée au continent par une route, et au reste du monde par un aérodrome, celui de Mélita, qui, en quelques heures d'avion, la mettait à la merci de la curiosité touristique de l'Europe. Une ligne régulière et quotidienne rattache ainsi l'île, par DC 4 ou par Caravelle, à l'aéroport de Tunis-Carthage, où des correspondances permettent aux voyageurs de poursuivre leur itinéraire aérien vers les principales villes d'Europe et d'Afrique du Nord (carte I).

Aussi, devant toutes ces facilités de transports, qui mettaient le paradis djerbien à portée de la main, le flot des touristes ne tarda pas à déferler sur les rivages paisibles de l'Ile du Lotos.

Il fallut donc aviser rapidement, et construire un équipement hôtelier à la mesure de ce nouveau destin.

Jusque là, en effet, l'île ne comportait qu'un hôtel de style sous-préfecture qui se trouva bientôt débordé. La zone choisie, pour recevoir dignement ces précieux envahisseurs, était sans conteste une des plus belles de l'île: un ruban de plages magnifiques et sauvages qui s'étire sur une quinzaine de kilomètres, à la pointe Nord Est, entre Sidi Mahrez et Aghir, en passant par le Cap Taguermess et la plage polynésienne de Sidi Garrous, flanquée de son lagon (figure 12).

Aux hôtels qui s'édifièrent à Houmt Souk, s'ajoutèrent bientôt ceux qui s'élevèrent, à 8 kilomètres de là, à Sidi Mahrez et Sidi Bakkour, sur la plus longue plage de l'île, toute tapissée de sable fin et ombragée de bouquets de palmiers. Puis d'autres poussèrent près du lagon de Sidi Garrous. En tout, l'île comptait, au 31 Décembre 1965, six hôtels d'une capacité d'hébergement de 522 lits (dont un de première catégorie de 162 lits, et un de deuxième catégorie de 196 lits) et un village de vacances de 720 lits, soit au total 1242 lits. Un sep-

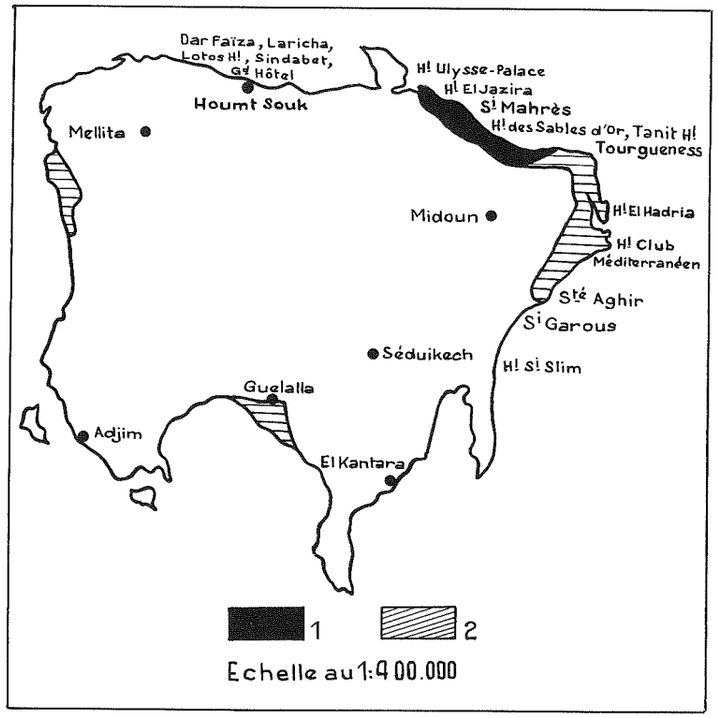


Fig. 12:

CARTE DE L'EQUIPEMENT HOTELIER

1 - Zone de l'équipement existant (les noms des principaux hôtels ont été indiqués, y compris ceux de Houmt Souk)

2 - Zone de l'équipement projeté (Les hôtels déjà réalisés ont été mentionnés)

tième hôtel vient d'être inauguré en Novembre 1966. Cet équipement hôtelier, un des plus modernes et des plus importants du pays, représente 13% de la capacité générale de la Tunisie. C'est aussi l'un des plus rentables, puisque son taux d'occupation, qui est de 73,5%, est le plus élevé de tous les gouvernorats. Du mois de Mars au mois de Novembre ce taux arrive à près de 85 % pour les hôtels djerbiens et à 53 % pour ceux de Tunis et Banlieue.

Aussi a-t-on assisté, au cours des cinq dernières années, à une véritable montée en flèche du nombre des nuitées des touristes à Djerba. On est, ainsi, passé de 17.118 nuitées en 1961, à 21.305 en 1962, 42.900 en 1963, 70.718 en 1964 et 122.422 en 1965, soit un accroissement de 700% depuis 1961.

Cette progression spectaculaire ne concerne que les hôtels. Si l'on y inclut les villages de vacances, on parvient, en 1965, à un total de 194.175 nuitées, sur 1.306.357 pour l'ensemble de l'équipement touristique tunisien.

Devant cette véritable ruée vers l'or, il fallut songer à voir grand pour faire de Djerba une des principales plaques tournantes du tourisme méditerranéen. Plusieurs étude pour l'aménagement touristique de l'île ont donc été entreprises. La dernière en date (27) prévoit de porter la capacité d'hébergement à 7.850 lits, dont

4.850 pour les hôtels, ce qui équivaut à multiplier par 6 l'équipement actuel. Ce programme grandiose s'intègre dans un plan d'ensemble de réaménagement qui transformera le visage traditionnel du pays des Lotophages. C'est ainsi, en particulier, que Houmt Souk, qui compte actuellement un millier d'habitants, est conçue pour en contenir 45.000 Outre ses fonctions administratives, commerciales et artisanales actuelles, la nouvelle ville devra regrouper une partie de la population, disséminée dans les « menzel », et centraliser la plupart des entreprises de loisirs: cinémas, théatres, dancings, avec même un grand casino installé à l'intérieur de Bordj El Kébir. Ainsi, comme dit ce rapport (27 p. 142), « le tourisme, à Djerba, dans les années à venir sera l'industrie la plus importante ».

Mais que va devenir Djerba dans toutes ces grandioses perpectives?

C'est tout de même un peu pour elle qu'on fait le déplacement. Il faudrait donc éviter de désagréger trop vite la richesse esthétique et ethnographique du pays et, pour cela, conserver à tout prix le charme anachronique qui seul fait de l'Ile des Lotophages une valeur sûre dans le domaine touristique. Le maintien de la vie djerbienne suivant son rythme millénaire apparaît comme la condition première de l'essor de cette activité nouvelle. Il n'y a aucun doute à ce sujet et c'est là un point essentiel.

Le second point qui mérite d'être précisé est de savoir dans quelle mesure cette épopée touristique profite aux Djerbiens. Car, s'il est flatteur pour Djerba de susciter un tel engouement international, il serait naturel qu'en contrepartie, les différents secteurs de son économie en tirent parti.

Dans quelle mesure l'agriculture, la pêche, l'artisanat, le commerce, en ont-ils bénéficié? Le tourisme a-t-il su s'intégrer dans le contexte économique local pour en devenir le stimulant et l'élément moteur, ou bien est-il demeuré un objet postiche sans aucune incidence enrichissante pour l'île?

Une enquête, effectuée en 1961 (31 p. 138), a essayé d'y répondre, en jaugeant les répercussions des dépenses effectuées par les touristes sur l'économie de la région.

Sur un total de 141.804 dinars dépensés à Djerba, en 1961, 10.000 dinars environ étaient consacrés à l'achat de produits locaux alimentaires, 19.000 dinars à l'achat de couvertures et divers souvenirs, 32.500 dinars aux salaires et 5.000 dinars aux dépenses de transports, soit

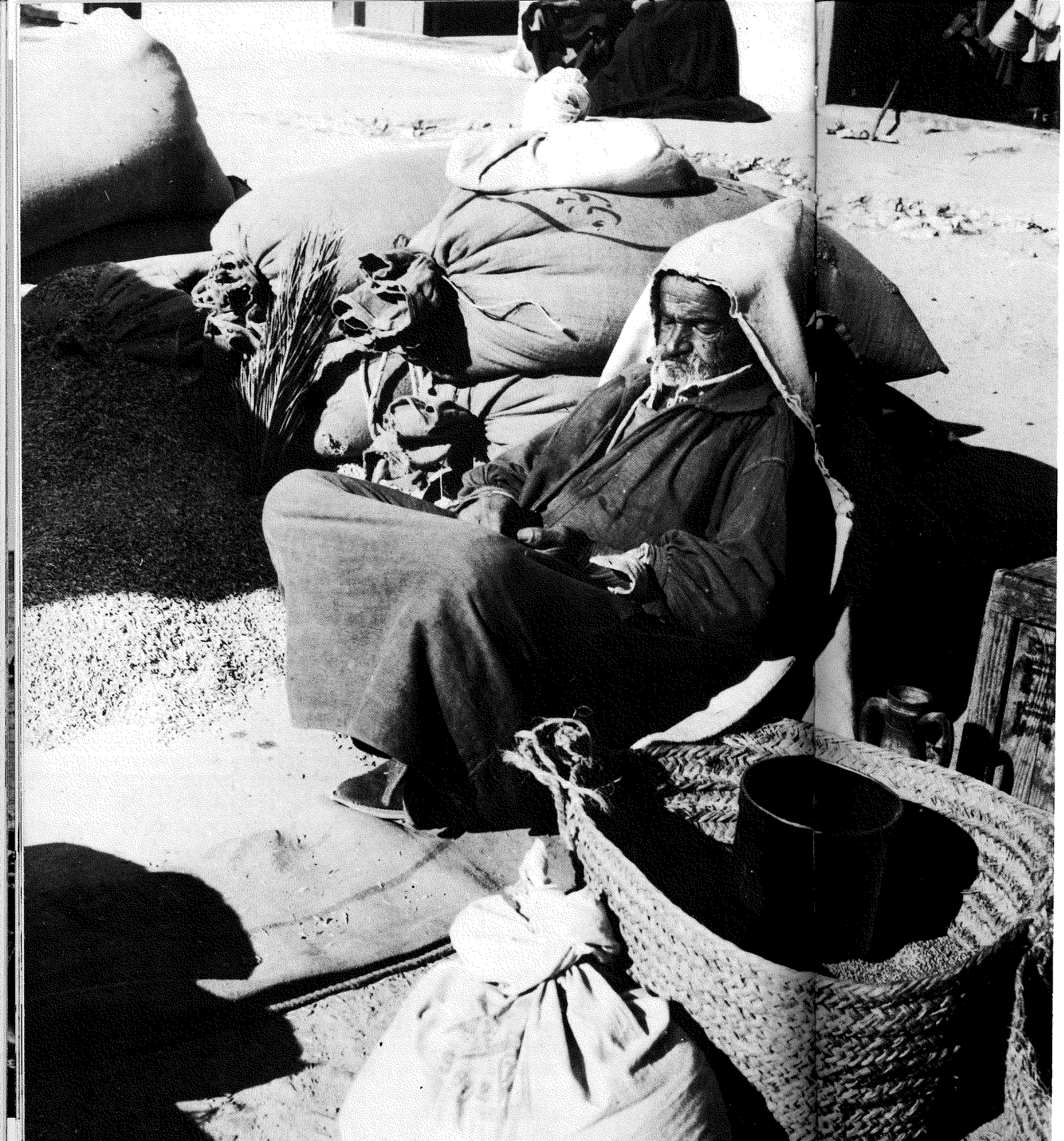
au total 66.500 dinars. Il est, du reste, à noter, que la moitié au moins des salaires concerne des non-djerbiens. Ce qui ramène à près de 50.000 dinars les apports du tourisme dans le circuit de Djerba. Cela paraît une contribution bien maigre si on la compare à l'ensemble de la valeur ajoutée, estimée, cette année là, à 2.479.000 dinars. Elle représente à peine le 1/4 des recettes fournies par les oliviers.

Il est vrai que ces données numériques remontent à 1961 et que le nombre des touristes est actuellement 7 fois plus élevé. Si les dépenses intéressant Djerba avaient suivi la même progression — ce qui est loin d'être demontré — on devrait parvenir à un apport de 350.000 dinars. Ce n'est là qu'une estimation, fondée sur une simple hypothèse qui mériterait d'être vérifiée.

Mais malgré tout, ce grand mouvement touristique ne semble pas avoir constitué, comme on aurait pu l'espérer, l'élément rénovateur, en fonction duquel aurait pu se remodeler toute l'économie de l'île. L'enquête de 1961 précisait que la consommation quotidienne par touriste était de 170 millimes en produits djerbiens et 850 millimes en produits extérieurs. Cela explique que l'agriculture, la pêche, l'artisanat etc, aient si peu progressé et que l'influence du tourisme à leur égard ait été aussi mince. Il y aurait donc lieu de reconsidérer totalement l'optique du tourisme en fontion de l'économie locale. C'est là un impératif catégorique pour Djerba.

Car il est trop évident que sur le plan social la confrontation d'une société de type patriarchal, plongée dans son puritanisme moral, comme celle de Djerba, avec des flots de touristes expansifs qui cherchent à s'abreuver de soleil dans des tenues très réduites, n'est pas sans présenter des dangers de dissolution. D'une façon générale cette invasion de visiteurs bouleverse totalement la vie de l'île et les habitudes de ses habitants. Il serait donc souhaitable que, du moins sur le plan matériel, ils puissent en tirer quelques avantages. Le ravitaillement des hôtels en poissons, légumes, fruits devrait être puisé dans les ressources locales lorsqu'elles existent et il faudrait s'employer à les susciter lorqu'elles n'existent pas. De même les touristes devraient faire appel davantage aux productions de l'artisanat djerbien qui trouverait là de nouveaux débouchés.

C'est seulement dans la mesure où on saura l'intégrer dans le circuit économique, social et humain local, que le mouvement touristique pourrait constituer un facteur positif de développement et une source de rénovation et d'enrichissement.



un rythme de vie immuable

Nous avons pu suivre, jusqu'ici, le Djerbien dans les multiples domaines de son activité économique. Mais comment se déroule le rythme de sa vie quotidienne? Comment a-t-il conçu son habitat et organisé sa demeure?

Quel est son revenu moyen et la structure de son budget familial? En quoi consiste son alimentation, son costume, sa conception du mariage et même de l'existence? Comment apparaissent les traits dominants de son caractère?

Autant de questions qui vont nous permettre d'entrevoir l'homme après avoir tenté de connaître le producteur et ses problèmes.

S'il est vrai que le tempérament d'un peuple se reflète dans son mode architectural, le caractère djerbien se retrouve fidèlement dans le style particulier qu'il a su donner à son habitation.

De même, en effet, qu'il y a un climat djerbien, un groupe ethnique, linguistique et, dans une certaine mesure, religieux, particuliers à Djerba, de même qu'il y a un genre de pêche, de navigation, de travail artisanal, propres à cette île, de même on y rencontre un type de maisons qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. La personnalité exceptionnelle de ce petit peuple a marqué, ainsi, de sa puissante empreinte tous les domaines où elle a pu se manifester. L'individualisme djerbien apparaît, de la sorte, tout entier dans l'habitat, c'est à dire dans le mode de répartition des habitations.

Cet habitat n'est ni exclusivement rural, ni urbain, car il n'y a ni ville ni campagne séparées. C'est l'interprétation de ces deux types de peuplement: une sorte de banlieue diluée et verdoyante, avec ses vergers enchassant des « menzel » candides, avec son réseau ramifié de chemins vicinaux bordés de haies de cactus ou de pierre séches. On chercherait vainement où se trouve la grosse bourgade, aux ruelles tortueuses et aux maisons agglutinées, si commune au paysage méditerranéen.

Ici, trois exemples à peine de ce type d'habitat groupé:

les deux ghettos de Hara Kbira et Hara Sghira ainsi que Houmt Souk. Les autres centres, comme Midoun, Adjim, Mahboubine, El May, Sédouikech ne sont pas à proprement parler des lieux d'habitation. Ils présentent les caractères communs à toutes les agglomérations djerbiennes d'être uniquement des centres d'échanges, des marchés, des souks pourvus d'un équipement commercial et artisanal. On s'y rencontre le jour pour traiter les affaires, mais le soir, ils sont presque vides: chacun regagne son « menzel » à la campagne.

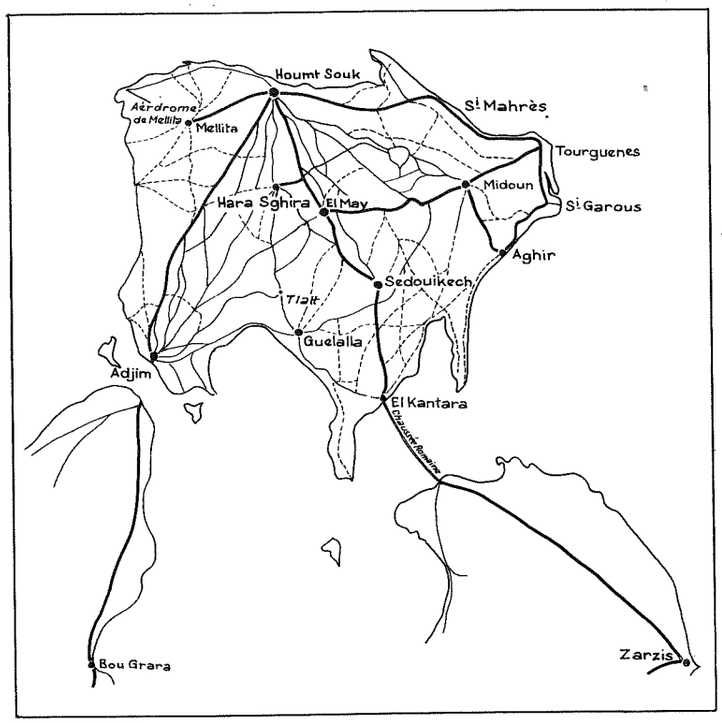


Fig. 13:

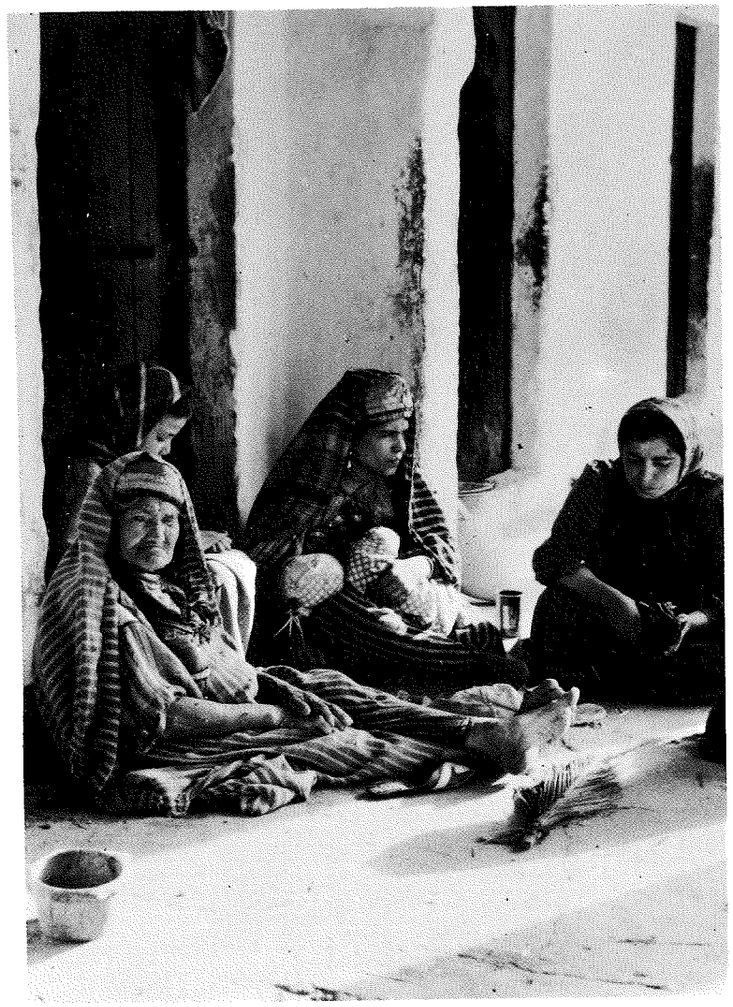
CARTE ROUTIERE

Les traits pleins représentent les routes principales; les traits plus fins, les routes plus ou moins carrossables; les pointillés, les pistes

Houmt Souk, elle-même, n'échappe pas à cette règle. On n'a commencé à y loger que depuis peu de temps. Aussi n'y compte-t-on encore que 1288 habitants sur les 10.804 qui peuplent le cheikhat.

Seules les deux haras ont éprouvé, pour des raisons de communauté religieuse, le besoin de vivre en vase clos. Aussi, tranchent-elles assez nettement sur les autres bourgades de l'île par leurs ruelles étroites, boueuses, malpropres et bruyantes. Parfois, la majesté d'une barbe antique ou le chatoyant costume d'une jeune fille vient y mettre une note de poésie. L'émigration juive de ces dernières années a, cependant, pratiquement vidé Hara Sghira de sa population israélite. Aussi, des nouveaux venus, en provenance de Ben Gardane, Zarzis et Médenine, en ont-ils profité pour s'installer dans les logements vacants et forment-ils aujourd'hui la majeure partie des habitants de ce centre.

La corne d'abondance du marché de Houmt-Souk



Une famille juive de Djerba

Quant à **Houmt Souk,** son importance découle moins du nombre de ses habitants, assez réduit en somme, que de son rôle administratif et surtout commercial, comme l'indique son nom même. Le terme de « Houmt », qu'on retrouve fréquemment, signifie simplement quartier, ce qui montre bien que dans l'esprit de ces insulaires toute l'île ne constitue qu'une seule agglomération aux multiples quartiers. Houmt Souk est donc « le quartier du souk ». Aussi est-ce son rôle commercial qui prime. Mais ses fonctions administratives ne sont pas négligeables. C'est en effet le siège de la Délégation ("Mootamdia"), de la Justice de Paix, de la Garde Nationale, de l'Hôtel des Finances, de la délégation des Travaux Publics etc.

Houmt Souk, en tant que capitale économique, centralise toutes les activités commerciales, artisanales, agricoles de l'île.

Avec ses belles artères aérées et ombragées, se détachant sur la toile de fond du Bordj El Kébir, Houmt Souk

connaît, en effet, une grande animation, en particulier les jours du marché qui se tient le lundi et le jeudi. Ces jours là, arrivent de tous les coins de l'île, et même de Zarzis et de Ben Gardane, vendeurs, acheteurs et curieux. Toutes les routes et les pistes qui convergent vers Houmt Souk y drainent les légumes et les fruits de Mahboubine ou de Midoun, les poteries de Guellala. Les couffins débordant de poissons ou de poulpes séchés y côtoient les chapelets de piments rouges, les nasses des pêcheurs, les articles de vannerie, les tas de noyaux de dattes, les invraisemblables assortiments d'épices et de condiments. Plus loin, c'est le marché de la laine (Souk el laffa), où s'entassent, pêle-mêle, les couvertures zébrées. A l'entrée de la ville, c'est le marché à bestiaux, avec ses ribambelles de chameaux, d'ânes, de mulets, de chèvres, de moutons enrubannés pour l'Aïd.

La foule n'est pas moins bariolée et pittoresque que les produits ou les bêtes: nègres d'Arkou ou d'Oued Zbib exubérants, Berbères du Sud flegmatiques dans leurs « kadroun » blancs, nomades du continent drapés dans leurs « ouezra » brunes comme dans une toge antique, commerçants arabes de Houmt Souk palabrant avec des patriarches juifs, sortis de l'Ancien Testament.

Le long boyau du souk du cuir regorge d'animation. Chaussures, « balgha » couvertures de laine ou de soie multicolores, bijoux des marchands juifs, tout est tâté, soupesé, avant d'être finalement acheté. Et tout ce monde va, vient, pérore, discute pour tomber, enfin, d'accord.

Car on finit toujours pas se mettre d'accord à Djerba. Très peu de disputes .Les gens sont calmes, équilibrés et préfèrent la solution amiable, celle du bon sens. Une étude récente (A. Bouhdiba: criminalité et changements sociaux en Tunisie - Cérès - 1965) a montré que le Gouvernorat de Médenine, où se trouve Djerba, avait, avec 2,2%, le plus faible indice global de délits de Tunisie.

Le soir venu, toute l'animation du jour se dilue comme par enchantement dans le silence d'une ville abandonnée. Aucune vie nocturne chez ce peuple laborieux. On se couche tôt pour être de bonne heure à pied d'oeuvre. Seuls quelques cafés maures maintiennent des îlots de vie, et les consommateurs, accroupis autour d'une tasse de thé, écoutent, indifférents, cette radio qui a remplacé le vieux conteur qui, il y a quelques années encore, égrenait dans la nuit tranquille les belles épopées du temps jadis. Ce calme étrange, ce « silence fabuleux » ,« cette paix surnaturelle », qui baignent la campagne djerbienne le jour, flottent, tel un lourd parfum, durant la nuit. On dirait que les coqs eux mêmes, pris par le charme, n'osent plus chanter, ni les chiens aboyer.

Chaque « menzel » se referme alors jalousement sur son monde mystérieux où la cellule familiale connaît une forte unité. Le Djerbien tient, en effet ,avant tout à se sentir « chez lui », sans être gêné par aucun voisinage encombrant. Mêmes les visites sont chose rare. La conversation se déroule en chemin, au cours de la corvée d'eau ou du lavage de la laine pour les femmes, dans les souks ou les ateliers pour les hommes. Du reste, le Djerbien n'est pas très « causant »; il n'aime pas les bavardages inutiles; c'est un homme économe même dans ses paroles.

Dans la campagne djerbienne

La dispersion des mosquées est également typique de ce pays. Presque partout de par le monde, l'église ou la mosquée a eu un effet cristallisateur sur l'habitat. Ici, les mosquées sont demeurées solitaires, essaimées à travers la campagne. Le Djerbien a préféré s'imposer une longue marche pour rejoindre son lieu de prière plutôt que de renoncer à avoir ses « coudées franches ».

Cela ne doit pas du tout laisser supposer un manque de piété quelconque, bien au contraire. S'il fallait en juger par le nombre des mosquées, les Djerbiens seraient même les plus pieux du monde, puisque avec ses 288 mosquées (dont 166 ouahabites) Djerba arrive à la proportion très honorable d'un édifice religieux pour 200 habitants.

Cependant, une double question se pose **à propos de cette dispersion de l'habitat.** Quelles en sont les causes? Y a-t-il eu une évolution dans ce mode de peuplement? La principale raison de cet essaimage, nous venons de le voir, semble psychologique.

Le Djerbien aime trop sa liberté pour accepter de la voir génée par un voisinage tracassier. On pourrait même mesurer ce besoin d'isolement par un thermomètre amusant, celui des tabias. Leur hauteur est souvent fonction de la susceptibilité du propriétaire. Dans le Nord, c'est un véritable rempart qui met le « menzel », à l'abri des curieux, même montés à dos de chameaux! Dans le Sud, les Ouahabites, plus tolérants, ont des talus de pierres sèches.

Un autre aspect de cette tendance « isolationiste », se retrouve dans ce qu'on appelle, ici, «la maison des invités ».

La tradition d'hospitalité qui existe chez tous les musulmans du monde est particulièrement touchante chez les Djerbiens qui savent, pour peu qu'ils en aient les moyens, recevoir en grands seigneurs. Mais ils ne tiennent pas à ce que cette tradition entraîne la moindre perturbation dans la sacro-sainte intimité familiale. Aussi chaque « menzel » qui se respecte possède-t-il une bâtisse indépendante: la maison des invités.

L'individualisme et le besoin d'« autonomie interne » sont donc pour beaucoup dans cette dispersion des habitations. D'autre facteurs y ont aussi contribué.

Et d'abord l'eau.

On a cru souvent pouvoir expliquer l'habitat groupé par la rareté des points d'eau et l'habitat dispersé par leur abondance. Ce serait trop facile. Il faut toutefois noter que l'eau de boisson provenant, ici, des citernes la concentration autour des points d'eau n'avait pas sa raison d'être. L'éparpillement des terres cultivables, le

morcellement foncier, l'attachement du Djerbien à sa terre ont aussi joué en faveur de cet essaimage résidentiel qui demeure un des traits les plus caractéristiques du paysage djerbien.

Il s'agit de savoir, par ailleurs, si cet habitat a toujours été le même et s'il n'a pas connu une certaine évolution. Il ne semble pas qu'il y ait eu des changements à ce point de vue depuis l'antiquité. Les seules transformations résident dans la lente émigration du peuplement de la côte sud, tournée vers l'Afrique, vers la côte nord. Méninx, Haribus, Tipasa etc., faisaient face au continent pour contrôler les routes commerciales qui s'y acheminaient. Par la suite, l'importance des caravanes diminuant, la densité glissa vers la « huerta » du Nord Est. D'autre part, le facteur sécurité ou plutôt insécurité joua un rôle essentiel dans cette remontée vers le Nord. On tenait ainsi à s'éloigner, malgré la destruction de la chaussée romaine, du littoral sud, exposé aux incursions des nomades. Jusqu'à présent les pêcheurs d'El Kantara habitent à Sédouikech, c'est-à-dire à 8 kilomètres à l'intérieur des terres, pour demeurer à l'abri des côtes incertaines.

Aujourd'hui, le retour de la sécurité et la vogue touristique tendent, au contraire, à attirer les nouvelles constructions vers la zone côtière, surtout dans le Nord et le Nord Est.

Combien y-a-t-il actuellement de menzels?

En 1940 les renseignement fournis par les cheikhs en mentionnaient 3.673 et en 1961, 7.084. Faut-il en conclure que le nombre des maisons d'habitation a pratiquement doublé alors que la population s'est à peine accrue d'un quart au cours de cette période? Il ne semble pas. Ces données ne paraîssent pas très solides, car la notion même d'habitation n'était peut être pas la même.

Ce qui est, par contre, plus intéressant à noter, ce sont certains éléments fournis par le dépouillement du recensement de 1956. Le nombre de feuilles de ce recensement a été de 11.489. Ce nombre correspond aux personnes habitant sous le même toit, c'est à dire aux familles. Les 62.613 habitants de l'île se répartissaient donc entre 11.489 familles, ce qui permet de déduire qu'en moyenne les dix familles comptaient 54 personnes. Or, au recensement de Mai 1966, les 65.533 Djerbiens se groupaient en 13.204 foyers. Ainsi toutes les dix familles n'avaient plus que 49 membres. Cet amenuisement de la famille ne fait que confirmer ce que nous savons déjà sur l'accélération de l'émigration.

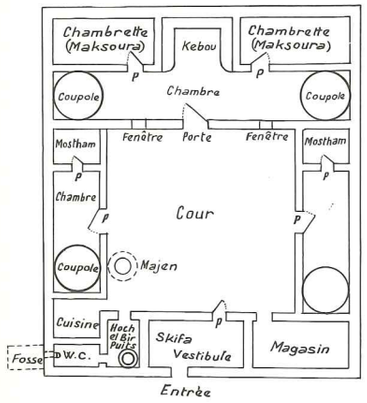
Un menzel du sud de l'île, avec ses « ghorfas » carrées aux quatre coins, qui rappellent les tourelles d'un fortin.

Mais dans quel cadre architectural la famille djerbienne déroule-t-elle son existence? **En quoi consiste le « menzel »?** Il s'agit de le préciser.

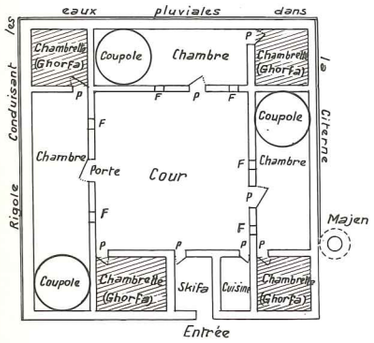
Nulle part ailleurs qu'à Djerba ne se retrouve un tel type de maison qui paraît avoir été influencé à la fois par le milieu, le passé et le caractère djerbiens.

Le milieu a exercé son action par les matériaux de construction, le climat par son absence d'eau, le passé par des siècles d'insécurité, le caractère djerbien par le besoin d'autonomie, de commodité et de propreté.

Nous sommes renseignés sur ce type de construction par l'étude assez ancienne sur « L'habitation rurale en Tunisie » d'A. Bernard (5), et surtout par un article de L .Combes (10, p. 52-64) paru en 1959, ainsi que par les notations que nous avons pu effectuer sur place. Ce qui frappe d'abord, c'est l'homogénéité du style: aucune note disparate. On croirait qu'un service de l'urbanisme a, depuis les temps les plus reculés, imposé le même modèle, à peu de choses près, pour toutes les maisons de l'île. Or cette unité frappante est d'autant plus étonnante que le Djerbien est un grand voyageur qui a vécu un peu partout, en Afrique du Nord, et dans le Proche Orient. Il aurait pu en rapporter le goût de styles étrangers qui auraient bigarré et métissé l'archi-



1 - Maison de Houmt Souk



2 - Maison de la région de Midoun et de Mahboubine

tecture locale. Mais il n'en est rien. Lorsqu'il est revenu sagement terminer ses jours dans son île, il a respecté fidèlement la tradition architecturale de son pays, comme il a toujours respecté toutes les traditions de ses aïeux. Il en est résulté cette unité harmonieuse si plaisante à voir.

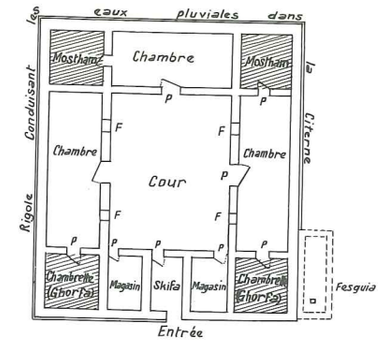
L'aspect extérieur du « menzel » tient à la fois de la villa, du marabout et de la forteresse. Presque toujours carré ou rectangulaire, sans fenêtres sur l'extérieur, avec une seule porte d'entrée massive, le « menzel », flanqué aux quatre coins, parfois à trois ou à deux seulement, de tours carrées qui constituent les « ghorfas », manifeste un souci évident de défense. Heureusement, les coupoles qui coiffent de leur harmonie orientale certaines parties des terrasses viennent reposer la vue de la silhouette massive des tours qui rappellent un chateau fort. Ces tours qu'on appelle « kouchk » ou « ghorfa » servaient de bastillon et d'observatoire pour surveiller les environs, à une époque encore récente où invasions et guerres civiles étaient monnaie courante. Mais ces « ghorfa », aux fenêtres ouvertes aux quatre vents, permettaient non seulement de tirer sur l'ennemi, mais aussi de profiter de la fraîcheur estivale. L'été, on monte donc « en villégiature » dans les « ghorfa », où l'on peut goûter, le soir, la brise marine après des journées torrides.

Climat et souci de sécurité se sont donc conjugués pour donner aux habitations ces caractères que le traditionalisme djerbien a maintenus toujours identiques.

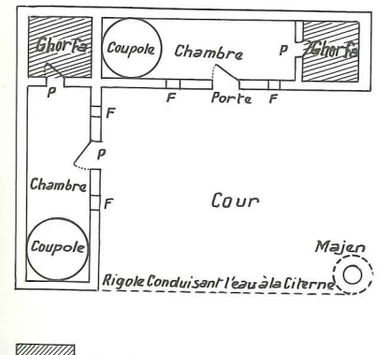
Quant au souci de l'eau, il s'exprime dans les citernes, qui accompagnent chaque menzel, citernes dont le volume est proportionnel à la superficie des terrasses ou de l'impluvium à fleur de terre qui les complète.

Cette maison, mystérieusement fermée sur l'extérieur, est, comme la villa romaine ou la maison arabe, toute entière ouverte sur l'intérieur, c'est à dire sur la cour centrale où se déroulent les travaux ménagers (figure 14).

Généralement, trois pièces longues et étroites débouchent sur cet atrium, le 4e côté étant occupé par les communs et la « squifa », vestibule en forme de baïonnette pour éviter les regards indiscrets. Les chambres comportent à leur extrémité une sorte de large banc en pierre, la « doukkana », servant de lit, au dessus duquel reposent les coupoles. Sous la « doukkana » une petite niche tient lieu de table de nuit. La pièce principale, celle du maître, fait face à l'entrée et commande, par son orientation vers l'Est, toute la disposition de la maison. On y trouve, en outre, un petit escalier intérieur qui mène au premier étage, c'est à dire aux ghorfas.



3 - Maison de la région de Guellala et de Sedouikech



4 - Maison de la région d'Arkou et de Béni Maaguel

Fig. 14

PLANS D'HABITATIONS

Ghorfas: *chambres du premier étage*
Mostham: *chambre d'eau réservée surtout aux ablutions*
Skifa: *vestibule*
Kbou: *salon*
Houch el Bir: *chambre du puits*
Majen: *citerne*

Dans les premiers plans, on note une absence totale d'ouvertures sur l'extérieur, sauf la porte d'entrée. Pas de Ghorfas dans la région de Houmt Souk, alors qu'elles prennent l'aspect de tourelles défensives aux quatre angles presque partout ailleurs. Absence de coupoles dans la zone Kharédijte

Dans ces demeures djerbiennes, qui paraîssent sévères et austères de l'extérieur, tout a été prévu pour que la vie familiale se déroule parfaitement: la citerne, le cellier, le grenier (la « matmoura »), le magasin pour la paille. Tout y est « fonctionnel » dans les moindres détails. Ainsi, près de la porte d'entrée, se trouve dans le sol un petit creux, destiné au ramassage des poussières après le balayage, car le seuil de la porte donnant sur la cour est surélevé pour empêcher les eaux de pluie de pénétrer. La porte de la maison comporte aussi un système permettant de la bloquer intérieurement, et deux heurtoirs, l'un, en bas, pour les piétons, et l'autre, plus haut, pour le cavalier sur se monture.

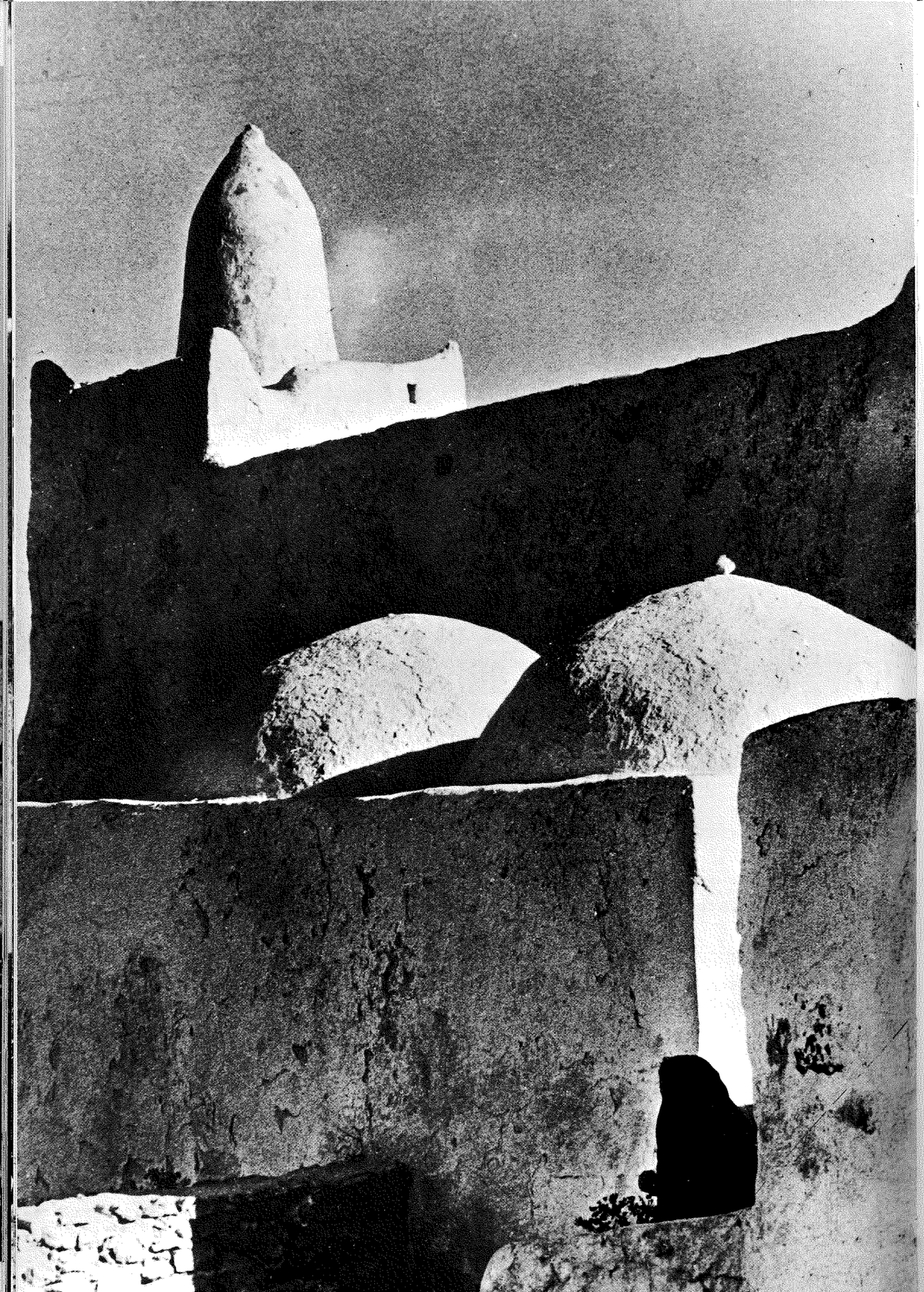
Bref, tout a été conçu et calculé minutieusement pour une vie simple, équilibrée, agréable, à l'échelle des possibilités du propriétaire.

On retrouve dans le mobilier, ce goût sobre et un peu ascétique du Djerbien. Bien entendu, un certain luxe tend actuellement à pénétrer timidement. Mais on ne trouve encore, généralement, pour tout mobilier, que quelques matelas d'algues sèches ou de crin, des coussins de laine, des tentures, des tapis, des nattes de jonc ou d'alfa, quelques coffres, et sur les murs des images pieuses ou des phrases du Coran calligraphiées sur la tablette du bambin qui va au Kouttab.

La « squifa », elle, sert à entreposer les bardas des montures, les « dlou » du puisage, ou quelques instruments agraires. En général aucun étranger n'y pénétre, sauf le colporteur juif. De même aucune bête n'a le droit d'y accéder. Chameaux ou mulets ont leur abri à l'extérieur. Seul le mouton de l'Aïd peut prétendre à cette faveur, toute passagère du reste.

Si toutes les maisons djerbiennes ont un air de famille et un style commun marqué, plusieurs variantes existent qui les différencient par certains détails propres à chaque région. Ainsi du côté de Guellala et de Sédouikech, soit pour des raisons d'austérité religieuse, soit pour des raisons défensives, les coupoles ont disparu des « menzel » qui prennent ainsi davantage l'allure de demeures fortifiées. Dans la zone d'Adjim, les maisons, plus modestes, ne comportent que deux pièces au lieu de quatre (figure 14). C'est dans le cheikhat de Houmt Souk que se trouvent, par contre, les habitations les plus cossues. Elles rappellent les plus belles maisons arabes de Tunis ou d'ailleurs, avec en plus une profusion de coupoles. Mais dans cette partie de l'île, moins menacée, l'impératif de la sécurité n'avait plus sa raison d'être, aussi les ghorfas y ont-elles totalement disparu.

Pour construire son « menzel », le Djerbien n'utilise



Minaret à réminiscence phallique de la mosquée d'El May

que des matériaux puisés dans l'île. Ce n'est que depuis peu de temps que certaines innovations malheureuses, mais encore très rares, ont été introduites, comme l'emploi du fer à T, ou de briques à trous pour les plafonds. La pierre utilisée est fournie abondamment par la croûte du quaternaire marin qu'on trouve un peu partout, tandis que le travertin brûlé donne une chaux excellente; le gypse, dont on retire du plâtre, se rencontre dans les roses de sable des marnes de Guellala; et le sable est à profusion.

Aussi, les murs sont-il épais et solides, surtout dans le Sud où dominent les menzels et les mosquées fortifiés. Les voûtes des chambres, ainsi que les coupoles, doivent utiliser un matériau léger pour éviter de trop grosses portées. Les maçons djerbiens emploient pour cette raison une brique conique, semblable à celle des Romains, que produisent, ou plutôt, que produisaient les potiers de Guellala. Depuis une vingtaine d'années on lui préfère, la brique à trous, venue du continent.

Certains propriétaires plus modestes font leur toit avec des troncs de palmiers coupés en deux dans le sens de la longueur, les « sanour ». Placés côte à côte, ils sont recouverts d'une couche d'algues sur laquelle on répand de la terre puis du mortier.

L'ensemble du « menzel » est badigeonné en blanc, à la chaux grasse, et rebadigeonné le plus souvent chaque année, gardant ainsi un aspect propre et avenant.

« De la visite du menzel, écrit à juste titre L. Combes, se dégage une impression de calme, de sérénité et de bonheur... Le Djerbien a su réaliser un ensemble parfait pour abriter sa vie et celle de sa famille.

« ...L'architecture djerbienne a atteint inconsciemment, par les moyens les plus simples, avec ses cubes et ses coupoles, l'accord parfait des volumes des surfaces et des lignes ». (10, p. 64).

Le même souci de défense et de sobriété qui a présidé à l'édification du « menzel » se retrouve dans **le style architectural des mosquées** qui, par leurs caractères particuliers à l'île, méritent qu'on s'y arrête un instant. Le nombre impressionnant de ces mosquées (près de 300) est, comme nous l'avons vu, un signe de piété, mais il peut être interprété aussi comme le signe des préoccupations défensives des habitants. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que la mosquée a souvent joué, ici, le rôle du château fort en Europe, au Moyen Age. C'est un fortin dans lequel se groupent les croyants, en cas d'attaque. Aussi, la plupart des mosquées de Djerba ont-elles gardé, de ce rôle, cet aspect massif qui rappelle

Dierbiennes coiffées de pétases. On voit sur le bras de celle de gauche, le « mérioul » et un bracelet. La main est teinte au henné. Celle de droite a préféré tenir à la main ses babouches (balgha) pour éviter de les user.

celui des églises fortifiées du littoral provençal. Les mêmes causes ont eu les mêmes effets de part et d'autre de la Méditerranée. Certaines mosquées, comme celle d'El May, ont des murs de 1m,50 d'épaisseur et laissent subsister des traces de créneaux, de machicoulis et de meurtrières. De cette mosquée-citadelle, on pouvait, ainsi résister longtemps à l'ennemi, et du minaret surveiller ses mouvements.

Mais les minarets ont, eux aussi, des formes caractéristiques. Ce sont des cubes ou plutôt des parallélépipèdes, plus ou moins réguliers, trapus, et surmontés d'un lanterneau à piliers qui soutient une pierre conique verticale,

dans laquelle certains auteurs n'ont pas hésité à voir une réminiscence d'un culte phallique. Mosquées ouahabites et malékites ne se distinguent extérieurement par aucun signe particulier, sauf peut être que les premières sont, dans l'ensemble, plus modestes et plus massives.

Si la conception et l'organisation du menzel et de la mosquée reflètent fidèlement la personnalité du Djerbien, et même, dans une certaine mesure, l'idée philosophique qu'il se fait de l'existence, la manière dont il a ordonné sa vie est encore plus éloquente à ce sujet.

Comment se nourrit-il? Comment s'habille-t-il? Comment sont organisées les grandes étapes de sa vie sociale?

Bref comment se présente **son niveau de vie et son mode d'existence?** Il y aurait là matière à une longue et attachante randonnée, alors que nous ne pouvons nous borner, ici, qu'à une brève incursion.

Certes, tous les voyageurs qui arrivent à Djerba, par la voie continentale, ont toujours été frappés par le contraste qui existe entre la prospérité et l'animation de cette île et les mornes solitudes quasi désertique des régions voisines. Cette impression se trouve confirmée, si l'on interroge les chiffres se rapportant aux revenus moyens de ce gouvernorat, d'après l'enquête de la S.E.R.E.S.A. de 1958 (28). Alors, en effet, que l'ensemble du Gouvernorat de Médenine (moins Djerba) arrive à un revenu moyen de 10 à 20 dinars par unité de consommation, Djerba dispose d'environ 40 dinars par unité de consommation, soit plus du double.

Si nous rapprochons ces résultats de ceux des diverses régions de la Tunisie, et en particulier de ceux du Nord, tels que nous les avons dégagés, en 1956, dans « Tunisie Nouvelle » (30, p. 245 à 282), notre île fait encore figure de parent pauvre, puisqu'elle n'atteint même pas le revenu moyen général, qui était à cette date, de 46 dinars pour l'ensemble du pays.

Mais replacé dans son contexte régional l'écart est flagrant.

Du reste, une enquête plus récente (31, p. 6) nous permet de jauger de plus près la réalité.

L'estimation de la valeur ajoutée, en 1961, pour Djerba était de 380.000 dinars pour l'agriculture, 87.000 dinars pour la pêche, 434.000 dinars pour l'artisanat et l'industrie, 415.000 dinars pour les services, 103.000 dinars pour les dépenses publiques, 1.060.000 dinars pour l'émigration, soit au total: 2.479.000 dinars. En partageant ce revenu total par le nombre d'habitants qui était alors de près de 64.000 nous obtenons un revenu moyen de 38.730 dinars par an.

Mais ce que nous disions à ce propos dans « Tunisie Nouvelle » (30, p. 249) s'applique intégralement ici: « Il est bon de remarquer que cette notion de revenu moyen ne signifie pas grand'chose dans un pays où le déséquilibre des fortunes est trop criard. C'est le système un cheval, une alouette. Par ailleurs, le calcul même du revenu national a nécessairement laissé de côté l'auto-consommation qui, sans quitter le cadre familial, n'a pu marquer son passage dans le cycle des échanges et de la production du pays. La bédouine qui va cueillir sous ses poules les oeufs nécessaires à sa « chakchouka » n'a pu inscrire cette ressource sur les tablettes du revenu national. Il en est de même pour tous les petits produits qui passent à la consommation sans laisser de traces dans le bilan des ressources générales ».

Il faut donc considérer ces estimations comme une approximation assez grossière de la réalité.

Ce qui, par contre, paraît plus significatif est la ventilation des dépenses ordinaires, et surtout la structure des dépenses alimentaires. Dans un sondage, effectué dans le cheikhat de Guellala, on a pu constater que dans le budget familial 51% des dépenses étaient consacrés aux frais alimentaires, 11% aux vêtements, 12% aux biens secondaires et tertiaires, 12% aux biens de production, et enfin 13% aux dépenses extraordinaires.

Or, si nous rapprochons ces résultats de ceux qui se rapportent à d'autres régions de la Tunisie (30, p. 259) il semble que Djerba constitue une zone relativement privilégiée ou plutôt moins défavorisée.

Ainsi, 56% de la population musulmane de Tunis consacraient, en 1956, 90% de leur budget familial aux dépenses alimentaires. Dans le milieu rural, cette proportion atteint 85%. Comme nous le disions dans « Tunise Nouvelle » (30, p. 259): « il a été établi, à la suite de travaux sur l'alimentation, effectués dans plus de trente pays, que la portion de la dépense alimentaire dans la dépense totale est d'autant plus grande que le revenu est plus bas... Cette loi quasi universelle pourrait même constituer un instrument de mesure commode pour, connaissant ce rapport, se faire une idée du niveau de vie ». Autrement dit, si, comme cela a été établi, 56% de la population musulmane tunisoise consacre 90% de son budget à l'alimentation et que les Djerbiens ne lui réservent que 51%, cela signifie que le niveau de vie de ceux-ci est nettement plus élevé que celui des Tunisois musulmans.

Mais comment se trouvent structurés ces biens alimentaires? C'est là un aspect du niveau de vie qui permet de mieux pénétrer dans la réalité du régime nutritif.

Ainsi, pour en revenir au sondage effectué dans le cheikhat de Guellala, un des plus pauvres, la répartition annuelle des produits alimentaires par unité de consommation se présente de la manière suivante: 57 kgs de blé, 100 kgs d'orge, 26 kgs d'huile, 7,5 kgs de sucre, 8 kgs de viande, ce qui, converti en calories, représente une ration quotidienne de 2110 calories. Le Djerbien se trouverait, ainsi, placé dans la catégorie des « dénutris », dans laquelle on classe ceux qui reçoivent moins de 2400 calories par jour. Mais, là encore, il s'agit d'une vue très approximative, puisque dans le calcul des produits consommés, des aliments aussi riches que les dattes et les poissons n'ont pas été inclus.

Il y a lieu toutefois de noter dans la trame de la ration alimentaire la part énorme qui revient à l'huile (26 kgs, alors que la moyenne tunisienne est de 9 kgs), ainsi que la proportion des protéines (2 fois plus élevée que celle des musulmans de la Capitale), qui permettent un ordonnancement nutritif plus équilibré et moins carencé que celui de l'ensemble du pays.

Cependant, tous ces calculs et ces dosages caloriques ne nous renseignent pas sur **le menu quotidien** des Lotophages. Que mangent-ils donc, à part le lotos bien entendu, sur lequel ils se gardent bien de nous éclairer? Si les jeunes, et les gens « évolués », tendent à subir un certain nivellement dans leur mode de vie, qui les éloigne des formules traditionnelles locales, pour les pousser à mimer celles de la Capitale, la « masse laborieuse » est restée fidèle aux vieilles recettes des temps jadis.

La Djerbienne, cette rude et vaillante paysanne, à qui incombe la majeure partie des travaux des champs, n'a pas beaucoup de temps à perdre pour cuisiner des plats raffinés. Aussi, le petit déjeuner djerbien par excellence du fellah aussi bien que du pêcheur, du tisserand aussi bien que du potier, de l'ouahabite aussi bien que du malékite, est-il la « zammita ».

L'orge, légèrement grillée, est réduite en farine, puis pétrie, sans cuisson, avec un peu d'huile et d'eau. Elle forme une sorte de gâteau sans sucre, un « abboud », comme on dit, qu'on mange le plus souvent avec quelques dattes, à l'ombre d'un olivier, avant de commencer le travail matinal. Suivant la saison, la « zammita » peut s'accompagner de raisin, de grenades, de figues sèches ou fraîches. Parfois, au lieu de la farine d'orge, on utilise celle du sorgho, mais le procédé de préparation reste le même. La « zammita », avec toutes ses variantes saisonnales, demeure le plat national des Djerbiens. C'est ce

qui explique qu'ils consomment deux à trois fois plus d'orge que de blé.

Le repas de midi, qui se prend généralement vers deux heures à la campagne, est aussi modeste que celui du matin. Il arrive parfois qu'il se recompose du même menu unique, celui de la « zammita » agrémentée de fruits. Mais le plus souvent, la Djerbia (la Djerbienne) préfère un plat cuisiné. Elle retire alors de son «methred» (coupe à pied, en argile) un peu de « aïch », ce que les Tunisiens appellent la « assida », farine de blé ou d'orge cuite, formant un pâté consistant qu'on peut manger soit avec des aliments salés (piments, viandes, poissons), soit avec des aliments sucrés (miel, dattes, figues sèches), soit successivement avec les deux.

Les gens un peu plus aisés s'offrent souvent, à midi, le traditionnel couscous aux poissons, ou à la viande, ou au « kadid » (viande séchée de l'Aïd). Les populations du littoral font une grosse consommation de poisson et sont bien plus ichtiophages que lotophages.

Le soir, le menu demeure toujours aussi simple. Il se compose en général d'un plat de « malthouth », couscous d'orge arrosé d'une sauce de poissons séchés, ou de poulpes, ou de « kadid ». Quelques dattes ou quelques fruits tiennent lieu de dessert. A moins qu'on ne préfère, en hiver, à ces plats, une bonne bouillie bien chaude de « ahsou », farine d'orge, de blé, ou de sorgho, cuite en soupe, arrosée d'un peu d'huile et relevée d'« ahrissa » de piments piquants.

Comme on a pu le remarquer, dans ce pays où le blé est rare, on consomme assez peu de pain, et celui qu'on mange est généralement cuit dans les petits fours rustiques des « tabouna ». De même, la râreté des troupeaux fait que la viande intervient assez peu dans les menus. Tout au plus en achète-t-on le jour du marché, et encore est-ce parfois de la viande de chameaux. Par contre, le « kadid » séché de l'Aïd est utilisé à toutes les sauces. Naturellement, il serait exagéré de croire que tous les Djerbiens appliquent à la lettre ce programme culinaire. Les ouahabites, de par leur conception plus austère de l'existence et de par leurs moyens financiers assez réduits, y restent encore fidèles pour la plupart. Les malékites, moins rigoureux, et souvent plus aisés, y ajoutent nombre de plats de la cuisine tunisienne. Il arrive même parfois — mais il ne faudrait pas le dire, bien entendu — que certaines agapes s'accompagnent de lagmi pétillant, de lagmi « cuit », comme on le qualifie par un euphémisme pudique.

Mais le Djerbien n'est pas un homme sobre et ennemi du luxe seulement dans l'aménagement de son habitation et

de sa nourriture, il l'est aussi dans **son costume** et dans ses habitudes vestimentaires.

Il suffirait, pour s'en rendre compte, d'une visite à Houmt Souk, le jour du marché. La même unité de style qui soumet l'architecture à ses règles, régit le costume national. Riches ou pauvres, malékites ou ouahabites, jeunes ou vieux, portent, hiver comme été, cette sorte de robe de bure blanche et échancrée, le « kadroun ». Toutefois, durant la saison froide, les Djerbiens y ajoutent pour se couvrir la tête et les épaules une espèce de pélerine à capuchon pointu et à manches courtes, la «kébaïa», qui se fait en laine blanche ou brune. Le malékite, plus recherché dans sa mise, porte parfois la « gandoura » et le « bournous » tunisiens, et se coiffe de la chéchia, alors que les ouahabites préférent se couvrir du turban, la « kachta », et se laisser pousser un collier de barbe. Les femmes, du moins celles qui relèvent du rite ouahabite, ne manifestent guère plus de coquetterie que les hommes, ce qui n'exclut pas toute élégance. Elles se drapent d'un « hram », en laine brune, et se coiffent de l'antique « thalala » pointue, à bords étroits chez les ouahabites, à bords très larges chez le malékites. Chez elles, elles portent « fouta » et « mérioul », comme les Tunisiennes, et sur la tête une sorte d'écharpe, le « chemloul », en laine noire et blanche.

Lors des fêtes et des cérémonies, la Djerbia malékite se pare de ses plus beaux atours, s'enveloppe d'un voile tout brodé d'or, le « biskri », tandis que dans ses cheveux, tressés en nattes drues, brillent les pièces d'or des « mahboub » (c'est à dire les « bien-aimés »), que les « khors » en or ou en argent pendent à ses oreilles, les bracelets en argent les « dablej » à ses poignets, et les lourds « kolkhal » d'argent à ses chevilles.

Pour atteindre cette sorte d'apothéose, dont elle a rêvé toute sa vie, la Djerbia a enduré toute une existence de privations et d'écrasant labeur; elle a filé la laine des milliers et des milliers de nuits à la lueur tremblante d'un «mosbah» (lampe à huile), ou d'une lampe à pétrole; elle amassé au fil des ans sa petite épargne, qu'elle est allée échanger au fur et à mesure chez le bijoutier juif de Houmt Souk contre ces quelques breloques en or ou en argent qui constituent toute sa fortune personnelle.

Et pourtant, les cérémonies où elle peut faire étalage de ses trésors ne sont pas si nombreuses. En réalité même, il n'y en a qu'une seule, celle du mariage, car la fête de la circoncision est une cérémonie pour hommes, puisqu'au fond c'est eux qu'elle concerne; quant au cérémonial mortuaire il ne fournit guère une occasion à toilettes et à parures.

Reste donc **ce fameux mariage**, cette « fête de l'existence », comme on l'appelle, qui a gardé, ici, toute sa mythologie, son apparat et ses chatoyantes manifestations, qui réjouissent surtout les touristes en mal d'exotisme.

Le clou de la cérémonie demeure la traditionelle « jahfa ». C'est le rapt de la mariée. Mais il n'a aucun caractère clandestin. Il se déroule au contraire avec éclat au milieu d'un grand concours de spectateurs et d'invités venus assister à l'événement. La mariée, sans doute consentante, est donc enlevée sur un chameau, portant une « jahfa », sorte de baldaquin tout bardé de tentures et de soieries multicolores, qui tient par miracle sur la bosse mouvante du roi du désert. Le second chameau, qui accompagne le premier et porte lui aussi une « jahfa », ne constitue pas, comme ou pourrait le croire, une espèce de roue de secours au cas où le premier viendrait à tomber en panne. Il est chargé du trousseau de la mariée, du « frach », qui devra éblouir tout un chacun par son faste, lorqu'il sera débarqué avec l'épousée, au terme de son petit périple, dans sa nouvelle demeure.

Chez les malékites, ce cortège nuptial prend des allures de manifestation nationale. Il attire le ban et l'arrière ban. Tout le cortège s'ébranle, musiciens en tête, avec les « tabbal », battant à tout rompre sur leurs grosses caisses, et les « zakkar », soufflant à perdre haleine dans leurs fifres, tout en esquissant des pas de danse. Parfois une brillante fantasia et un grand festin clôturent ces réjouissances.

Mais, comme toujours, les ouahabites, hostiles à toutes les exhibitions tapageuses et bruyantes, préfèrent se marier avec plus de discrétion et même avec un certain recueillement. Certes, la cérémonie de la « jahfa » subsiste — comment pourrait-on se marier si l'on n'est même pas capable d'enlever son épouse? — mais il n'y a ni « tabbal » ni « zakkar », tout au plus quelques pieuses personnes récitant des versets coraniques. Pour éviter même toute publicité inutile, l'ouahabite organise son rapt nuptial après la tombée de la nuit.

Il existe aussi une tradition assez curieuse, qui ne subsiste qu'à Djerba, celle de la visite rituelle à l'olivier, aussi bien avant la circoncision qu'avant le mariage, comme si l'on voulait se mettre sous la protection bénéfique de cet arbre. Une sorte de procession antique se déroule à cette occasion, le soir , avec bougies et musiciens. Il n'est guère impossible que cette coutume très curieuse soit la survivance d'un culte païen très lointain qu'on célébrait en l'honneur de l'olivier, symbole divin de la prospérité de l'île.

« ...pour atteindre cette sorte d'apothéose dont elle a rêvé toute sa vie... »

Après le mariage, le rideau tombe sur la principale cérémonie sociale. Puis la routine de la vie quotidienne reprend ses droits jusqu'au dernier acte, celui du cortège funèbre, qui se déroule sans aucun apparat, avec la même humilité que celle qui a marqué toute la vie de ces insulaires.

Ainsi, en suivant pas à pas ce rythme de vie immuable ou qui du moins l'a été jusqu'à ces dernières années, nous voyons se dégager peu à peu les composantes et les traits dominants qui trament **la personnalité des Djerbiens.**

La « jahfa » de la mariée

Ce qui frappe avant tout, dans leur abord assez froid, c'est un grand calme, non pas de l'assurance ou de la suffisance, mais un équilibre physique et mental imperturbable, une sorte de placidité qui fait qu'on les trouve toujours décontractés et disponibles, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'ils soient ouverts. Ils rappellent, ainsi, par leur flegme, les Britanniques dont les rapprochent plus d'un côté de leur caractère, en particulier leur goût pour le commerce et pour les affaires. Mais leur flegme ne suppose nullement, comme chez les Anglais, un fond d'humour qui ne correspond guère à leur tour d'esprit, trop sérieux pour ce genre d'exercice.

Des insulaires anglo-saxons, ils possèdent également le solide bon sens et le réalisme, qui les portent aussi peu aux spéculations abstraites qu'aux flambées sentimentales ou romantiques. Ils demeurent, ainsi, âpres au gain, et très près et même trop près de leurs intérêts les plus immédiats, ce qui fait dire au vieux proverbe tunisien: « Si notre ami djerbien te donne un conseil, la moitié des avantages est pour lui ». Il est significatif aussi de rappeler à propos de leur aversion pour les abstractions discursives l'amusante anecdote connue, que relate R. Stablo (26, p. 128), celle de ce petit élève djerbien, totalement imperméable aux mystères de l'arithmétique, et qui, le soir, derrière le comptoir de l'épicerie paternelle, jongle avec les additions et les mulplications se rapportant à des réalités concrètes, et servant, ainsi, sans une erreur, son client... en l'occurence son propre maître, éberlué.

Des Britanniques, ils ont encore le goût du conservatisme. Mais, là aussi, ce sont des « extrémistes » dans la fidélité aux traditions. Les millénaires sont passés sans effleurer certaines de leurs habitudes, de leurs usages, de leur manière de vivre et de se comporter. Mais, si le traditionnalisme anglais se tempère par une passion pour les nouveautés en matière de confort, celui des Djerbiens répugne aux innovations surtout en ce domaine; car pour les choses du commerce, au contraire, ils savent manifester une faculté d'adaptation et de renouvellement qui leur permet de surnager toujours contre vents et marées.

Pour ces jansénistes de l'Islam que sont les ouahabites, en effet, l'austérité quasi monacale de leur existence leur fait mépriser le luxe et le confort, tels du moins que les conçoivent les Occidentaux. Le vrai confort réside pour eux dans le bonheur qu'élabore leur coquille familière, dans le déroulement quotidien d'une vie simple, presque primitive, qui seule leur donne la plénitude d'être.

Ils rejettent donc ce qu'ils considérent comme des vani-

tés superflues qui efféminent le corps et le rendent esclave de ses plaisirs. Ils vont même jusqu'à éviter ces pratiques, qu'ils jugent dégradantes, qui consistent à fumer, boire des boissons alcoolisées ou s'intéresser à la femme de leur prochain.

Car leur fond demeure profondément religieux, c'est-à-dire moral. Ils sont, comme les anciens Egyptiens de l'époque pharaonique, torturés inconsciemment par l'idée de pureté tant physique que morale. On ne trouve pour ainsi dire pas de menzel que ne possède sa chambre ou son coin d'ablution, son « mostham », comme on l'appelle. Le malékite, aussi bien que l'ouahabite, doit se présenter pur, « tahar », pour faire ses prières. Mais, chez les ouahabites, l'eau des ablutions doit être conservée à l'abri de toutes souillures. On a même longtemps prétendu que, dans leurs mosquées, ils évitaient tout contact avec les malékites de peur que ceux-ci ne soient pas en état de pureté totale et ne les « contaminent ».

Mais cette pureté, presque maladive, n'est pas seulement une attitude religieuse, elle régit tous les actes de leur vie sociale. Elle leur interdit toute action malhonnête ou immorale, ce qui fait que dans cette île bienheureuse la plupart des délits sont rarissimes. Ce besoin de propreté morale leur interdit aussi bien le pêché d'orgueil que le goût du luxe et toutes les vanités qu'il suppose. Leurs menzels, leurs costumes, tout leur train de vie — il s'agit toujours des ouahabites — doivent être sensiblement les mêmes, quel que soit leur degré de fortune. Il n'est pas rare, ainsi, de voir certains commerçants djerbiens qui se sont considérablement enrichis sur le continent, reprendre, en débarquant dans leur île, la bure de leur « kadroun », comme s'ils voulaient se dépouiller des attributs impurs de la richesse, et goûter avec délice la « zammita » de leur enfance, dans leur menzel familial, tout gorgé de sa sérénité retrouvée.

Ce souci d'égalitarisme et de fraternité qui entraîne un sens profond de la solidarité du groupe, renforcée par l'hostilité que leur ont longtemps manifestée les continentaux, n'est pas étranger à leur exceptionnelle réussite dans le monde du négoce et des affaires. Mais, ces « Phéniciens des temps modernes », doivent aussi leur succès à leur honnêteté scrupuleuse, à leur « bosse » du commerce, à leur esprit d'organisation pratique et rationnelle, à leur acharnement au travail, à la modestie de leurs prétentions et à une grande souplesse d'adaptation aux circonstances économiques nouvelles. Toutes ces qualités, cependant, ne les empêchent pas de continuer, comme par le passé, à s'associer, entre eux, parfois, dans les entreprises les plus importantes, sans aucun contrat, par

de simples accords verbaux qu'ils honorent généralement sans la moindre contestation ou procès.

Toutefois, cette fraternité djerbienne à toutes épreuves ne signifie nullement une fusion dans la vie communautaire. Le Djerbien reste avant tout un individualiste, acharné à protéger sa vie privée. Il répugne à s'agglutiner dans les villes — son habitat en témoigne — ou à laisser aliéner sa liberté par une occupation étrangère de sa terre natale. Pour lui, le cadre de sa cellule familiale, le menzel, est absolument sacré. C'est le minuscule royaume dont il entend rester le maître. Aucun contact ne doit le troubler. Il tient à garder, dans ce cadre modeste, intacte sa liberté individuelle, sans laquelle il ne saurait vivre. Qu'elle vienne à être menacée par une domination étrangère ou un despotisme quelconque, et le doux Lotophage, aimable et hospitalier que vantait Homère, se transforme alors en un guerrier d'un courage et d'une ténacité insoupçonnés.

Toute son histoire, au cours du dernier millénaire, a été celle d'une lutte presque ininterrompue et le plus souvent victorieuse contre tous les maîtres de l'heure qui voulaient le plier à leurs lois.

Cette ténacité sans exemple, cette « coriacité » à ne pas se laisser digérer, ne l'a pas le moins du monde aigri ou au contraire gonflé d'orgueil, une fois la paix revenue. Il est demeuré, comme par le passé, aussi courtois et aimable qu'il l'était avec les compagnons d'Ulysse, aussi « sobre de goûts, de gestes et de paroles », aussi hostile à toutes les exhibitions impudiques, aussi fidèle à son passé, à ses traditions, à sa vie « simple et tranquille », à la conception même qu'il se fait de l'existence.

Sa maison, il ne l'a même pas appelée un « masquen », c'est à dire un lieu d'habitation permanente, comme elle est désignée en Tunisie et ailleurs. Elle est pour lui un « menzel », c'est à dire un gîte d'étape où l'on s'arrête pour un séjour tout provisoire, celui de l'existence, une simple halte sur le chemin de l'éternité. Toute sa modeste philosophie est là. Il a su, de la sorte, rester égal à sa propre échelle des valeurs et à la relativité de son destin d'homme. C'est pour cela qu'il n'a pas voulu donner aux choses plus d'importance qu'elles n'en ont, et qu'il a su les ramener à sa mesure, c'est à dire à leur réalité.

Et c'est, au fond, cela l'essentiel.

vers la fin du lotos

La Djerbienne de toujours, comme aux temps homériques.

Les légendes ont la vie dure. Mais, tout comme les civilisations, elles aussi sont mortelles. Le temps, comme si Djerba lui avait échappé durant des millénaires pour vivre dans sa mythologie homérique, semble vouloir se rattraper à toute allure, et presque se venger. Ce qui avait fait le charme de l'Ile des Lotophages durant trente siècles, son organisation économique et sociale, autant dire sa civilisation de type antique, se trouve brutalement remis en question et confronté avec la puissance impitoyable d'une économie du XX^{e} siècle et d'une société moderne en pleine euphorie expansionniste.

Tout le drame actuel de Djerba est là, dans cette confrontation.

Tous ses problèmes présents s'y ramènent, plus ou moins directement. A aucun moment de son histoire, elle n'a eu à faire un choix qui engage autant son avenir.

Ce passé de techniques pieusement conservées, ce mode de vie patriarcale, taillé à la mesure de l'homme, de son milieu naturel, de ses moyens, cette conception d'une existence fondée sur certaines valeurs morales et familiales, tout cela va-t-il, du jour au lendemain, s'effondrer comme un chateau de cartes et se trouver balayé par les exigences et les impératifs d'un monde soumis à la machine, à la vitesse, à la rentabilité, à la standardisation, à la liberté des moeurs et à la religion des loisirs à tout prix?

Que va-t-il subsister de la douceur de vivre d'antan? Le lotos, ce fruit de l'oubli, symbole de Djerba, vers lequel toute une humanité tendait des mains avides, va-t-il résister longtemps encore?

On ne saurait s'empêcher de se le demander, devant ce double mouvement migratoire qui a lui seul synthétise toute la situation: la marée montante des touristes et le reflux d'une émigration massive qui vide l'île de ses enfants, comme s'il voulaient renier une mère devenue trop pauvre pour les nourrir.

On ne saurait s'empêcher de se le demander devant les ateliers de tissage et de poterie fermés, les menzels abandonnés, les terres en friche, et tous les stigmates d'un exode sans retour.

Comment remédier à tout cela? Et peut-on le faire sans empêcher Djerba de s'intégrer au monde actuel, d'épouser son siècle, c'est à dire de s'aligner, de se niveler, de cesser d'être de qu'elle a toujours été?

Peut-on maintenir artificiellement dans sa tour d'ivoire cette « Belle au Bois Dormant » qui est sur le point de s'éveiller après trente siècles? Peut-on la conserver ainsi indéfiniment hors du temps, comme un poisson dans un aquarium, pour permettre aux touristes de venir observer ces survivants d'un autre âge?

Ou bien faut-il tout sacrifier sous prétexte de modernisme, tout briser devant les anachronismes désuets?

C'est un vrai dilemme. Tout l'avenir de Djerba, avec les valeurs qu'elle représente, dépend de ces options. Certes, à considérer les problèmes économiques, hors de leur contexte, comme des données abstraites, les solutions susceptibles d'accroître la productivité et d'élever le niveau matériel apparaissent d'elles-mêmes.

Il est bien évident qu'un petit moteur diesel est plus rentable qu'un chameau ou une noria pour tirer l'eau des puits. Il est certain qu'un pressoir à huile motorisé est beaucoup plus efficace que les vieilles maasseras souterraines des temps homériques. On ne saurait douter que l'arrachage de tous les vieux oliviers, de tous les palmiers stériles, et leur remplacement par de jeunes plantations bien symétriques serait une opération bénéfique. De même pour les tisserands, il est incontestable que la moindre machine à tisser aurait un rendement très supérieur à tous ces vieux engins d'un âge dépassé. On pourrait multiplier les innovations dans tous les domaines.

Mais que deviendrait Djerba sans ses vénérables oliviers anarchiques, sans ses maasseras préhistoriques, ses norias, ses chameaux, ses dlous, ses antiques tisserands dans leurs échoppes, et tout le rythme de vie qu'ils supposent?

Quel touriste s'intéresserait à une île des Lotophages où les Lotophages seraient en bleu de chauffe sur des tracteurs, au milieu de plantations arbustives de type américain, parmi les bruits des moteurs à explosions, des pressoirs mécanisés, des usines de tissages, des avions, des autos, des dancings et des palaces internationaux? Ce serait véritablement anéantir la valeur esthétique de

l'île et tuer par là même la poule aux oeufs d'or du tourisme.

Nous disions, en parlant de l'agriculture, que le pittoresque n'est pas rentable en matière d'oléiculture. Cela est incontestable. Mais ce qui est non moins certain c'est qu'à Djerba le pittoresque et en lui-même plus rentable que l'oléiculture et même que toute l'agriculture. L'archaïsme est, certes, techniquement condamné, mais il peut constituer, ici, un précieux capital.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que Djerba, étant un monde à part, appelle des solutions particulières. Toutes les transformations, les innovations et les réformes qui doivent y être introduites — et il ne saurait en être autrement — doivent être entreprises avec une extrême prudence, presque sur la pointe des pieds.

Car Djerba, pour lui appliquer l'expression d'Aubert de La Rüe à propos des îles, est « un rêve créé par la nature pour enchanter les humains ». Or, il suffit de si peu de choses pour mettre fin à un rêve.

Elle demeure avant tout un retour aux sources, une plongée dans les eaux profondes d'un passé de l'humanité partout révolu et demeuré encore vivant dans ce miraculeux îlot des Lotophages. C'est à ce titre que le vieux lotos apparaît comme le meilleur antidote aux poisons de la civilisation actuelle.

L'effort doit donc porter avant tout à préserver ces sources, ce passé vivant, ce baume de l'oubli, sans pour cela condamner le pays à une sclérose et à une momification qui lui seraient fatales. Il s'agit d'améliorer sans toucher aux bases fondamentales de la personnalité, ou plutôt, pour reprendre une expression que nous avons déjà employée, il s'agit, si des opérations chirurgicales s'avéraient nécessaires — et elles le sont hélas! — de recourir à la chirurgie esthétique. La beauté naturelle de Djerba et l'harmonie de la vie qui s'y déroule méritent bien cela. Il est toutefois bien évident que le plan de développement de Djerba doit s'intégrer dans un contexte tunisien soumis à des impératifs catégoriques de croissance économique auxquels il ne pourrait se soustraire. Mais ces projets d'expansion ne sauraient aussi ignorer et encore moins renier la présence d'un passé qui a fait la preuve de son efficacité. C'est dans la coordination entre les innovations nécessaires, inhérentes aux pays en voie de développement, et les méthodes traditionnelles originales, qui ont fait la richesse de Djerba pendant des millénaires que doivent résider les formules, les actions cohérentes, concertées et intelligemment dosées de l'avenir.

Quels sont les efforts envisagés et les options projetées pour parvenir à résoudre ces problèmes de coordination et d'harmonisation? Nous ne saurions mieux faire pour être fixés à ce sujet que de nous référer au **discours prononcé par le Chef de l'Etat,** le Président Bourguiba qui, lors de sa visite à Houmt Souk, le 26 Novembre 1966, déclarait notamment:

« Si mon propos s'adresse à tout le peuple tunisien, il concerne plus particulièrement les cadres et les notables de Djerba, hommes connus pour leur vivacité d'esprit, leur sens inné de l'adaptation et leur maîtrise de l'arithmétique. Je n'en suis donc que plus à l'aise pour leur démontrer, chiffres en mains, où réside leur intérêt. Ces notables de Djerba qui n'ont pu trouver dans leur île qu'un champ d'activités exigu ont dû la quitter pour travailler, produire et vivre ailleurs. Ils ont désormais la possibilité de déployer ici même sur leur terre natale leur génie créateur. Nous sommes prêts à les éclairer, à les conseiller et à mettre à leur disposition toutes les ressources de la science et de l'expérience. Djerba est à même de produire des richesses, de retenir ses hommes sur son sol et de les absorber en conséquence par un labeur constant. Elle peut donc leur procurer de quoi s'assurer une vie prospère. Elle pourrait fournir des emplois à des travailleurs qui viendraient du continent aider les enfants du pays.

« Ayant saisi la portée de la réforme des structures commerciales, nombre de gros négociants djerbiens de Tunisie, se sont empressés de reconvertir leurs activités. Il s'agissait en effet de réorganiser le commerce sur des bases rationnelles plus saines pour lui faire remplir le rôle qui lui incombe dans une société moderne. Une telle réorganisation devait conduire à la réduction du nombre pléthorique d'intermédiaires qui alourdissaient le circuit de distribution. Prompts à comprendre le sens et l'utilité de la réforme envisagée, les commerçants djerbiens ont aussitôt abandonné le commerce du gros et du demi-gros pour se consacrer depuis, à des activités industrielles. Celles-ci présentent pour l'économie du pays le double avantage de permettre d'une part la fabrication de produits manufacturés qui étaient auparavant importés aux prix d'importantes quantités de devises fortes, de l'autre de créer des emplois nouveaux pour la main-d'oeuvre locale.

« J'ai beaucoup apprécié cette agilité d'esprit de nos commerçants djerbiens et leur souci de s'adapter aux nouvelles exigences de l'économie nationale. Je les en félicite et exprime à ce propos ma profonde satisfaction. Je voudrais que les habitants de cette île fassent preuve

des mêmes qualités d'adaptation. En effet l'Etat a consenti de gros investissements pour doter Djerba d'une infrastructure touristique importante. Des sommes considérables ont été également dépensées pour assurer, de très loin, l'adduction de l'eau potable jusqu'à Zarzis, Médenine et Djerba.

« Des réalisation aussi onéreuses ne visent qu'à aider les Djerbiens insulaires à améliorer leurs conditions de vie. Aussi est-il indispensable, pour ce faire, qu'ils renoncent aux structures archaïques qui entravent la relance de l'économie locale. N'est-ce pas bien vain que de s'attacher avec obstination à quelques maigres palmiers, à quelques oliviers plusieurs fois centenaires ou à une masure délabrée? Ils ont la chance de posséder une terre généreuse capable de faire pousser des cultures à haut rendement dont les produits doivent trouver aisément des débouchés sur les marchés internationaux. Tout au plus un effort de réflexion leur est-il demandé pour mieux exploiter les conditions climatiques exceptionnellement favorables dont bénéficie leur île. Les avantages d'une reconversion ne peuvent que leur être bénéfiques. Qu'ils renoncent à jamais aux cultures traditionnelles dont les revenus sont dérisoires! Qu'ils se consacrent en revanche à la culture des primeurs et à l'élevage. L'une et l'autre de ces activités particulièrement rentables ne sont possibles que si l'on abat cette multitude de tabias qui morcellent à l'infini la propriété et empêche l'exploitation rationnelle. Il faut donc les raser au plus vite. Leur disparition rendra à l'exploitation des surfaces condamnées à la stérilité.

« Je sais qu'une telle réforme va à l'encontre des traditions ancestrales issues de la nuit des temps et profondément ancrées dans l'esprit des gens. Pour s'en libérer une certaine force de caractère est requise. La prospérité de votre île est à ce prix.

« La culture des primeurs et l'élevage accroîtront dans de larges proportions le revenu de la population. Celle-ci sera ainsi à même de se faire construire, pour son usage, des bungalows et des villages modernes, qui se substitueraient aux vieille masures délabrées qui défigurent cette île merveilleuse.

« Il ne faut pas oublier que l'industrie hôtelière crée des besoins en produits agricoles de qualité. D'où la nécessité de mettre fin à ces maigres cultures de blé et d'orge au rendement si dérisoire et de leur substituer des cultures à haut rendement dont le revenu à l'hectare peut atteindre plusieurs milliers de dinars.

« Pour réaliser cette reconversion nécessaire et salutaire, je compte sur l'appui des jeunes cadres et des notables qui auront à vaincre les résistances d'ordre psychologique

susceptibles de se manifester. » (La Presse, 27 Novembre 1966).

Revenant sur le même thème, dans son allocution de fin d'année, le Président Bourguiba précisait ainsi les intentions gouvernementales:

« Djerba, vous le savez sans doute, était, il y a dix ans, une île déshéritée. S'il y a des Djerbiens qui, commerçants avisés, ont fait fortune, c'est parce qu'ils ont déployé leurs activités ailleurs. Seuls de petits artisans étaient demeurés dans l'île où, au prix d'un labeur acharné, ils ont pu vivoter.

« Jugez donc de ma satisfaction lorsque, débarquant dans un aérodrome pourvu d'une piste aménagée pour des jets, j'ai vu tous ces hôtels modernes où s'active une main-d'oeuvre nombreuse. Mais le développement de l'industrie hôtelière impose sa loi aux activités agricoles et contribue à leur reconversion. Le ravitaillement des hôtels en produits maraîchers gagne, pour des raisons de rentabilité, à être assuré localement, sans qu'il soit besoin de recourir au continent.

«Il s'est révélé que la pénurie de ressources hydrauliques faisait obstacle au développement de telles cultures. L'eau a été amenée de la région de Mareth, par des adductions qui ont permis d'approvisionner tout le Sud y compris Zarzis et Ben Gardane.

« Le problème des cadres ne posait pas de difficultés majeures, de nombreux Djerbiens se trouvant disponibles après la réforme du commerce. Mais aussitôt s'est posé celui du régime foncier des terres à vocation agricole. Le morcellement excessif et les multiples clôtures dont le sol est hérissé constituaient un obstacle qu'il était nécessaire d'éliminer.

« C'est vous dire qu'en matière de développement tout se tient. Voulant accroître la production, nous avons été amenés à réformer les structures commerciales et à créer de nouvelles industries, celles-ci provoquant à leur tour la rationalisation de l'agriculture, et partant la réforme du régime foncier. Il est en effet inadmissible que, les conditions d'une exploitation agricole moderne étant réunies: terres, cadres, main-d'oeuvre, connaissances techniques, on se heurte à ces tabias, à ce morcellement excessif de la propriété foncière.

« L'intérêt de la collectivité exige que cet obstacle soit balayé. Déjà, dans ce domaine nous avons mené à son terme une expérience pilote. Il s'agit du remembrement d'une vaste superficie appartenant à la famille de M. Béchir Zarg El Ayoun. Nous avons eu l'occasion de la visiter, mais malheureusement la Radio et la télévision n'étaient pas au rendez-vous pour en rendre compte. Les propriétaires de cette terre ont uni leurs moyens et leurs efforts. Aux vieux oliviers peu productifs vont se substituer des cultures à haut rendement. Non seulement les hôtels seront ravitaillés en primeurs, mais de l'aérodrome local seront acheminés, sur les capitales européennes, asperges, artichauts, tomates, etc... »
(La Presse 21-12-1966)

Ainsi une page nouvelle commence pour Djerba. Elle sera, pour une large part, telle que l'écrira l'enthousiasme créateur et lucide de la jeunesse djerbienne, consciente des valeurs de son passé et de ses devoirs envers l'avenir. C'est sur elle que reposent en définitive toutes les espérances.

Quant à nous, le moment est venu, comme pour les compagnons d'Ulysse, de lever l'ancre et de quitter l'île enchantée, si chère à tous les hommes épris de calme, de paix, de sérénité.

Bientôt, derrière nous, les eaux tranquilles du détroit d'Adjim estomperont dans leur fuite les têtes étoilées des palmiers et le panache de fumée des potiers de Guellala.

Mais nous garderons toujours dans notre coeur une petite parcelle du pays du lotos.

principaux ouvrages cités

ABOU RASS (Mohamed En Naceur), *Description et histoire de l'île de Djerba* (trad. Exiga dit Kayser).

ATTILIO GAUDIO, *Les empires de la mer* (Julliard - 1962).

BASSET (René), *Note de lexicographie berbère* (Journal asiatique - 1883).

BERARD (Victor), *Les navigations d'Ulysse* (tome IV, librairie A. Colin - 1929).

BERNARD (A.), *Enquête sur l'habitation rurale des indigènes de la Tunisie* - 1924.

DR BERTHOLON, *Exploration anthropologique de l'Ile de Gerba* (L'Anthropologie, t. VIII - 1897).

DR BERTHOLON, *Le peuplement du Nord-Est de l'Afrique avant les Phéniciens* (Rev. Tun. t. XVIII).

CAHEN, *Histoire des juifs de l'Afrique septentrionale.*

CAZES, *Essai sur l'histoire des israélites de Tunisie.*

COMBES (L.), *L'habitation djerbienne* (Cahiers des arts et techniques d'Afrique du Nord - 1949 - p. 52 à 64).

COMBES (Mme et L.), *Les femmes et la laine à Djerba* (Rev. Ibla - 1946 - p. 1 à 80).

CORNET (H.), *Le tissage de la laine à Djerba* (« *Cahiers de Tunisie* » - 1958 - p. 130 à 160).

D'AVEZAC, *Les îles d'Afrique* (Univers Pittoresque: Afrique, tome IV, p. 26 à 126).

DUHAMEL (G.), *Le prince Jaafar* (Mercure de France - 1924).

ECH-CHAMAKHI, *Kitat es Siar.*

GREVIN (E.), *Djerba, l'Ile heureuse et le Sud tunisien* (Stock - 1937).

GSELL (St.), *Histoire ancienne d'Afrique du Nord* (8 volumes).

HOMERE, *L'Odyssée* (Chant IX, vers 80 à 104).

IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères* (Trad. de Slane).

MASQUERAY, *Chronique d'Abou Zakaria.*

MASSE, *L'Islam* (Ed. A. Colin).

MONCHICOURT (Ch.), *L'expédition espagnole contre l'île de Djerba* (1913).

MOTYLINSKI (E.), *Bibliothèque du Mzab.*

MOTYLINSKI (E.), *Texte arabe de Djerba* (Bul. d'archéol. Tu. 1887, p. 246 à 249).

SERVONNET et **LAFITTE**, *Le Golfe de Gabès* (Paris 1888).

STABLO (R.), *Le Djerbiens* (Ed. SAPI - 1941).

S.C.E.T., *Plan d'aménagement et l'équipement de l'île de Djerba* (S.E. au Tr. Pub. Juin 1963).

S.E.R.E.S.A., *Etude du Plan de développement agricole de la Tunisie* (S.E. à l'Agriculture, Région 10 - 1959).

TLATLI Salah Eddine, *Djerba et les Djerbiens,* Monographie régionale, préface de Jean Despois (Imp. Aloccio 1942).

TLATLI Salah Eddine, *Tunisie: Nouvelle, problèmes et perspectives* (Imp. SEFAN 1956).

Unités de Développement (Djerba 1961 - 1971) (S.E. au Plan et Finances, 1963).

YVER (G.), *Article « Djerba » in Encyclopédie de l'Islam.*

table des illustrations

Couverture: La nuit tombe sur Djerba

6 Figure 1: Les lignes aériennes reliant Djerba

12 Ulysse et les sirènes (mosaïque de Dougga, IIIe s. ap. J.-C.)

16-17 Nocturne sur le littoral Est de l'île

18-19 Le lagon de Sidi-Garrous

20 Figure 2: Carte du relief terrestre et sous-marin

22 Figure 3: Carte géologique

25 La route à fleur d'eau qui rattache Djerba à l'Afrique

29 Figure 4: Graphique du climat

33 La corvée de l'eau

35 Figure 5: Carte des résidus secs

38 « Le type de Djerba »

44 Dans la « Ghriba »

45 Rabbin lisant les livres sacrés à la « Ghriba »

47 Mosquée de Sidi-Saïd Ben Salah

51 Figure 6: Carte des sites historiques

54-55 La tour des crânes (Bordj er Rouss) (d'après un dessin ancien)

58 Mosquée de Sidi-Brahim

66-67 Siège de Bordj El Kébir par les Turcs

68 Vue aérienne de Bordj El Kébir

76 Jour de marché à Middoun

81 Figure 7: Carte de la densité de population par cheikhat

82 Figure 8: Pyramide des âges du cheikhat de Middoun

84 Vue aérienne de la région d'Adjim (au 1/3000e)

86-87 Pasteur nomade et son troupeau à travers la campagne djerbienne

90 Vue aérienne de la région de Middoun (au 1/3000e)

92-93 Un menzel de la région centrale

95 Figure 9: Carte agricole

99 Un bassin d'irrigation dans la zone d'eau douce

100 Toute la famille s'achemine vers les champs

102 Figure 10: Diverses parties d'une huilerie souterraine

104 Scène de puisage

107 Scène de labour

108 Vue aérienne de Houmt-Souk

109 Scène de pêche extraite d'une mosaïque du Musée du Bardo

111 Figure 11: Pêcherie fixe

114 Loudes au mouillage

115 Vente du poisson aux enchères

119 Pose des drina (nasses)

120-121 Les éponges blanches sont acheminées vers Sfax

122 Miroirs et harpons

126 Fabricants de couffins au travail

128 Bijoux djerbiens

130 Laveuses de laine

132 Tisserand au travail

133 Un atelier de tissage

134 Détail de voutelettes dans un atelier de tissage

135 Marchand de couvertures

137 Potier au travail

138 Le malaxage de l'argile

142 « La vendange de Guellala »

144 Vue du « Club Méditerranée » à Djerba

148 Promenade à dos de chameau

153 Mosquées d'El May, des Turcs, et de Houmt-Souk

155 Figure 12: Carte de l'équipement hôtelier

158 Un vieux marchand de céréales

160 Figure 13: Carte routière

161 La corne d'abondance du marché de Houmt-Souk

162 Une famille juive de Djerba

164 Dans la campagne djerbienne

166 Un menzel du Sud

168-169 Figure 14: Plans d'habitations

170 Minaret d'El May

172 Djerbiennes aux pétases

179 La mariée

180 La « Janfa » de la mariée

184 La Djerbienne de toujours

table des matières

7 Avant-propos

13 Dans le sillage d'Ulysse

PREMIERE PARTIE: LE CADRE NATUREL ET LE PASSÉ

19 **Au pays de la « Cinquième saison »**
La forme p. 19 - Le relief p. 20 - Evolution géologique p. 21 - L'acte de naissance de l'île p. 23 - Cette ceinture marine p. 24 - Les oueds sous-marins p. 25 - Ce climat si prenant p. 26 - La température p. 27 - La forte humidité p. 28 - La pluie p. 28 - Les vents p. 30 - Le problème de l'eau p. 31 - Les solutions apportées par l'homme p. 32 - Toute la végétation p. 37.

39 **Les origines du peuplement et l'âge d'or antique**
Un type humain à part p. 39 - Le dialecte de Djerba p. 41 - La communauté juive p. 42 - D'autres nouveaux venus p. 46 - La préhistoire djerbienne p. 48 - Par la suite, Carthage, p. 48 - Rome, toutefois... p. 52.

55 **Une lutte millénaire pour la liberté**
Qu'est-ce-que le Kharédjisme? p. 55 - Comment se répartissent ces puritains? p. 57 - La répression anti-kharédjite p. 59 - La résistance de Djerba p. 59 - Les princes chrétiens p. 60 - Un véritable nid de pirates p. 65 - La formidable expédition de 1560 p. 67 - L'activité de Djerba vers 1550 p. 69 - Sous l'autorité nominale des Turcs p. 71 - Le miracle djerbien p. 72.

75 DEUXIEME PARTIE: LES MODES DE VIE ACTUELS

77 **Surpeuplement ou dépeuplement**
Un surpeuplement assez exceptionnel p. 77 - L'évolution démographique p. 78 - La répartition du peuplement p. 79 - L'émigration p. 81 - Que résulte-t-il de cet état de choses? p. 82.

87 **Une île-jardin**
Le morcellement foncier p. 88 - Le remembrement foncier p. 89 - La céréaliculture p. 92 - L'arboriculture p. 93 - L'arbre-roi p. 94 - L'olivier p. 97 - Les autres richesses arboricoles p. 98 - Les travaux et les jours p. 101 - Que faut-il conclure? p. 105.

109 **La vocation maritime**
Cette mer aux poissons p. 109 - Les procédés de pêche p. 111 - Les rendements p. 112 - Opérer certaines transformations p. 116 - Le mouvement portuaire p. 117 - Une partie de pêche aux éponges p. 118.

127 **Les dieux de l'argile et de la laine**
Quelques activités secondaires p. 127 - Le tissage, principal fondement p. 128 - Le circuit de la laine p. 129 - Le filage p. 131 - Le tissage p. 133 - Les ateliers p. 134 - Production textile p. 134 - La poterie p. 136 - Les dieux de l'argile p. 141.

145 **Une vedette du tourisme**
Les atouts touristiques p. 145 - Mais il y a aussi la mer p. 147 - La douceur climatique p. 148 - Circuit à travers le passé p. 151 - Une grande vedette du tourisme p. 154 - Mais que va devenir Djerba? p. 156.

159 **Un rythme de vie immuable**
L'habitat p. 159 - Houmt-Souk p. 162 - Dispersion de l'habitat p. 165 - En quoi consiste le « menzel »? p. 167 - Le style architectural des mosquées p. 171 - Niveau de vie et mode d'existence p. 173 - Le menu quotidien p. 175 - Le costume p. 177 - Ce fameux mariage p. 178 - La personnalité des Djerbiens p. 180.

185 **Vers la fin du Lotos**
Le drame actuel p. 185 - Comment remédier à tout cela? p. 186 - Discours prononcé par le chef de l'État p. 188.

192 Principaux ouvrages cités

193 Table des illustrations

DU MÊME AUTEUR:

DJERBA ET LES DJERBIENS
monographie régionale (Aloccio, 1942)

TUNISIE NOUVELLE
Problèmes et perspectives (S.e.f.a.n., 1956)

TUNISIE DE TOUJOURS
(S.n.e.d., 1961)

ESQUISSE D'UNE
CIVILISATION TUNISIENNE
(en préparation)

Tous droits d'adaptation
de traduction ou de reproduction
réservés pour tous pays.

EDITIONS CERES PRODUCTIONS

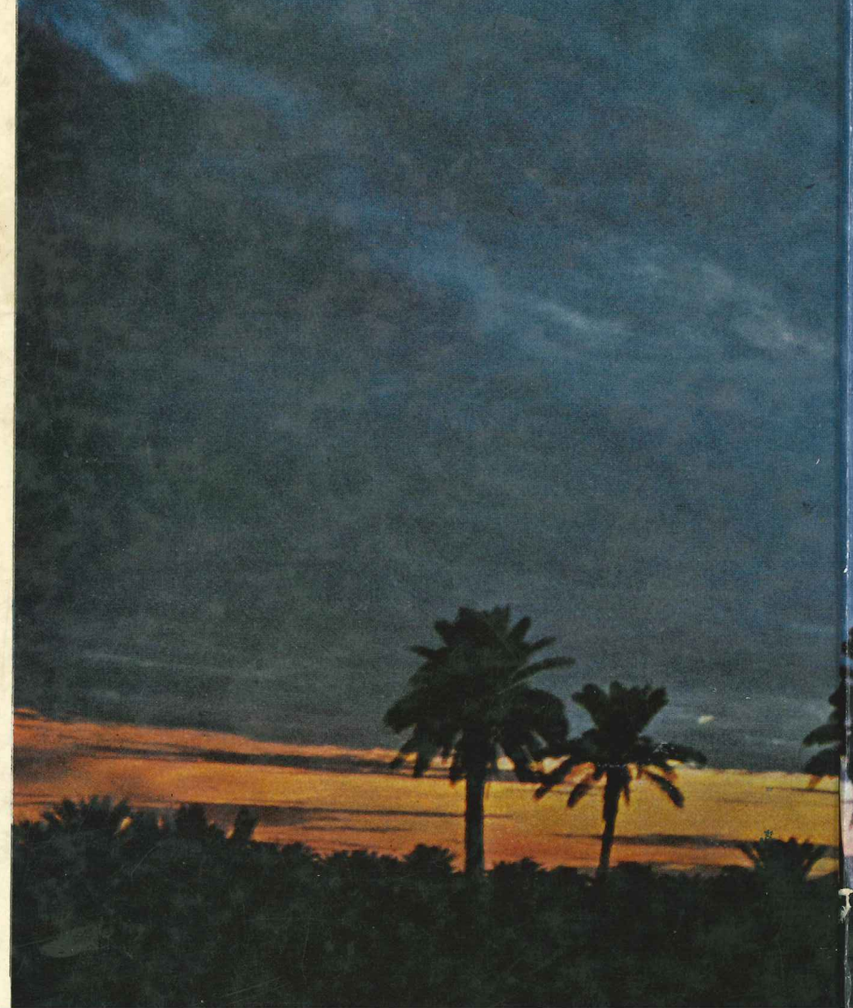
Photos:
Cérès Productions
Commissariat Général au tourisme
S. E. Information
Tarak Tlatli

Réalisation:
Grafica International - Rome

SALAH-EDDINE TLATLI

djerba, l'île des Lotophages

djerba
l'île
des Lotophages



CERES PRODUCTIONS